N° 391 — Tome CV

1er Octobre 1913

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-quatrième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, HENRI BACHELIN, EDMOND BARTHÈLEMY, JEAN-MARC BERNARD, PATERNE BERRICHON, GEORGES BOHN, R. DE BURY, PAUL CASTIAUX, HENRY-D. DAVRAY, GEORGES DUHAMEL, PAUL ESCOUBE, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, ROBERT D'HUMIÈRES, GUSTAVE KAHN, JEAN MARNOLD, MARCEL MONTANDON, JEAN NOREL, GEORGES PALANTE, CAMILLE PITOLLET, RACHILDE, ÉLISÉE RECLUS, ANDRÉ ROUVEYRE.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIII

SOMMAIRE

No 391. — 1er OCTOBRE 1913

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

PAUL VERLAINE ET L'AMOUR

—

A mon frère.

> Et puis, j'aime! tout court ! en masse, en général,
> Depuis la fille amère au souris sépulcral
> Jusqu'à Dieu tout puissant dont la droite nous mène.
>
> P. V. — *Dédicaces.*

L'amour a son chemin de croix et sa Passion, depuis le sanglot de la première angoisse jusqu'à l'agonie dans la soif étanchée de fiel et de larmes. En un suprême appel le cœur supplicié crie à la mort qu'elle vienne. Les dernières convulsions s'apaisent. Une sorte d'hébétude, qui ressemble au néant, endort notre peine. Quel silence ! L'oubli se met à tisser lentement son suaire obscur à cet amour qui est mort. Le bon refuge que l'indifférence, et comme l'on jure sincèrement de ne plus quitter ce repos ! Pour échapper au malheur, il n'est que de mourir à l'amour, à tout jamais.

Mais il advient qu'on ressuscite d'entre les morts avec une âme remplie d'une espérance neuve. Un désir obstiné nous reconduit par le chemin où saignèrent nos pas, et que nos yeux pourtant ne savent pas reconnaître. C'est comme si nous voyions le jour pour la première fois.

Or, voici la voie douloureuse jusque là-haut où la lumière semble si belle. Le mirage de l'amour fascine encore notre candeur qui, à travers le même enivrement et le même supplice, monte vers la même agonie.

Il n'y eut pas de résurrection pour Verlaine. Il a aimé. L'amour d'une femme l'a crucifié. Alors « une Dame vint sur la nue » qui le détacha de sa croix. Ce fut la prière. Mais Ver-

laine a relevé cette croix d'où le Sauveur l'avait descendu, et, la chargeant sur son épaule, il l'a portée durant toute sa vie sur les routes de la misère.

Le destin fit de lui le mauvais larron qui gravit la pente du calvaire sans profit pour son péché et va finir par un blasphème. Il essaya pourtant de faire son salut, inutilement. N'était-il pas exclu du paradis, voué à cheminer seul avec sa faiblesse? Le souvenir de cet amour passé s'attache à lui comme le vautour à Prométhée. C'est en vain qu'il chercha l'oubli furieusement, et jusque dans la damnation.

Il n'est pas question de raconter ici tous les détails de la vie amoureuse de Paul Verlaine, mais d'accompagner le poète et de s'arrêter avec lui aux diverses stations de ce chemin de Croix. Que ceux-là s'éloignent qui redoutent de voir face à face le véritable visage de l'amour. Cette œuvre lyrique n'est pas supportable aux cœurs timides. Les anthologies ont trompé le lecteur. Il s'est habitué à voir en Verlaine le poète, ingénu et subtil à la fois, de la sentimentalité la plus pure, et le pécheur, douloureux et fervent, de la mysticité la plus passionnée. Or l'œuvre complet révèle à notre surprise une sorte de faune, ivre de luxure, orgiaque et blasphémateur. On demeure étonné de la rencontre chez le même homme de tant de délicatesses et de violences.

Notre curiosité des contrastes a dessein de rapprocher des états de passion si opposés, si contradictoires que leur simultanéité pose le problème psychologique le plus attachant Le meilleur du génie de Verlaine se trouve peut-être en certains poèmes d'une exquise candeur; cependant, à côté, il y a des pages pleines d'une verve heureuse où le lyrisme devient réaliste jusqu'à l'excès le plus brutal. *Parallèlement* est un livre aussi beau que *Sagesse*. La sentimentalité de Verlaine est fine et chaste; son tempérament luxurieux et grossier. Deux démons familiers le tyrannisent et le tirent brusquement chacun à sa passion. Il est sensuel et mystique, violent et timide. Son rêve de l'amour est plein de pudeur. Le faune violente cette naïveté, l'oblige à participer aux ivresses les plus brutales, sans pouvoir jamais rassasier un infatigable désir.

Il ne paraît pas possible d'imaginer une existence dont la courbe sentimentale soit plus facile à tracer. Cela vient de la sincérité continuelle des œuvres qui ne savent pas mentir.

Si l'on veut jalonner la route, on peut inscrire en regard des *Poèmes Saturniens* et des *Fêtes galantes :* « le rêve de l'amour. » *La Bonne Chanson,* c'est la rencontre de l'amour, de « l'amour rêvé ». « L'amour mystique » remplit surtout *Sagesse*. Enfin *Chansons pour elle*, *Odes en son honneur*, *Elégies* seront les dernières étapes de ce vagabond de l'amour, et pourront mériter cette qualification: « l'amour damné. » Ainsi s'étagent les principales stations du calvaire. En bas c'étaient la lumière du matin, le songe encore pur. Verlaine, conduit par le malheur, se traîna jusqu'au sommet et ne trouva, sur le soir de la vie, que les ténèbres.

Verlaine débuta dans l'amour sentimental à Metz, à l'âge de sept ans. Les *Confessions* (1) nous disent la vivacité de ce penchant. Sa petite camarade de jeux, Mathilde, avait huit ans ; il lui dédia les premières aspirations rêveuses de son âme tendre. Peut-être, plus tard, parmi les raisons profondes de la passion qu'il eut pour sa femme, faudra-t-il noter qu'elle se nommait Mathilde. Ce nom contenait toutes les ferveurs amoureuses du poète enfant.

Dans le bel ouvrage documentaire, qu'il pouvait seul écrire, M. Lepelletier (2) atteste que Verlaine n'eut pas d'amours de jeunesse. Pourtant le premier livre du poète apporte, en son expression la plus achevée, la formule sentimentale de l'amour verlainien. Si l'on n'en connaissait pas la date, comment dire de certains de ces vers s'ils furent écrits, ou non, avant l'épreuve de la vie? Presque tous les poèmes qui devaient paraître en 1866, sous le titre de *Poèmes Saturniens*, Verlaine prétend les avoir composés avant qu'il eût seize ans (3). Il les publie à vingt-deux ans. Il est déjà en pleine possession de son génie. On a retrouvé ici l'influence parnassienne, et Baudelaire révèle également sa présence. Certes il y a *Çavitri*, *César Borgia*, etc. ; mais le meilleur Verlaine, le plus verlainien, n'y est-il pas aussi? *Ah ! les oarystis ! les premières maîtresses !*, *Mon rêve familier*, *Une grande Dame*

(1) Paul Verlaine, *Œuvres complètes*, tome V, pp. 21 et suiv. (Messein, édit.).

(2) Edmond Lepelletier : *Paul Verlaine. Sa vie, son œuvre* (Mercure de France, édit.).

(3) « J'avais seize ans, j'étais en seconde, ayant passablement lu d'à peu près tout... — et j'avais déjà fait plusieurs pièces, les plus enfantinement *farouches* et intransigeantes, tous les *Poèmes Saturniens*, tels qu'ils parurent en 1866, sans compter bien d'autres poèmes qu'un goût meilleur qu'eux me fit écarter de ce premier livre. » Verlaine, *Œuvres*, V, p. 79.

montrent le vers délivré de tout hiératisme, fluide et musical. Ecrit au seuil de la vie, ce recueil dit comment le poète rêve la vie et l'amour. L'attitude sentimentale est très pure :

« Quel fut ton plus beau jour ? » fit sa voix d'or vivant,

Sa voix douce et sonore au frais timbre angélique.
Un sourire discret lui donna la réplique
Et je baisai sa main blanche dévotement.

Ah ! Les premières fleurs, qu'elles sont parfumées !
Et qu'il bruit avec un murmure charmant
Le premier *oui* qui sort de lèvres bien aimées!

Il faut relire ce sonnet d'une grâce si douloureuse : *Vœu :*

O la femme à l'amour câlin et réchauffant,
Douce, pensive et brune, et jamais étonnée
Et qui parfois vous baise au front, comme un enfant !

Et plus loin dans *Lassitude :*

Mets ton front sur mon front et ta main dans ma main
Et fais-moi des serments que tu rompras demain,
Et pleurons jusqu'au jour, ô petite fougueuse !

Les titres eux-mêmes trahissent cette tendance sentimentale (niée par M. Lepelletier et que nous verrons persister pourtant jusque dans les dernières œuvres), *Crépuscule du soir mystique*, *Promenade sentimentale*, *l'Heure du berger*, *le Rossignol*. Il est surtout un poème qu'il faut tirer à part. Il contient la raison de toutes les déraisons où Verlaine se laisse entraîner. Il n'a pas cette allure d'insouciance de toute la poésie verlainienne, cette démarche de *l'Indifférent* de Watteau. Ne fut-il pas écrit dans la douleur? Je veux parler de *Grotesques*.

Verlaine était laid (1), et, en sa jeunesse, « d'une laideur grotesque (2) ». Voyez le portrait du poète à vingt-cinq ans. Il est plus déplaisant encore qu'en son âge mûr. Verlaine eut conscience de cette véritable « hideur » et qu'il serait exilé de l'amour, en même temps qu'il appelait de toute sa sentimentalité l'amour le plus idéal. Il lui vint le pressentiment de ce

(1) M. Lepelletier raconte (*op. cit.*, p. 88) : « La première fois qu'il s'était présenté chez mes parents, avec sa tête toute rasée, son menton imberbe, ses yeux caves, ses sourcils épais et redressés, ses pommettes mongoliques et son nez camus, ma mère, surprise, avait poussé comme un cri d'effroi : — « Mon Dieu ! me dit-elle, après qu'il fut parti, ton ami m'a fait l'effet d'un orang-outang échappé du Jardin des Plantes. »

(2) Lepelletier, *op. cit.*, p. 212.

que serait sa vie puisqu'il devait se compter au nombre des grotesques :

C'est qu'odieux et ridicules
Et maléfiques en effet,
Ils ont l'air sur les crépuscules
D'un mauvais rêve que l'on fait.

. . . .

— Donc, allez, vagabonds sans trêves,
Errez, funestes et maudits,
Le long des gouffres et des grèves,
Sous l'œil fermé des paradis.

Comment ne pas se révolter contre cet injuste destin? Cet appétit de l'infini qui tourmente les âmes sentimentales aura-t-il le courage de renoncer? Il va plutôt chercher l'oubli en quelque paradis artificiel. Cette angoisse, au moins autant qu'un naturel violent, a livré Verlaine à l'alcool.

Il a commencé à boire à dix-sept ans (1). Il devine qu'il ne pourra jamais plus être exorcisé de ce vice. Il sait à quelle déchéance il sera peu à peu courbé. Mais peut-on résister au destin? Rien ne saurait relever cette faiblesse dont il est déjà désespéré; et voilà que le cours de sa vie lui apparaît. Il se voit déchiré, errant. Et il écrit très véridiquement ceci, qui pourrait être daté des derniers jours de sa misère :

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
De çà, de là,
Pareil à la
Feuille morte.

Pour connaître Verlaine il faut, à chaque instant, rapprocher du rêve sentimental la réalité brutale. Ce poète au cœur si délicat, qui révèle dans sa conception de l'amour tant de grâce chaste, cède à cette impérieuse luxure dont son âme faible subira la domination jusqu'à « la satiété d'être une machine obscène ». Son premier baiser est pour une prostituée (2); il compose *les Amies* (1867), pièces d'amour saphique. Une inconscience ingénue anime ces *Pensionnaires*. Il ne s'agit pas d'ailleurs de libertinage. On ne le verra rire nulle part

(1) « Or, la première fois que j'ai bu, je pouvais en effet avoir dans les dix-sept, dix-huit ans. » *Œuvres*, V, p. 98.
(2) *Confessions*, V, pp. 88 et suiv.

chez Verlaine. C'est la luxure instinctive, à l'ardeur sauvage, et qui jette ce cri dont on ne sait pas s'il est le paroxysme de la jouissance ou de la douleur.

Le visage de l'amour est triste. *Les Fêtes Galantes*, que Verlaine publie à vingt-cinq ans, sont nuancées de cette mélancolie. Ces petits tableaux montrent pourtant la couleur des toiles de Watteau, et la même insouciance dans le plaisir. Ne furent-ils pas composés à l'époque où les Goncourt publiaient leurs études sur le XVIIIe siècle et la Du Barry, au moment où le public pouvait au Louvre, à la collection Lacaze récemment installée, regarder *l'Indifférent* et *l'Embarquement pour Cythère* (1)? En ces poèmes d'un métier si exquisement libre, Verlaine est sensuel sans doute, mais il ajoute à ces variations inspirées du XVIIIe siècle sa sentimentalité toute personnelle

> Dont un langoureux rossignol
> Clame la détresse à tue-tête

et cette angoisse d'un cœur exclu du bonheur d'être aimé. Ces vers s'achèvent habituellement sur une conclusion désenchantée. *Le Colloque Sentimental*, qui clôt le recueil, est d'un douloureux laconisme :

> Dans le vieux parc solitaire et glacé
> Deux spectres ont évoqué le passé.

Alors, comme s'il avait décidé que le poète, afin d'en souffrir davantage, devait être l'unique artisan de son malheur, le destin fit à Verlaine un don magnifique. Il lui permit de voir son rêve impossible réalisé, et de le saisir. Verlaine rencontre la sœur, ou plutôt la demi-sœur, de son ami Charles de Sivry, et il aime cette jeune fille qui incarne sa chimère (2). D'abord elle se nommait Mathilde, de même que la petite amie d'enfance. A ce nom tous « les manèges innocents » de jadis

(1) Voir Lepelletier, *op. cit.*, p. 161.

(2) « Je comptais parmi mes meilleurs amis Charles de Sivry, le très charmant homme et le compositeur d'un si grand talent, qui me semble destiné à prendre « dans l'amour et le respect des jeunes » la place du tant regretté Emmanuel Chabrier et j'allais souvent le chercher chez lui pour l'apéritif du soir. Un jour je vis, comme nous allions sortir, entrer, après le toc toc de rigueur, sa sœur, une toute jeune fille en robe grise et verte, toute gentille brunette. En tomber amoureux, avec mon tempérament impatient, eut lieu sans retard aucun et c'est comme cela que fut écrite *la Bonne Chanson.* » *Confessions*, V, pp. 99 et suiv.

durent remplir cette âme de leur exaltation oubliée. Une suggestion irrésistible la persuada soudain.

Comment cet amour aurait-il pu ne pas monter à la plus ardente adoration? Cette jeune fille regardait le poète sans se moquer de lui; elle acceptait de devenir sa femme. Cela seul ne suffisait-il pas à le convaincre qu'elle était la plus belle et la plus accomplie qui se pût rencontrer ? « Et c'est comme cela que fut écrite *la Bonne Chanson.* »

Tout ce qu'il y avait de native candeur chez le poète a fleuri en cet unique amour. Il a chanté ce chant d'une tendresse si chaste et si fine avec l'ingénuité d'âme d'une jeune fille. Lis unique au jardin de cette vie ! Verlaine en demeura ébloui et, retombé dans les ténèbres, il chercha longtemps du regard cette lumière qui l'avait un moment purifié.

Celle qu'il aime ne rappelle en rien l'éternel féminin des *Fêtes Galantes*, pas plus Eglé que Chloris, Colombine, Rosalinde ou Clymène.

> Toute grâce et toutes nuances
> Dans l'éclat doux de ses seize ans,
> Elle a la candeur des enfances
> Et les manèges innocents.
>
> . . . .
> Elle alla, vint, revint, s'assit, parla,
> Légère et grave, ironique, attendrie,
> Et je sentais en mon âme assombrie
> Comme un joyeux reflet de tout cela.
>
> Sa voix, étant de la musique fine,
> Accompagnait délicieusement
> L'esprit sans fiel de son babil charmant
> Où la gaîté d'un cœur bon se devine.

Qui l'eût pu croire, le futur bohême qui ne pourra rester en place, toujours harcelé par le besoin de « changer de vie (1) », a, pour l'instant, un idéal d'une bourgeoise simplicité.

> Le foyer, la lueur étroite de la lampe,
> La rêverie avec le doigt contre la tempe
> Et les yeux se perdant parmi les yeux aimés;
> L'heure du thé fumant et des livres fermés ;
> La douceur de sentir la fin de la soirée;
> La fatigue charmante et l'attente adorée

(1) « Ma souffrance, à moi, était, instinctivement, le besoin qui allait presque jusqu'au désir, tant il se rendait aigu par intervalles, de *changer de vie*, comme dit l'amusante héroïne de Hugo. » *Confessions*, V, pp. 119, 120.

De l'ombre nuptiale et de la douce nuit ;
Oh ! tout cela mon rêve attendri le poursuit
Sans relâche, à travers toutes remises vaines,
Impatient des mois, furieux des semaines !

Avec la plus entière bonne foi le poète se donne à cet amour rêvé; on connaît l'admirable poème : *Puisque l'aube grandit, puisque voici l'aurore.* Il repousse le passé, tout ce qui est méchant et laid, et « l'oubli qu'on cherche en des breuvages exécrés » !

Car je veux, maintenant qu'un être de lumière
A dans ma nuit profonde émis cette clarté
D'une amour à la fois immortelle et première,
De par la grâce, le sourire et la bonté,

Je veux, guidé par vous, beaux yeux aux flammes douces,
Par toi conduit, ô main où tremblera ma main,
Marcher droit, que ce soit par des sentiers de mousses,
Ou que rocs et cailloux encombrent le chemin.

L'inattendu d'une pareille fortune métamorphose Verlaine. L'héroïsme paraît aisé à cette âme, au demeurant versatile et faible. Ainsi toutes ses inclinations ne connaîtront que l'enthousiasme et l'excès, sans pouvoir jamais s'arrêter à une juste mesure. Il aime, il aime une jeune fille, et le voici pur, avec violence, si on peut dire. Quelle bonne ivresse pour ce déshérité que d'entendre un cœur fier battre à l'unisson du sien :

Quinze longs jours encore et plus de six semaines
Déjà !
. . . .
On s'écrit, on se dit comme on s'aime ; on a soin
D'évoquer chaque jour la voix, les yeux, le geste
De l'être en qui l'on mit son bonheur, et l'on reste
Des heures à causer tout seul avec l'absent.
Mais tout ce que l'on pense, et tout ce que l'on sent,
Et tout ce dont on parle avec l'absent persiste
A demeurer blafard et fidèlement triste.

Les pages de ce livre sont si belles que je m'attarde et voudrais tout citer. Je ne peux pas renoncer à me dire cet admirable chant :

N'est-ce pas ? en dépit des sots et des méchants
Qui ne manqueront pas d'envier notre joie,
Nous serons fiers parfois et toujours indulgents.

N'est-ce pas ? nous irons, gais et lents, dans la voie
Modeste que nous montre en souriant l'Espoir,
Peu soucieux qu'on nous ignore ou qu'on nous voie.

Isolés dans l'amour ainsi qu'en un bois noir
Nos deux cœurs, exhalant leur tendresse paisible,
Seront deux rossignols qui chantent dans le soir.

Cette *Bonne Chanson* est dite d'une voix d'intimité pudique et voilée, d'une voix de tendresse câline, sans une note plaintive.

On a remarqué combien cet amour est respectueux et sentimental. Il faut écouter aussi l'autre démon familier de Verlaine. Celui-là supporte mal les circonstances qui retardent la célébration de ces noces plusieurs fois différées. Il adresse à la fiancée de petits billets qui tendaient, suivant son aveu, à préparer les prochaines joies conjugales :

Ta chair si délicate est blanche,
Telle la neige et tel le lis ;
Ton sein aux veines de pervenche
Se dresse en deux arcs accomplis ;

Quant à ta bouche, rose unique,
Elle appelle mon baiser fier ;
Mais, sous le pli de la tunique,
Rit un baiser encor plus cher.

En août 1870, Verlaine épouse enfin Mathilde Mauté. C'est la plus importante étape de ce chemin d'amour. Cette femme est en vérité la seule que Verlaine ait aimée. Il n'avait pas osé former le souhait de cette complète adoration ; aussi l'enchantement qui le saisit fut si profond qu'il ne put jamais s'en réveiller. Il s'efforce inutilement, la bien-aimée perdue, de mettre d'autres idoles à sa place. Il tâche en vain par la violence de ses débauches de tuer le regret de son âme désolée. Et c'est en vain qu'il deviendra chrétien. La Vierge Marie ne pouvait pas occuper le cœur de cet homme. Il n'a jamais eu la consolation d'une tendresse qui sût effacer

cette clarté
D'une amour à la fois immortelle et première.

Cet amour devait rester enfoncé dans son être, plus fort que la luxure et la prière.

Cependant, le bonheur des deux époux fut de très courte durée, six mois peut-être, et bientôt « tout allait cahin caha

dans ce ménage (1) ». Pourquoi? Il ne semble pas impossible de le deviner. Il y eut probablement une sorte d'incompatibilité physique. L'appétit de Verlaine était goulu; ce tempérament, qui subissait, comme on lira dans *Sagesse*, « la malédiction de n'être jamais las », ne sut pas sans doute modérer ses exigences. Certaines pudeurs blessées ne pardonnent jamais. Il ne dut pas davantage se défendre de ses emportements. On sait la soudaineté et la violence des colères de ce grand enfant. D'autre part, malgré toutes promesses, il s'était laissé reprendre par l'alcool. M. Lepelletier rapporte que Verlaine se remit à boire en allant prendre la garde aux remparts; car ceci se passe durant la guerre de 1870. Enfin, pour achever le désaccord, voici la venue de Rimbaud. Verlaine le rencontre en 1871.

Le cas Rimbaud est très controversé et devrait être pourtant d'une grande simplicité. D'abord il faudrait laisser de côté, délibérément, tout parti pris de moralité. Les personnes qui pourraient produire un témoignage important, celles qui ont vécu dans l'intimité du poète, paraissent dominées par des scrupules moraux bien curieux, et qu'un esprit philosophique ne saurait considérer sans un sourire. La morale n'a rien à voir avec l'amour, comme dit, à peu près, Jules Laforgue. Il semble assez illogique d'apprécier avec la mesure normale une passion doublement exceptionnelle, par sa nature même et par la personnalité de celui qui l'éprouva. Verlaine n'est pas organisé comme ce *Monsieur Prudhomme* dont il a dessiné un si joli portrait (2). Que Verlaine ait été un anormal, cela ne peut rien enlever de leur beauté aux chants de *Sagesse*. Quel souci bizarre que celui de réduire à des proportions moyennes une personnalité qui fut *monstrueuse !* Il importe peu que Verlaine soit, ou non, catalogué parmi *les gens comme il faut*. Sa vertu fut d'avoir du génie.

Essayons de classer. Il y a le témoignage de Rimbaud, — de Rimbaud qui écrit dans *Une Saison en Enfer* (3) : « Les Gaulois étaient les écorcheurs de bêtes, les brûleurs d'herbes les plus ineptes de leur temps. D'eux, j'ai l'idolâtrie, et l'amour du sacrilège. Oh ! tous les vices, colère, luxure,— magnifique

(1) *Confessions*, V, p. 195.
(2) *Poèmes Saturniens*, I, p. 44.
(3) Cité par Lepelletier, *op. cit.*, pp. 265-266.

la luxure, surtout mensonge et paresse.» Il nie. Il nie devant le Juge d'instruction. Cette négation a-t-elle une valeur probante ? Rimbaud ne se souciait nullement de retenir l'attention. Il voulait, au contraire, disparaître. Son caractère dédaigneux lui interdisait d'admettre cette intrusion d'autrui en ses affaires personnelles. Enfin il savait de quelle importance serait son témoignage au procès intenté à Verlaine par sa femme.

Son dire paraît récusable, autant que celui de Verlaine lui-même repoussant « l'immonde accusation (1) ». Les honnêtes gens qui s'imaginent qu'un Verlaine vertueux serait plus grand pensent aussi sans doute qu'il n'a jamais menti ! A quel moment dit-il la vérité ? à l'époque du procès en séparation de corps, lorsqu'il nie qu'il a un intérêt certain, passionné, à nier, conservant l'espoir de garder sa femme? ou bien lorsque, plus tard, il se vante de son vice, peut-être par pose? Que le lecteur impartial pèse les circonstances.

Si du moins Rimbaud était une exception, on pourrait plus facilement douter. Mais avant lui voici Dujardin, le premier ami de Verlaine, à propos duquel « il s'exprimait comme un amant vantant sa maîtresse (2) ». Et Lucien Viotti? Après le poète du *Bateau Ivre* nous trouverons encore Lucien Létinois, avec qui Verlaine refera ces voyages à Londres, jadis entrepris en compagnie de Rimbaud. Où trouver la vérité? Si l'on a des chances de la rencontrer, ce sera, je pense, dans les poésies de Verlaine. Elles sont la manifestation la plus sincère de sa personnalité (3). *Les Confessions* paraissent suspectes de quelque hâblerie.

Son aventure avec l'auteur d'*Une Saison en Enfer*, Verlaine appelle cela :

Un fier départ à la recherche de l'amour
Loin d'une vie aux platitudes résignées !
Oui, surtout, et plutôt pour ma fuite indignée
En compagnie illustre et fraternelle, vers
Tous les points du physique et moral univers
— Il paraît que les gens dirent jusqu'à Sodome —
Où mourussent les cris de Madame Prudhomme.
. . . .
. . . . ce fut bien, ce fut beau !

(1) Lepelletier, *op. cit.*, p. 294.
(2) Id., *op. cit.*, 30.
(3) Id., *op. cit.*, p. 100.

Comment Verlaine fut-il incliné à chérir si particulièrement Rimbaud? Quoi qu'il en ait dit, Rimbaud n'avait nulle beauté; Verlaine le voyait avec des yeux d'amant quand il écrivait : « L'homme était grand, bien bâti, presque athlétique, au visage parfaitement ovale d'ange en exil, avec des cheveux châtain clair mal en ordre et des yeux d'un bleu pâle inquiétant (1).» Les témoignages contemporains ne sont pas aussi flatteurs. D'après M. Lepelletier, Rimbaud avait un « air d'enfant malingre et vicieux (2) ». Mais cet adolescent s'annonçait génial d'un génie tout à fait inouï. A dix-sept ans, il avait déjà composé ces poèmes étranges, d'une si insolente hystérie verbale, et d'une couleur si crûment bariolée. Surtout il émanait de lui une attirance qui dut être décisive, celle du vice, de la sensualité la plus brutale, de la révolte jusqu'à l'extravagance, de l'attitude, en somme, la plus agressive.

L'admiration qu'il provoqua n'a certainement pas retenti dans l'âme de Verlaine aux régions où venait se répercuter l'incantation d'amour de *la Bonne Chanson*. Cela semble hors de discussion. Pourquoi imaginer la machine à penser de Verlaine comme celles qu'on a coutume de démonter, et dont la logique est connue à l'avance? Une telle recherche est un contre-sens. Verlaine a d'abord admiré Rimbaud; il y a eu une sorte d'emprise nerveuse, d' « envoûtement », avec la conséquence physiologique qui devait suivre inévitablement : Verlaine était incapable de manifester d'une autre façon qu'en désirant le mouvement irrésistible qui jetait son être vers un autre. « J'ai la fureur d'aimer », écrira-t-il plus tard, et, dans *Sagesse*, il se nomme :

> L'enfant prodigue avec des gestes de satyre !
> Nul avertissement douloureux ou moqueur
> Ne prévaut sur l'élan funeste de ton cœur.

Il souffre une sorte de possession démoniaque. C'est le possédé d'amour, un damné de la chair, « dont nulle Béatrix n'a dirigé les pas ».

L'attitude réfractaire affectée par Rimbaud aurait contribué à lever des scrupules qu'on ne peut pas présumer réels, car ils supposent un examen, une réflexion contradictoires

(1) Verlaine, *les Poètes Maudits*, IV, p. 16.
(2) Lepelletier, *op. cit.*, p. 252.

avec le tempérament instinctif, et parfaitement immoraliste, de Verlaine. La pose de sauvagerie et de paradoxe de Rimbaud s'y adapta fort bien. Enfin on ne doit pas négliger l'influence de l'alcool. Les deux amis burent beaucoup de compagnie. Je voudrais, pour la laideur plus achevée de cette aberration, l'associer aux hoquets de l'ivresse.

Notre logique est d'autant plus blessée que la manifestation précédente de Verlaine ne prépare nullement à cette aventure. Cette âme a des cloisons étanches. Sentimental, le poète s'élève à la pureté la plus angélique. Et, lorsqu'il est au pouvoir de son deuxième démon, il devient le faune le plus excessif que bacchanale ait jamais vu. Il est tout en excès, que ce soit dans la chasteté ou la luxure. Lui-même a résumé l'analyse de son vice : « Une surexcitation de l'intellect avec un sentiment plastique peut-être exagéré, des déboires dans un amour qui devait rendre heureux, voilà, croyons-nous, l'origine habituelle d'une erreur qui, pour n'avoir pas eu cette excuse et n'être pas restée un cas intellectuel et moral, est punie si terriblement par la Bible (1). » Cette erreur est-elle restée chez Verlaine un cas intellectuel et moral ? Il a tout fait pour qu'on ait le droit de supposer le contraire. Pourtant il faut convenir qu'on ne saurait rien certifier expressément, si ce n'est l'intensité de cette passion.

Le séjour à Londres avec Rimbaud n'empêche pas Verlaine d'aimer sa femme, de lui adresser des supplications et des reproches, de regretter le bonheur de naguère, d'en espérer le renouveau dans l'avenir. Son regret pleure à toutes les pages de ces *Romances sans Paroles* achevées en 1872.

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville.

Après *la Bonne Chanson*, remplie de la certitude des jours tranquilles, voici l'amertume, la désolation qui sanglotent. Peut-être est-il possible de rêver de recommencements :

Il faut, voyez-vous, nous pardonner les choses,
De cette façon nous serons bien heureuses,
Et si notre vie a des instants moroses,
Du moins, nous serons, n'est-ce pas ? deux pleureuses.

. . . .

(1) Préface à *Sodome*, de H. d'Argis. Cité par A. Séché et J. Bertaut : *Paul Verlaine*. Vie anecdotique, p. 82. (L. Michaud édit.)

Soyons deux enfants, soyons deux jeunes filles,
Eprises de rien et de tout étonnées,
Qui s'en vont pâlir sous les chastes charmilles
Sans même savoir qu'elles sont pardonnées.

La naïve inconscience de Verlaine se lit en ces vers ingénus qu'il peut très sincèrement écrire après sa fuite avec Rimbaud. Espérait-il vraiment? Sans aucun doute. Il songeait à son fils Georges; et il aimait toujours passionnément sa femme, malgré elle, et malgré lui-même. Ce cri longtemps retenu s'échappe avec les pleurs :

O triste, triste était mon âme
A cause, à cause d'une femme.

Je ne me suis pas consolé,
Bien que mon cœur s'en soit allé,

Bien que mon cœur, bien que mon âme
Eussent fui loin de cette femme,

Je ne me suis pas consolé,
Bien que mon cœur s'en soit allé.

Ne reverra-t-il jamais celle qu'il a tant, et si maladroitement, aimée? Il s'interroge. Cet enfant, dont l'entêtement dura toujours, n'avoue pas ses torts, mais énumère ceux de sa femme, très réels :

Vous n'avez pas eu toute patience,
. . . .
Vous n'avez pas eu toute douceur.
. . . .
Vous n'avez rien compris à ma simplicité,
Rien, ô ma pauvre enfant !
. . . .
Et vous n'avez pas su la lumière et l'honneur
D'un amour brave et fort,
Joyeux dans le malheur, grave dans le bonheur,
Jeune jusqu'à la mort!

Parmi ces poèmes douloureux, entremêlés de petites images que Verlaine semble peindre pour se distraire de ses pensées, se trouvent quelques vers où reparaît le poète sentimental qu'on pouvait croire défunt :

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches,
Et puis voici mon cœur qui ne bat que pour vous.
Ne le déchirez pas avec vos deux mains blanches
Et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent soit doux.

Cette poésie est souvent une *poésie de roses blanches*, si

l'on me permet d'emprunter à M. Francis Jammes une définition qu'il donna de son œuvre personnelle. Délicatesses charmantes, qui émeuvent par le simple sortilège de leur sincérité. C'est le cantique où veut se racheter une âme qui met trop souvent ses délices dans le mal. C'est l'appel d'un cœur prédestiné à la souffrance de ne pas être aimé.

Cette tendresse fine va rester inemployée ; la faillite du premier rêve lui interdit toute nouvelle espérance. Viens à moi, conseille le faune, et je te donnerai des ivresses si violentes que tu seras forcé *d'oublier*, dussé-je t'entraîner jusqu'aux caresses maudites ! — Peut-être aussi eut-il ce mauvais désir de souiller à jamais l'image de l'amour. Or il est advenu que le poète a terni ce qu'il y avait en lui de pur sans pouvoir renier ce paradis défendu où son rêve l'aurait voulu conduire. De là cette suprême douleur où il expia tout ensemble sa révolte de n'être pas élu par l'amour et le dessein blasphématoire d'avoir essayé d'avilir son idéal.

On connaît l'histoire de la dispute avec Rimbaud à Bruxelles, et les deux coups de revolver qui valurent deux ans de prison à Verlaine. Alors se ruine définitivement son beau rêve d'amour, car il n'a pas cessé d'aimer, à distance, sa femme et son fils, et de croire qu'il sera possible de revivre les jours de naguère. Tout s'écroule.

Incurablement meurtri par le malheur, isolé du monde, il donna sa passion à celle-là seule qui ne pouvait pas le repousser, à la Vierge Marie, consolation des affligés et mère des Sept-Douleurs, toute grâce et toute pureté. « Je ne veux plus aimer que ma mère Marie. » Il l'aima comme une femme, comme la plus pure entre toutes les femmes. Ne devait-il pas plus tard aimer la Krantz, cette mégère, comme une Madone et la nommer « Etoile de la Mer » ? Verlaine est tout entier dans cette confusion.

Il nous a raconté l'histoire de sa conversion et de sa crise d'amour mystique. Dès son entrée en prison, il employa son loisir à lire Shakespeare dans le texte et à composer certains poèmes, compris ensuite parmi *les Romances sans Paroles*. Vint le jour où lui fut notifié le jugement prononçant la séparation de corps. C'en était fait ; la femme qu'il avait adorée, perdue sans retour ! Ce fut une indicible souffrance, l'effondrement de tout espoir.

Désemparé, Verlaine demande l'abbé et s'entretient avec lui. Le prêtre conseilla des lectures pieuses et apporta un catéchisme au prisonnier. « Les preuves assez médiocres apportées par Mgr Gaume en faveur de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme me plurent peu et ne me convertirent pas du tout, je l'avoue, en dépit des efforts de l'aumônier pour les corroborer de ses meilleurs et de ses plus cordiaux commentaires (1). » Celui-ci l'engagea à passer les pages pour en venir tout de suite à ce qui concernait l'Eucharistie. Mais les raisonnements se fussent efforcés en vain; la douleur seule le convainquit. L'isolement, cette sensation atroce d'être abandonné de tous, le chagrin de tourmenter son admirable Mère si dévouée, tout cela persuada un jour cet esprit rebelle. Le faune fut vaincu, peut-être parce qu'il était éloigné des tentations et soumis à un régime strict.

Bref, au petit jour d'un matin de juin, eut lieu la venue de la grâce. « Je ne sais quoi ou qui me souleva soudain, me jeta hors de mon lit, sans que je pusse prendre le temps de m'habiller et me prosterna en larmes, en sanglots, aux pieds du crucifix. » Verlaine était chrétien. Il aimait Dieu, aussi soudainement qu'il avait aimé la sœur de Ch. de Sivry. Nulle tiédeur! Il est possédé de la foi comme il le fut du vice. De tout son cœur emporté il souhaite des épreuves. « Je fusse allé au martyre pour de bon. » Il s'éveilla fanatique, aussi naturellement qu'il s'était endormi incrédule.

Sagesse, qui paraîtra seulement en 1881, « fruit de huit années de méditation », montre la ferveur de ce néophyte. Il ne saurait y avoir de place pour un examen critique dans cette adhésion ; le mysticisme n'en a que faire. Dès les premiers vers nous savons qui a converti le poète :

Bon chevalier masqué qui chevauche en silence,
Le Malheur a percé mon vieux cœur de sa lance.

. . . .

Alors le chevalier Malheur s'est rapproché.
Il a mis pied à terre et sa main m'a touché.

. . . .

Et voici qu'au contact glacé du doigt de fer
Un cœur me renaissait, tout un cœur pur et fier.

Et voici que fervent d'une candeur divine,
Tout un cœur jeune et bon battit dans ma poitrine.

(1) Paul Verlaine, *Mes prisons*, IV, pp. 410 et suiv.

Puis ce fut la miraculeuse apparition :

Une Dame vint sur la nue,
Qui d'un signe fit fuir la chair.

Cette « âme de la sagesse », c'est la Prière. Verlaine se replie sur lui-même et fait son examen de conscience. Décrivant la malignité du monde, il semble bien généraliser seulement sa propre laideur intérieure. N'a-t-il pas ici durement pensé à lui-même?

Il faut n'être pas dupe en ce farceur de monde
Où le bonheur n'a rien d'exquis et d'alléchant
S'il n'y frétille un peu de pervers et d'immonde,
Et pour n'être pas dupe il faut être méchant.

Maintenant, quel sincère remords! Avec quelle impétuosité il désire placer son espoir en la bonté « qui règne et qui demeure »!

— Sagesse humaine, oh ! j'ai les yeux sur d'autres choses
Et parmi ce passé dont ta voix décrivait
L'ennui, pour des conseils encore plus moroses,
Je ne me souviens plus que du mal que j'ai fait.

Le passé amer, tout le passé se représente à lui. Il était laid, il y avait en lui un immense amour, il a voulu aimer :

A vingt ans un trouble nouveau
Sous le nom d'amoureuses flammes
M'a fait trouver belles les femmes,
Elles ne m'ont pas trouvé beau.

Une pourtant, candide et douce, a recueilli cette âme en peine, et l'a aimé. Quels jours de lumière à présent évanouis! Il eut des torts, malgré ce que gronde en lui l'enfant têtu; voyez, il s'agenouille, il faut lui pardonner :

Ecoutez la chanson bien douce...

. . . .

Elle dit la voix reconnue
Que la bonté c'est notre vie.

. . . .

Allez, rien n'est meilleur à l'âme
Que de faire une âme moins triste !

. . . .

Les chères mains qui furent miennes...

. . . .

Faites le geste qui pardonne !

Rien ne répond ; il est seul, seul à jamais.

Un grand sommeil noir
Tombe sur ma vie:
Dormez, tout espoir,
Dormez, toute envie.

Et tandis que sa souffrance s'approfondit au point qu'il semble que toute son âme passera par cette plaie, le ciel est bleu, la cloche tinte et l'oiseau chante. Un grand sanglot déchire sa poitrine.

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là,
Simple et tranquille.
Cette paisible rumeur-là
Vient de la ville.

Qu'as-tu fait, ô toi que voilà,
Pleurant sans cesse,
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,
De ta jeunesse ?

Il faut qu'il soit consolé ; il faut qu'il aime et qu'un amour réponde au sien. Et c'est l'infirmerie de la prison ! Alors ces lèvres païennes gémissent des paroles de foi, implorent pitié :

O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour
Et la blessure est encore vibrante,
O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour.

Il se prosterne et prie, avec une ardeur d'enfant, dans un élan mystique irrésistible. Son être indigne et vil, il le jette aux pieds du Sauveur :

Vous connaissez tout cela, tout cela ;
Et que je suis plus pauvre que personne,
Vous connaissez tout cela, tout cela.

Mais ce que j'ai, mon Dieu, je vous le donne.

Il donne son cœur crucifié par la passion, cet amour rejeté par les amours terrestres et que le désespoir exalte davantage, la supplication d'une âme enfin qui a pu descendre aux profondeurs du mal sans y perdre sa simplicité. Comment pouvait-il oser, lui,

ce pécheur-ci, ce lâche,
Ce superbe, qui fait le mal comme sa tâche
Et n'a dans tous ses sens, odorat, toucher, goût,

Vue, ouïe, et dans tout son être, hélas ! dans tout
Son espoir et dans tout son remords — que l'extase
D'une caresse où le seul vieil Adam s'embrase ?

On connaît l'admirable suite de sonnets. Le lyrisme en est monté jusqu'à la plus ardente ferveur par la sincérité des larmes. Quelles tendresses humaines auraient-elles pu valoir au pauvre Lélian la consolation de cette extase ? Je veux redire ces vers touchants et purs :

J'ai répondu : Seigneur, vous avez dit mon âme.
C'est vrai que je vous cherche et ne vous trouve pas.
Mais vous aimer ! Voyez comme je suis en bas,
Vous dont l'amour toujours monte comme la flamme.

Vous, la source de paix que toute soif réclame,
Hélas ! Voyez un peu tous mes tristes combats !
Oserai-je adorer la trace de vos pas,
Sur ces genoux saignants d'un rampement infâme ?

Et pourtant je vous cherche en longs tâtonnements,
Je voudrais que votre ombre au moins vêtît ma honte,
Mais vous n'avez pas d'ombre, ô vous dont l'amour monte,

O vous, fontaine calme, amère aux seuls amants
De leur damnation, ô vous, toute lumière,
Sauf aux yeux dont un lourd baiser tient la paupière !

Ces yeux, qui s'étaient ouverts à la vérité de la foi, pourront-ils se tenir longtemps fixés sur un absolu si lointain ! Dieu, la Vierge Marie ? Tant que Verlaine est seul, il ne peut dédier à nul autre l'élan de son cœur. Mais il quitte enfin sa prison, ce « meilleur des châteaux » :

O lieu presque aussitôt regretté que quitté.

. . . .

O sois béni, château d'où me voilà sorti
Prêt à la vie, armé de douceur et nanti
De la Foi, pain et sel et manteau pour la route
Si déserte, si rude et si longue sans doute...

Maintenant la vie le reprend, et va recommencer après une accalmie sa tribulation inquiète. Le Faune si brusquement chassé montre déjà ses oreilles pointues... Il suit le pécheur repenti, prêt à lui souffler le mauvais conseil. N'aura-t-il pas beau jeu avec ce malheureux amant plein du regret et du remords du paradis perdu ? Puisqu'il n'est pas de résurrection possible et que ce cœur solitaire n'a plus l'espoir de remonter à la clarté des jours de jadis, il s'enfoncera bientôt dans la damnation avec une sorte de frénésie. Il était tout en fougueuses délices !

Verlaine sort de prison en janvier 1875. Comment gagnera-

t-il sa vie? Il a déjà une certaine connaissance de la langue anglaise et part à Londres pour se perfectionner. Après un assez long séjour là-bas, il devient professeur au collège Notre-Dame, à Réthel. Cette halte paisible dure peu de temps. En 1878, il a pour élève Lucien Létinois, et se met à l'aimer comme autrefois Rimbaud.

L'adolescent avait achevé ses études et abandonnait le collège; Verlaine partit avec lui. Après diverses aventures et un essai de vie à la campagne (1), les deux amis s'en allèrent à Londres, — ainsi Verlaine et Rimbaud, — puis à Paris. C'est à ce moment que parut enfin *Sagesse* (1881) et que Verlaine vit, avec un désespoir infini, mourir Lucien Létinois emporté par la fièvre typhoïde.

Amour, publié en 1888, renseigne sur l'intensité de cette nouvelle passion. Le livre est double. On y peut lire *Prière du matin*, *Un Conte*, en vers de treize pieds, *l'Angélus de midi*, qui attestent l'ardeur mystique de Verlaine. Ces poèmes vouent à de sévères observances le poète humblement chrétien. Il retrouve toujours en lui « l'amour sensuel, cette chose cruelle » ; il se dit avec clairvoyance : « homme de prime-saut et d'excès, je le suis. » Il voudrait se racheter, mais il manque une aide divine à ce pénitent plein de faiblesse :

Et le voilà qui s'agenouille et, bien humble, égrène
Entre ses doigts fiers les grains enflammés du Rosaire,
Implorant de Vous, la Mère, et la Sainte, et la Reine,
L'affranchissement d'être ce charnel, ô misère !

Il lutte et s'efforce. Le vieil homme est toujours là. Tout le passé survit en lui. Il aime encore après seize ans sa femme oublieuse :

J'ai rêvé d'elle et pas elle de moi.

. . . .

Hélas ! je n'étais pas fait pour cette haine.

. . . .

J'eus plus d'un des torts, mais j'avais tous les soins.

Tel est le premier aspect du livre. Puis viennent les vers consacrés à Lucien Létinois. Ainsi Michel-Ange, à la mort de Cecchino dei Bracci, écrivait-il des épigrammes funéraires en mémoire de son jeune ami.

(1) Je néglige les détails qu'on trouvera rapportés par M. Lepelletier, *op. cit.*, pp. 414 et suiv.

Il faut le dire, ces chants sont d'une parfaite pureté; cette amitié amoureuse a le ton d'une passion chaste. Nous verrons plus loin ce qu'il en faut penser et quelles restrictions sont possibles.

Mon fils est mort. J'adore, ô mon Dieu, votre loi.
. . . .
Vous châtiez bien fort. Mon fils est mort, hélas !
Vous me l'aviez donné, voici que votre droite
Me le reprend à l'heure où mes pauvres pieds las
Réclamaient ce cher guide en cette route étroite.

Expliquant cette affection, Verlaine insiste sur sa pureté, tout en confessant une admiration charnelle qui paraît bien vive. La fuite à deux gêne notre confiance. Parmi ces poèmes qui glorifient l'amour dédié à un jeune homme, se trouve cette page, où le poète juge la Femme (dit-il, mais il ne s'agit que de *sa* femme), avec une rigueur rancunière.

O la Femme ! Prudent, sage, calme ennemi.
. . . .
Femme à jamais quittée, oh ! oui ; reçois ici,
Non sans l'expression d'un injuste regret,
L'insulte d'un qu'un seul remords ramènerait.

Il ne peut arracher de lui le souvenir du bonheur passé. Comme il consentirait à le revivre si Elle se repentait ! Il proclame son amour de Lucien Létinois comme une insulte à l'épouse infidèle. Que signifie ceci ? En quoi une *amitié* liant Verlaine et Létinois pourrait-elle être une insulte ? Et comment comprendre ce VIIIe poème :

Un remords de péché mortel
Serrait notre cœur solitaire.

Cet amour fut bien de l'amour. Pour justifier la prudence de Verlaine et les réticences de son aveu, il suffira de se rappeler qu'il a été honni, abandonné de tous à cause de Rimbaud. D'autre part il a écouté, depuis, l'enseignement chrétien. La religion tient le scandale pour une aggravation singulière du péché. Quant Verlaine et Rimbaud partirent de compagnie, ces deux révoltés, au lieu de le fuir, recherchèrent le scandale. D'où telles catastrophes à la suite desquelles Verlaine a durement appris à classer les actions en bonnes et mauvaises. Lui, si naturellement immoral, il connaît maintenant le péché et le réprouve, sans avoir la force de s'en éloigner. Il n'a pas

encore renoncé à l'effort d'être vertueux selon la loi religieuse. Ce « mauvais » et ce « lâche » espère avoir quelque jour l'énergie de surmonter sa faiblesse et de vaincre son vice. Comment oserait-il en faire étalage, se parer comme naguère de sa laideur agressive! Nous lirons tout à l'heure, afin d'assurer cette opinion, ces vers de *Parallèlement*, où crie une luxure frénétique.

Après la mort de Létinois, Verlaine éternellement inquiet quitte Paris et tente de nouveau de vivre à la campagne. On sait l'histoire lamentable de son deuxième emprisonnement... A-t-il vraiment frappé sa Mère? Il l'adorait pourtant. Il ne faut pas négliger cet amour dans ces notes sur les façons d'aimer de Verlaine. Il aima sa mère comme un enfant gâté, comme on aime lorsqu'on sait à l'avance que l'autre amour, quels que soient nos torts et notre indignité, ne se retirera pas de nous. Mme Verlaine n'eût pas laissé accuser son fils s'il n'avait pas été coupable. Ici encore le geste abominable vient de l'ivresse. On répète la parole fatidique de Poe: Quelle maladie est comparable à l'alcool?

Paul Verlaine a regagné Paris. Sa mère meurt en janvier 1886. Alors commence cette vie misérable dont les seuls jours tranquilles furent des jours d'hôpital. Alors il devient tel qu'il s'était vu en songe autrefois: *pareil à la feuille morte*. Il va, errant et mélancolique, et s'enivre au hasard. Il descend dans le malheur, — dans la damnation, dirait un chrétien, *lamentable épave éparse à tous les flots du vice* (1). En lui achève de s'avilir ce qui pouvait rester d'originellement pur. Une sorte de fureur l'entraîne à chercher l'oubli. L'oubli de quoi? L'oubli de son rêve de jadis, de son impuissance à se sauver, à continuer l'effort chrétien, l'oubli de tout le mal qu'il a fait...

Il ne faut pas s'étonner de cette persistance et de l'acuité du regret de Verlaine; j'y vois une nouvelle preuve de la sentimentalité du poète. Il cherchait l'oubli dans la débauche; on ne guérit pas l'amour par la luxure. La luxure est une expression physiologique; l'amour une exaltation intellectuelle; si bien que la floraison sentimentale la plus parfaite nie toute intervention physique et devient platonisme.

L'amour n'est pas un amalgame de ces deux manifestations

(1) Paul Verlaine, *Parallèlement*, II, p. 126.

qui demeurent impénétrables l'une à l'autre. Les deux mouvements sont parallèles, avec un synchronisme plus ou moins approché qui qualifie le résultat. Une concordance parfaite réaliserait l'amour absolu. A l'instant de la possession, le plaisir grandit à la mesure du lyrisme intérieur que le sentiment suscite en notre âme. A ce moment-là on ne perd vraiment la tête que si l'amour s'ajoute à l'instinct satisfait. Sinon, si la luxure seule a conseillé

> D'endormir la douleur sur un lit hasardeux,

comme dit Baudelaire, nous éprouvons ensuite cette tristesse qu'il n'est d'usage d'attester qu'en latin. L'amour n'a jamais payé cette rançon. Au contraire, il écoute chanter alors une joie allégée de toute la tyrannie qu'il y avait dans le désir.

Cette suprême volupté Verlaine la poursuit en vain après avoir quitté sa femme. Il ne lui sera plus donné d'entendre cette résonnance sentimentale qui amplifie notre exaltation de toute celle de « l'objet aimé ». Ce bonheur, il en avait senti d'autant plus le prix que, dans les rencontres banales où il satisfaisait son désir, le prologue dut être invariablement une allusion quelconque à la laideur du « client ». Cela prépare mal à une volupté sans mélange. (Le cliché reprend ici sa valeur.)

M. Lepelletier rapporte que Verlaine ne supportait pas d'être accompagné pour ces équipées amoureuses (1). Certes il eût souffert davantage si une prostituée se fût moquée de lui devant témoins; et là paraît une autre preuve de la sentimentalité du poète. Simplement luxurieux, il eût recherché, au lieu de les fuir, des compagnons de débauche.

Un paganisme exaspéré le possède. Le faune l'a repris tout entier. Tant que sa santé ne chancelle pas, il est l'amant de la créature. Viennent la maladie, l'hôpital, et le poète isolé du monde tourne sa pensée vers le Créateur. Verlaine connaît cette dualité sensuelle et mystique, de même que cet entraînement irrésistible vers l'amour.

> Ce fut un amant dans toute la force du terme.
>
> . . . .
>
> J'ai la fureur d'aimer. Mon cœur si faible est fou.
> N'importe quand, n'importe quel et n'importe où,

(1) *Op. cit.*, p. 217.

Qu'un éclair de beauté, de vertu, de vaillance
Luise, il s'y précipite, il y vole, il s'y lance,
Et, le temps d'une étreinte, il embrasse cent fois
L'être ou l'objet qu'il a poursuivi de son choix ;
Puis, quand l'illusion a replié son aile,
Il revient triste et seul bien souvent, mais fidèle,
Et laissant aux ingrats quelque chose de lui,
Sang ou chair. Mais, sans plus mourir dans son ennui,
Il embarque aussitôt pour l'île des Chimères,
Et n'en rapporte rien que des larmes amères
Qu'il savoure, et d'affreux désespoirs d'un instant,
Puis rembarque.

J'ai plus haut rappelé Michel-Ange; voici des paroles du grand Florentin qu'il est curieux de rapprocher du poème de Verlaine. Elles expriment les mêmes mouvements intérieurs : « Quand je vois un homme qui possède quelque talent ou quelque don de l'esprit, un homme qui s'entend à faire ou à dire quelque chose mieux que le reste du monde, je suis contraint de m'éprendre de lui, et alors je me donne si complètement à lui que je ne m'appartiens plus à moi-même...(1). »

Cette force instinctive qui oblige Verlaine à aimer sans repos le détourne de sa foi mystique. Il en avait épuisé les délices. Elle exigeait d'ailleurs pour se manifester des conditions de paix et d'isolement que le poète ne rencontrera plus.

Parallèlement est un hymne païen, un livre de luxure frénétique. L'ivresse de la chair y crie jusqu'au délire dionysien, un délire qui, naturellement, ignore le bon goût. Et je ne pense pas au goût classique, mais il y a un bon goût même dans l'excès, et c'est ainsi, par exemple, que la dernière strophe de *Séguedille* semble au moins inutile.

Oublier ! Le poète veut oublier « le vrai mal secret de son cœur ». Car le fantôme de son ancien amour hante encore sa mémoire. Il le hait de forcer ainsi ses regrets. La dédicace de *Parallèlement* évoque sans tendresse celle qui fut aimée et n'est plus aujourd'hui qu'une « coquine détestable »,« la pire pécore » sans doute parce qu'elle a un autre mari. Ensuite, ce sont *les Amies*, sonnets lesbiens qui datent de la jeunesse de Verlaine. Le livre se ferme sur la *Ballade Sappho*. Dans l'intervalle ceux qui veulent croire à la pureté des liaisons du poète reliront *la Dernière Fête Galante :*

(1) Cité par Romain Rolland, *Vie de Michel-Ange*, p. 106. Hachette, édit.

Et puis, là, nos plaisirs furent trop doux.
. . . .
Séparons-nous, je vous le dis encore,
O que nos cœurs qui furent trop bêlants,
Dès ce jourd'hui réclament, trop hurlants,
L'embarquement pour Sodome et Gomorrhe.

Qu'ils méditent *Ces passions*, poème à la gloire des amours d'exception :

Telles qu'aux prix d'elles les amours dans le rang
Ne sont que Ris et Jeux ou besoins érotiques,

Que vains proverbes, que riens d'enfants trop gâtés.
— « Ah ! Les pauvres amours banales, animales,
Normales ! Gros goûts lourds ou frugales fringales,
Sans compter la sottise et des fécondités ! »

Peuvent dire ceux-là que sacre le haut Rite...
. . . .
Et pour combler leurs vœux, chacun d'eux tour à tour
Fait l'action suprême, a la parfaite extase.

N'est-ce point là le discours cynique « de fiers damnés d'un plus magnifique sabbat » ! Enfin *Lœti et Errabundi!* Pourtant M. Lepelletier, dont le témoignage est très important, pense, sincèrement, que les amitiés du poète ne furent que des « liaisons d'âmes ». Voici l'évocation des voyages de jadis avec Rimbaud :

Car les passions satisfaites
Insolemment, outre mesure,
Mettaient dans nos têtes des fêtes
Et dans nos sens, que tout rassure,

Tout, la jeunesse, l'amitié,
Et nos cœurs, ah ! que dégagés
Des femmes prises en pitié
Et du dernier des préjugés.

. . . .
On vous dit mort, vous. Que le diable
Emporte avec qui la colporte
La nouvelle irrémédiable
Qui vient ainsi battre ma porte !

Je n'y veux rien croire. Mort, vous,
Toi, dieu parmi les demi-dieux !
Ceux qui le disent sont des fous !
Mort, mon grand péché radieux,

Tout ce passé brûlant encore
Dans mes veines et ma cervelle
Et qui rayonne et qui fulgore
Sur ma ferveur toujours nouvelle !

Tel est le Verlaine que les anthologies ne laissent guère qu'entrevoir. Rien de cette subtilité sentimentale que semble contenir le mot *verlainien*. Le poète chante (avec quelle naïve impudeur !) la chair bien-aimée. Ces vers n'ont presque pas de défaillances ; ils sont faciles et bien sonnants. Le faune s'enivre et l'oubli tant cherché lui est accordé. Mais quelle rançon ! Comme il se réveille de sa fureur amoureuse avec la « satiété d'être une machine obscène » !

Cette lassitude et ce remords aident à comprendre *Bonheur*, le chant en l'honneur de la chasteté, le regret du rêve ancien de tendresse paisible dans la confiance et l'amitié mutuelles. *Bonheur !* titre ironique d'un livre dont les poèmes ont tous l'accent de la souffrance : peine consentie du chrétien qui se rachète ou de l'amant qui se souvient.

Une fille presque enfant,
Quasi zézayante un peu,
Dont on s'éprit en rêvant
Et qu'on aima dans le bleu.

. . . .

Puis on eut tous les deux tort,
Mais l'autre n'en convient pas.

L'attitude de Verlaine s'est inclinée; il avoue ses fautes. Plus loin les paroles qu'il adresse à sa femme sont plus violentes (1), et cette violence même confirme la ténacité de cet amour qu lie fidèlement le poète au rêve de ses jeunes années. Toujours les mêmes flux et reflux du sentiment de l'amour. *Bonheur*, à l'opposé de *Parallèlement*, n'est pas moins sincère (2). Verlaine, en proie au remords de son péché, aspire au

Bonheur de n'être plus un lâche
Epris des seules voluptés
De l'orgueil et de la luxure.

Il glorifie longuement la chasteté, l'amitié ; et l'on trouve ici des allusions à Lucien Létinois qui proclament l'entière pureté de l'affection mutuelle du poète et du petit paysan (3). Chrétien sincère et pécheur repenti, il chante « le lys du faire pur, celui du chaste dire ». Il atteste son âme « naguère et jadis toute blanche », et s'ordonne d'impossibles sagesses. Pour-

(1) « Mais quoi ! n'est-ce pas toujours vous », etc. *Bonheur*, II, p. 243.
(2) *Bonheur*, II, pp. 281, 282.
(3) *Bonheur*, poèmes, XV et XVI.

ra-t-il jamais devenir « sobre et chaste, abhorrant l'excès de toute sorte » ? La damnation fut la plus forte. Verlaine, suivant un témoignage contemporain, n'avait-il pas le visage d'un « mauvais ange » ? Son incurable angoisse provient de sa dualité mystique et sensuelle. Il a honte de celle-ci, mais l'autre tendance est impuissante à rassasier son désir. Le faune se laisse emporter par la luxure et puis s'arrête, inquiet, soulevé par le dégoût, tout en larmes, écoutant le reproche de la sentimentalité offensée. Il se frappe la poitrine : « Mais vis, vis pour souffrir, souffre pour expier ! »

Expier ! Ce pécheur sait que son péché est en lui et qu'il adorera demain le péché. Et ce sont *les Chansons pour Elle*, où le démon de la luxure exagère encore le blasphème de ce mauvais chrétien. Comment ne pas songer à Villon et la grosse Margot ?

> Que ton âme soit blanche ou noire,
> Que fait ? Ta peau de jeune ivoire
> Est rose et blanche et jaune un peu.
> Elle sent bon, ta chair ; perverse
> Ou non, que fait ? puisqu'elle berce
> La mienne de chair, nom de Dieu !

Cette débauche, hélas ! entrecoupée parfois des hoquets de l'ivresse, demeure bien disante et mêle à ses jurements des mots à la Ronsard :

> Or, ici-bas, faut qu'on profite
> Du plaisir qui passe si vite
> Et du bonheur de se pâmer.
> Aimons, ma petite méchante,
> Telle l'eau va, tel l'oiseau chante,
> Et tels, nous ne devons qu'aimer.

Caresses et disputes réunies, c'est l'amour en sa bestialité nue :

> Soyons scandaleux sans plus nous gêner
> Qu'un cerf et sa biche ès-bois authentiques.

Le livre se clôt sur cette confession où perce le regret des jours passés :

> Je fus mystique et je ne le suis plus,
> La femme m'aura repris tout entier.

Par instants il s'efforce de quitter sa misère. Vingt-quatre chants d'une inspiration fort dévote composent *les Liturgies*

Intimes; on y cherchera vainement l'ardeur mystique qui soutient *Sagesse.* Il semble que ce pécheur sache combien sa foi est débile et sa piété précaire. Il sait qu'il ne pourra pas s'empêcher de retourner à son vomissement. Il fait pénitence, et doute dans le même moment de l'efficacité de son repentir. On le voit d'ailleurs se cherchant à l'avance des excuses; ne dit-il pas :« La luxure, ce moins terrible des péchés »? La classification chrétienne lui a paru trop sévère, parce que ce péché est *son* péché.

Qui osera pourtant rester impitoyable? Si Verlaine est à ce point déchu, c'est que le malheur,« bon chevalier masqué qui chevauche en silence », l'accable de tout son poids. Le poète n'a plus sa mère qui avait si passionnément dévoué sa vie à celle de cet enfant inquiet. Pour quel homme de génie le destin fut-il plus dur? Malade et misérable, Verlaine erre dans Paris, seul; seul, lui qui a toujours ressenti ce besoin d'être consolé, bercé, aimé par une femme « qui parfois vous baise au front comme un enfant ». Il tâche de secouer le faix qui le courbe; il n'en a plus la force; il est trop seul.

Il faut bien, lorsqu'il échoue en quelque cabaret demandant « l'oubli qu'on cherche en des breuvages exécrés », il faut bien qu'il endorme sa peine. Les femmes rencontrées là, il s'y rue, pour trouver une minute d'ivresse et s'évader de son mauvais rêve. « Mon cœur si faible est fou ! » Ainsi dans les *Odes en son honneur :*

Use de moi, je suis ta chose,
Mon amour, va, ton humble esclave,
Prêt à tout ce que lui propose
Ta volonté, dure ou suave.

. . . .

Du moins, souris au vieux damné.

Obéissant à la sentimentalité qui est toujours en lui, il s'efforce de transfigurer l'héroïne de cette nouvelle idylle, commencée au cabaret un soir qu'il était très disposé « pour la popine et la crapule ». Son nouvel amour se justifie par des raisons naïves et qui sont bien dans la logique d'un cœur malheureux. Il aime cette femme parce qu'elle a souffert par l'amour d'un autre et qu'elle demeure fidèle à cette souffrance. « Ton beau sanglot, honneur sublime, t'a suivie. » Il s'agit de cette mégère, Eugénie Krantz! Qu'importe! Il est sincère, lui, et chante

avec verve même si celle-ci n'est pas toujours de bon aloi. Cela ne ressemble guère à *la Bonne Chanson*, aux poèmes de jadis si fins et d'une si fluide musicalité. La misère a tout sali de sa laideur. Mais de la beauté réside ici puisque c'est de la vie vivante et souffrante.

Descriptions enthousiastes de ce corps, vase de tristesse et d'oubli! La luxure s'agenouille et vante les bras, le cou, les genoux, les pieds avec une vivacité d'adoration qui ne peut se blaser. Elle va d'ailleurs, mêlant des souvenirs chrétiens à ces fêtes païennes, jusqu'à l'à-peu-près blasphématoire :

Nous chanterons ensuite
L'aine blonde et sa fuite
Ambrée au sein du Saint...

Voici pour peindre l'atmosphère de ces nouvelles *Fêtes Galantes :*

« Tu m'ostines ! » — « Et je t'emmène
A la campagne. » Ainsi parlaient
Deux amoureux dont s'éperlaient
Plus d'un propos encor amène.

Je crains fort que ces amoureux
N'aient été nous l'autre semaine
Nous répondant, Tircis, Clymène,
Hélas ! en mots trop savoureux.

La Muse est une bacchante ivre de plaisir,et de vin quelquefois. Sa voix pourtant s'assure quand elle veut : qu'on relise l'admirable poème « *Riche Ventre* ».

La maturité est venue.« L'âge mûr est celui des sévères pensées », dit Verlaine. Moment où les hommes se retournent vers leur jeunesse et, avant de lui dire adieu, regrettent les égarements dont ils ne sont plus capables ! Il est si triste de devenir sage. Verlaine ne saurait se modérer. Ce qu'il était à seize ans il le reste à cinquante : un amant.

Les *Elégies* forment un roman d'amour avec toutes les péripéties habituelles.

A mon âge, je sais, il faut rester tranquille,
Dételer, cultiver l'art, peut-être imbécile,
D'être un bourgeois, poète honnête et chaste époux...
. . . .
Je sais bien, et pourtant je trouve plus aimables
Les femmes et leurs yeux et tout d'elles, depuis
Les pieds fins jusqu'aux noirs cheveux, nuit de mes nuits,
Car les femmes c'est toi désormais pour la vie.

Ce poème, malgré un mot de mauvais goût, est charmant de tendresse paisible. Ce n'est pas la sagesse du cœur, comme jadis aux jours de *la Bonne Chanson*, mais presque la sagesse de la chair. Las d'être un chemineau de l'idéal, le poète voudrait arrêter ses pas qui chancellent. Il prévoit la mort; un désir lui vient de tranquillité. Il rêve mariage, et propose à Eugénie Krantz de l'épouser. Cette dernière bien-aimée, faite à la ressemblance de Maritorne, fut connue au cabaret, je le rappelle :

Pour des commencements banals certes, c'en sont
A ces amours, ô vrai ! mes dernières, qui font
Comme un signe de croix sur mon vieux cœur en peine,
Entre le bien, le mal, la tendresse et la haine,
Enfin au port, un port orageux, mais un port
Pour ce qui me reste de vie et pour la mort !

Amours désenchantées, mais le poète veut mourir aux bras d'une femme. Il cherche encore à effacer de sa mémoire les jours de jadis, cet amour qui dura si peu et remplit toute sa vie. Les caresses lui donnent du moins un oubli passager :

Et la vie alors m'est si légère
Que j'en oublie, avec les choses de tantôt,
Tout l'ancien passé, son naufrage et son flot
Battant la grève encore et la couvrant d'épaves.

Qu'importent les trahisons ! Il sait infidèle cette maîtresse dont le caprice va : « du soldat bon enfant au joyeux ouvrier». Et lui-même se console avec d'autres, de hasard. Ce faux ménage est une continuelle bataille, interrompue par la trêve — violente — de la luxure. Cela est bien ainsi. Des réminiscences chrétiennes l'inclinent à croire que le ciel punit les manquements du pauvre Lélian ! La Krantz, envoyée de Dieu !

Pour te punir toi-même et châtier mes fautes ;
(Et tu t'acquittes bien de ces fonctions hautes.)

Par une candide inconscience, il appelle cette impure : « Etoile de la Mer », du nom de la Vierge Marie. Dans *les Limbes*, il s'écriera : « Car Notre Dame, c'est toi ! » Achevant la pensée que j'indique, il dit l'aimer par ordre de Dieu :

Je blasphémais Dieu, c'est le Père et le Maître,
Tous deux venons de lui, c'est la source de l'Etre
Et je ne t'aime autant que par sa volonté.

Il l'aime aussi parce que son destin ressemble à celui du poète. Il est le Veuf; ses anciennes amours ont déçu son rêve; elle est la veuve, ayant voulu jadis se tuer par amour. Ce côté de tendresse, j'y insiste, est très curieux, et certifie la survivance de la sentimentalité verlainienne. Eugénie Krantz avait souffert ; ce goût de la douleur, le poète dut l'aimer sur cette bouche fanée.

Parfois, écœuré de tant de bassesse, il essaie de fuir. Un sursaut de religiosité le jette à genoux. Mais il est trop enfoncé dans l'indignité; il ne peut pas soulever tout le malheur qu'il y a sur lui. Sa faiblesse est longuement confessée:

C'est vrai qu'à la suite de douleurs grandes
. . . .
Je tournais saint, je crois, . .
. . . .
et j'appris qu'il était
Difficile, sinon impossible, de fait,
D'être un chrétien digne du nom, dans ces scandales,
A moins de qualités par trop pyramidales. . .
Et puis, et puis la chair est forte et l'esprit lent.
. . . .
le drame
De ma Vie et qui peut s'appeler : *Par la Femme !*

On relira cette page sincère. Sans doute à l'hôpital il se reprend à s'occuper de son âme; pourtant, le livre *Dans les Limbes* en témoigne, il pense surtout à sa dernière maîtresse, à laquelle il a été forcé de revenir, chancelant d'angoisse et décidé à s'accrocher à ce dernier amour. Ceci ne lui interdit nullement d'aimer une jeune fille de dix-huit ans, de rêver d'un bonheur discret et chaste : « Rien d'exquis que d'être aux yeux des gens sœur et frère ! » On le constate, la tendance sentimentale n'a pas disparu, pas plus que l'appétit du faune. Il accepte la douleur d'aimer comme une rançon petite des joies de la luxure :

On finit par s'habituer
A la trahison de la femme :
La vie est faite de la trame
Qu'elle tisse pour nous tuer.

Après un temps d'apprentissage
On ne saurait plus s'en passer ;
D'abord on s'escrime à ruser,
Puis c'est la fatigue et l'usage.

Alors cet infatigable chercheur d'espoir peut écrire : « Rien n'égale ma lassitude. » Néanmoins il demeure souvent égal à lui-même et son génie s'est à peine incliné. En ces recueils de l'âge mûr, parmi des poèmes qui sentent la fatigue, sans verve ni ingéniosité, il y a des pages admirables, d'une beauté souple et chaude.

Verlaine, qui avait débuté par un culte effréné de la femme et par des poèmes païens, chante son dernier chant à la gloire de la *Chair*. La délicatesse de jadis n'est plus. L'accent devient rauque et brutal. Cette âme a vu ternir sa première candeur et son génie subtil. Mais le poète reste celui qui a pu dire que ses sens lui étaient devenus comme des Dieux (1). Le faune vieilli, non pas caduc, sans plus muser à l'exquise amusette du sentiment, peut encore, d'une voix ivre un peu, glorifier *la Bonne Crainte*.

Il avait redouté de mourir seul, à l'hôpital. Cette suprême consolation lui fut accordée d'expirer dans les bras de sa maîtresse. Il importe peu de savoir qui elle était ; à ce moment-là Eugénie Krantz ne fut pas mauvaise au « vieux damné ».

C'est à Verlaine qu'on doit demander ce qu'il fut. Qui saurait le mieux définir qu'il ne l'a fait lui-même ? Je copie sa *Dédicace* à Gabriel Vicaire :

Vous êtes un mystique et j'en suis un aussi :
Mais vous, léger, charmant, on dirait du Shakespeare,
Moi pas mal sombre, un Dante imperceptible et pire
Avec un reste, au fond, de pecheur mal transi.

Je suis un sensuel, vous en êtes un autre :
Mais vous, gentil, rieur, un gaulois et demi,
Moi, l'ombre du Marquis de Sade, et ce, parmi
Parfois des airs naïfs et faux de bon apôtre ;

Plaignez-moi, car je suis mauvais et non méchant.
Puis, tel vous, j'aime la danse et j'aime le chant,
Toutes raisons pour ne plus m'en vouloir qu'à peine.

Et puis, j'aime ! tout court ! en masse, en général,
Depuis la fille amère au souris sépulcral
Jusqu'à Dieu tout puissant dont la droite nous mène !

Verlaine fut tout amour. J'ai voulu esquisser une étude de l'amour verlainien et cela m'a conduit à feuilleter l'œuvre entier, à suivre tous les jours de cette vie, car il n'est pas un

(1) « Tant mes sens m'étaient devenus comme des Dieux. » *Elégies*, III, p. 24.

chant de Verlaine qui ne soit né de l'amour, car il n'est pas un jour de Verlaine qui n'ait été rempli par l'amour. La glorification de la mort constitue l'un des thèmes où les poètes rencontrent le plus facilement la beauté. Verlaine a rarement songé à la mort ; et il écarte aussitôt cette pensée. Il y avait en lui une sève trop ardente pour qu'il n'aimât pas la vie, même aux jours de misère. « Mais vis, vis pour souffrir ! » s'est-il écrié. Il eût pu dire aussi justement : vis, vis pour aimer ! Sa vie consacrée à l'amour en contient tous les chants et toutes les imprécations.

On n'a pas expliqué cette dualité contradictoire d'une sentimentalité délicate et d'un tempérament brutalement luxurieux, qui coexistent jusqu'aux dernières années de malheur.

> Une inquiétude profonde
> M'agite en douloureux transports
> Entre le sublime et l'immonde :
> Deux écueils, Seigneur, ou deux ports !

Verlaine était ainsi. Pourquoi ? Ecoutez.

Les Dieux ne meurent point ; des poètes l'ont affirmé, et toute la supériorité des poètes est d'entretenir commerce avec les Dieux. Leur règne s'achève, comme passent les dynasties humaines. Lorsque le nouvel élu, poussé aux épaules par le Destin, occupe le trône du précédent usurpateur, les hommes s'en aperçoivent aux représailles que ce parvenu prétend tirer de ceux qui conservent le culte aboli. Le maître du monde apporte son humeur particulière. Si Zeus fut surtout un coureur de femmes, Jéhowah est mélancolique.

Donc les dieux de l'Olympe se sont éloignés. Ils s'ennuient et regrettent leur pouvoir évanoui, attendant de nouveaux autels ou, tout au moins, « le vieux prêtre courbé qui porte une colombe », évoqué par Louis Bouilhet en un poème admirable (1). Que la mémoire des hommes leur soit fidèle, cela les persuade de se résigner plus tranquillement au cours du Destin.

L'un d'eux ne peut calmer sa colère, car voilà longtemps qu'on répandit la nouvelle de sa mort : suprême insulte pour un Dieu. Non, Pan n'est pas mort, et le pilote Thamous n'a pas compris ces Syriens qui pleuraient dans la nuit la mort

(1) Louis Bouilhet, *Dernières Chansons* : la Colombe.

d'Adonis (1). Comment rappeler aux hommes qu'on existe, quand on est Dieu, si ce n'est en créant? Jéhowah vieillissait. Pan eut la malice de lui dérober ce qui restait de l'argile originelle et de modeler un homme à sa ressemblanee faunesque.

Il mit en cette créature son âme luxurieuse, et lui fit don aussi du secret des harmonieuses musiques. Le divin chanteur enferma la plainte amoureuse des syrinx en cette tête fruste, dont il était fort satisfait bien qu'elle fût semblable aux images que les pâtres, d'un couteau sans délicatesse, taillent à même le buis. Or Jéhowah survint et le chèvrepieds dut partir. Et Jéhowah, prenant la statue au point de s'éveiller à la vie, pressa sous ce vaste front, où la place était prise, une autre âme encore, rêveuse et candide, une âme toute pénétrée de ferveur et détrempée aux larmes de l'adoration mystique. Religieuse et timide, elle devait assurer un dernier fidèle au plasmateur désenchanté. Ce fut sous ces contradictoires auspices que Paul Verlaine vint accomplir son destin.

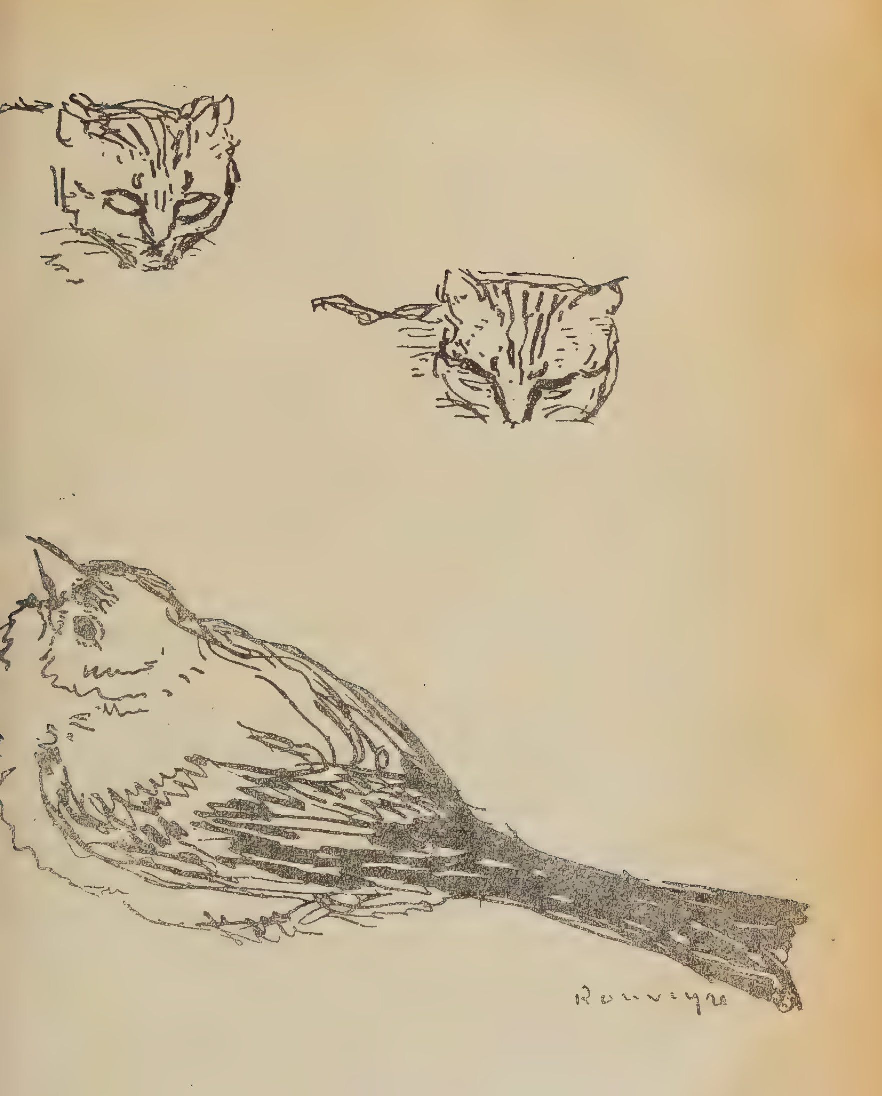
Quelle gloire et quel déchirement pour cette pauvre existence de subir le combat de ces dieux ennemis! A la plus grande joie de ceux qui aiment la vie, Pan fut vainqueur. Je sais bien que le Dieu des juifs prit sa revanche à la prison de Mons. Il entendit aussi la prière, ailée de peu de foi, des hôpitaux; et reçut sans doute au lit de mort ce qui agonisait de cette âme insatisfaite et usée tout ensemble. Mais le dieu Pan eut à lui, jusqu'à l'exagération la plus effrayante, la santé du poète et la force de l'amant.

N'avait-il pas dit à Verlaine: Va! Prends toutes les jouissances de la vie et serre-les sur ton cœur, que je remplirai d'un vaste désir. Aime, aime et enivre-toi comme j'ai enivré les Bacchantes; que toutes les ivresses, enfin réunies chez un homme et montées à l'excès divin, te rendent pareil à Pan! Va, et que les âmes médiocres soient étonnées de la violence de tes instincts, autant que de la douceur de ton génie...

PAUL ESCOUBE.

(1) Cf. Salomon Reinach, *Orpheus*, p. 61 (Picard, édit.).

ARDS. — *III. Un oiseau.*



« RENAISSANCE CATHOLIQUE »

Les grands malaises historiques s'interprètent pour notre Occident tout entier... par les chaleurs du miasme juif et syrien apporté voici deux mille ans.

CHARLES MAURRAS, *Anthinéa*.

A la fin du IIe acte de la *Marie-Madeleine* de M. Maeterlinck, Lazare ressuscité mais plus qu'à demi cadavre encore, blême et titubant dans l'entrave des bandelettes, comme le condamné qui polke vers le couteau, vient chercher Madeleine de la part du Maître. Et la courtisane le suit, tête basse, sans prendre le temps de nouer ses cheveux ni de défaire ses colliers.

L'image est belle. L'amour et la beauté, parés de leur harnois, sur les pas de la mort, font une juste allégorie du christianisme.

Nous assistons en ce moment, à une résurrection nouvelle de l'antique Lazare. On ne le reconnaît pas tout d'abord. Il a fardé sa pâleur, troqué son suaire — on dirait pour un drapeau ! — sa voix n'est plus rauque des fraîcheurs sépulcrales, mais parle haut derechef, assouplie aux dialectiques, prête à disserter au besoin sur le pragmatisme ou le *tango*. Mais c'est bien la mort, inviteuse, obstinée, avec son sourire professionnel. Puissante nostalgie de la tombe. Elle se rouvre, libérant ses fantômes. Et nous voyons l'époque, pécheresse et vieillie, tentée d'y traîner, après tant d'aventures, les fatigues qu'elle prend pour de la vertu. Lit familier fait par les siècles où dormir, exemplaire enfin.

Le mouvement gagne. Les récentes enquêtes sur la jeunesse témoignent à chaque page de ses progrès. Il s'atteste dans l'enseignement et jusqu'à l'Ecole Normale. Il entraîne des poètes parmi les plus écoutés. En prose, si nous manquons de penseurs catholiques proprement dits, nous avons au moins des prophètes : un Hello, un Léon Bloy. Et il faut

compter les docteurs qui, tout émoulus qu'ils soient de Stendhal, Taine et Renan, inclinent de manière décisive vers l'orthodoxie de tradition. On parle de conversions prochaines prêtes à terrasser sur le chemin de Damas les plus somptueux repentirs...

Que signifie ceci? Qui a poussé la pierre du caveau, délivré le souffle insidieux de l'ombre et ces follets de sépulcre qui simulent aux front les lueurs de l'Esprit ?

Il faut l'avouer, rationalisme, criticisme, scepticisme, ironisme nous avaient donné depuis quarante ans des satisfactions bien austères et des mélancolies bien sèches. Nous étions assis après ces jeux dans la solitude et la nudité du cœur. Un grand vent reconnu — le même qui prosterna les disciples ce soir d'après la Pâque — bruit à nos oreilles. C'est à trop l'attendre que les cœurs l'ont entendu. Car cette Pentecôte nouvelle semble fort se réduire à ceci : un retour par la voie de moindre résistance, c'est-à-dire l'habitude rendue sacrée par l'héritage, aux vieilles panacées qui endormaient naguère les fièvres de besoins primordiaux, éternels, leurrés par le siècle. Ces besoins sont l'ordre pour les politiques, l'émotion mystique pour les rêveurs, un idéal pour tous.

I

La réaction était nécessaire. Brunetière y préluda par l'article sur *la Faillite de la Science* dont le titre seul est une façon de coq-à-l'âne. Cependant M. Bourget émergeait du dilettantisme et M. Barrès, déjà curieux d'hygiène morale, feuilletait les *Exercices* de saint Ignace de Loyola. Le régime s'avérait mufle, béotien, méphitique. L'Affaire précisa les colères incertaines. Les séides du Combisme achevèrent de révolter, en procédant bourgeoisement et bassement, la plupart, à une tâche qui avait malgré tout sa grandeur (1).

L'Action Française jaillit alors tout armée du cerveau de M. Maurras, portant l'égide et la lance, d'une telle fougue en son premier élan que, royaliste contre le roi et catholique contre le pape, elle finit par les rallier tous deux !

L'une des forces du moment par la qualité des chefs qu'elle

(1) Cependant, quelle mentalité que celle du petit Purgon Saintongeois à qui fut départie la besogne : « J'ai lu les vers de M. Combes, m'avouait quelqu'un. Depuis, je crois à la Franc-Maçonnerie. »

assemble et la quantité croissante des dégoûts et des espoirs qu'elle recrute, elle renchérit sur le traditionalisme trop tolérant et pantouflard à son gré de MM. Lemaître, Bourget et Barrès. Le Romantisme, par exemple, elle le proscrit pour ses origines germaines, scrupuleuse à trier les ferments étrangers qu'elle taxe d'avoir pollué la race. La loi biologique de l'échange, elle n'en a cure. Echange pour elle se prononce intoxication. Elle a laissé coudre aux chausses de Montaigne la rouelle jaune du juif!... Ce traditionalisme intensif devait inclure la religion, une religion *d'État*. Clovis était beaucoup plus sûrement allemand que Montaigne ne fut juif, mais Clovis racheta son vice de conquérant métèque en scellant le premier par sa conversion ce pacte de l'Eglise et de l'Etat qui, à travers les âges, veut durer sur notre sol. Comme le rude guerrier, apostat, notons-le bien, d'Odin, courba le front devant saint Rémi, obéissant à des motifs que nous aurions mauvaise grâce à discuter puisque la France en est sortie, de même nos fiers Sicambres de la pensée voudraient renier les Idées et les Grâces à qui s'était donnée leur adolescence pour le Dieu Barbare que leurs pères avaient détrôné.

En outre, appoint considérable, le bergsonisme propageait dans les régions métaphysiques cet élan vers l'acte et l'espoir, enfin libérés du boulet déterministe. La raison passait un mauvais quart de siècle. Cette vieille logique, mauvaise fée de notre berceau, nous secouerions son maléfice. Nous sauverions l'âne de Buridan et, sur son dos, notre espérance! Grâce à l'intuition, nous allions à notre tour rattacher, par-dessus l'intelligence, l'homme à Dieu !

M. Bergson venait de plus loin encore dan s l'Est que Clovis, mais sa plume valait une framée. Comment écarter ce maître de la jeunesse qui assurait l'autre jour à un jésuite, le P. de Tonquedec : « De mon œuvre se dégage nettement l'idée d'un Dieu créateur et libre... » ?

Parole solennelle! En vérité, c'était presque trop. Les murailles de l'Eglise contemplèrent ce présent magnifique, comme, du haut des siennes, Cassandre le cheval de Troie... Mais, quoique sous bénéfice d'inventaire, comment ne pas s'en faire honneur ! On avait bien tâché pour Taine, et c'était plus difficile... Nous trouverons bientôt M. Bergson fournissant de textes les prônes de nos paroisses bien.

Avant sa venue, les pragmatistes avaient aéré les âmes. Le texte de leur leçon à eux, l'évangile l'eût pu fournir. C'est la parole connue : A leurs fruits vous les connaîtrez. Elle suffit à cette philosophie, utilitarisme requinqué, puisant d'excellentes raisons de vivre et de s'efforcer dans le tempérament des peuples d'où elle nous arrive, races jeunes, décidées, n'admettant pas que ses fournisseurs d'idées lui fassent attendre des motifs d'agir, pas plus que ses maçons un hôtel ou ses couturiers une robe. Nos baguenaudages nihilistes, nos ronds dans l'eau du haut des parapets de l'inconnaissable impatientent leur bon sens et, comme ils disent, *ne payent point.*

En somme, sur toute la ligne, crise de l'intellectualisme. Sous le fardeau de la liberté un besoin général de se rasseoir. « A ses fruits nous l'avons connu, votre arbre de science », proclamèrent vénérables édentés et précoces enthousiastes en jetant la noix et sa coque verte. Quoi de plus naturel alors, en quête d'une foi, que de se retourner vers celle dont se contentaient nos pères, en mal d'une loi de réintégrer ce modèle de tous les jougs que, depuis dix-neuf siècles, tend l'Eglise à nos cols assouplis ?

Elle-même, du reste, venait d'un pas allègre, depuis le bris du Concordat, au-devant des générations nouvelles. Elle retrouvait en cette rupture une dignité dont elle n'avait jamais eu plus besoin — et la liberté. Sans préjudice de la palme du martyre dramatiquement balancée pour l'attendrissement des fidèles. Prébendes perdues, certes (et confisquées sans élégance), mais indépendance retrouvée et dont Rome usa sans retard. Quant au martyre, l'efficace piété des fidèles en sut changer les flammes en rosée. C'est un spirituel abbé qui me disait un jour : « On n'a jamais ouï parler d'un curé qui soit mort de faim. »

De cette liberté reconquise date une propagande que nul ménagement n'enraye plus. Elle compte parmi les causes du *Revival* qui nous occupe.

Ajoutons enfin, à ces causes, le péril extérieur.[1] Sa menace enjoint une cohésion dont les vieilles disciplines fournissent la formule la plus accessible et toute prête. Le Décalogue et le Sermon sur la montagne formant feuillet liminaire au livret de mobilisation... Pourquoi pas ?

II

Quelle portée a ce mouvement dont nous avons tenté de discerner les ressorts? Voici l'église militante actuelle : ses réserves, ses recrues, voire ses condottieri. Qu'embrigade-t-elle, en vérité, des compétences et des énergies modernes? Quelle lutte autre que mortelle est-elle susceptible d'engager avec les puissances qui travaillent à l'œuvre de demain? Quelle *alliance* autre que mortelle est-elle capable de contracter avec ces mêmes puissances?

Certes, nul ne conteste notre anarchie d'esprit et notre besoin de discipline, de motifs, de devoirs, en un mot d'espérance. Le fonds d'impulsions acquises sur lequel nous vivons s'épuise. Automates à bout de ressort, nous fléchissons. La clef de naguère est brisée. Mais celle de demain, l'homme doit la reforger inlassablement sur l'enclume des nécessités nouvelles, au feu de sa jeune ardeur. Les biens idéaux nécessaires à la santé d'une race, elle doit les recréer constamment de sa présente activité. Le précieux humus de la tradition gît aux tombes des aïeux. Soit. Mais il ne doit que servir le germe, *il n'est pas la fleur!* Hier n'a pas droit d'attenter à demain. Demain est inconnu, me crie-t-on. Sans doute, mais hier est mort.

§

Au premier rang les vieux croyants, ceux que nous pourrions nommer les paléocatholiques, nous montrent hier survivant en tout son despotisme — à la manière dont le squelette survit au corps. Ce sont les fidèles, dignes de ce nom, soumis au dogme intégral. Le pontife actuel en assemble tous les traits. La chrétienté féminine presque entière renforce leurs rangs, car la femme a une vieille dette envers le christianisme. Nous connaissons tous de ces hommes. Nous parvenons à en estimer quelques-uns, en leur faisant crédit tacite d'une humilité d'esprit qui n'en est souvent que la paresse, ou bien de scepticisme secret. Ces captifs de la « tenue », du moule héréditaire, on se plaît à les rapprocher de ces sages chinois, revenus de tout, et pour qui, dans l'universelle vanité, seuls importaient encore *les Rites*. Squelettes soit, mais morts dans leur armure et debout. Chrétiens édifiants, fors que leur respectueux dédain et leur méprisant silence jugent plus cruel-

lement leurs frères et leurs pasteurs que n'oseraient les pires ennemis.

Quant aux autres, ceux que leur foi courbe sans révolte à des dogmes comme celui des peines éternelles, nous ne nous y arrêterons pas. Leur mentalité s'égale à celle de l'anthropoïde. Ce sont des anthropoïdes dans l'ordre moral. Une foi de cet ordre dégrade autant l'homme que Dieu. La hideur de ce dogme de l'enfer en écarte peu à peu l'intelligence et l'honnêteté d'un clergé qui voit d'ailleurs décliner l'efficacité longtemps éprouvée de ces grossières terreurs (1). En tous cas, il n'est pas exagéré de dire qu'un cerveau hanté de telles certitudes nous demeure étranger comme il nous est inconcevable. Il est banni d'avance de tous les conseils de l'humanité.

III

A l'avant-garde de cette « redoutable infanterie » chevauchent les catholiques politiques. Ils ont la hardiesse nécessaire aux voltigeurs. Ils en ont parfois la légèreté, quoique d'un côté saint Thomas, de l'autre Fustel de Coulanges et de Maistre lestent leur sac d'arçon. Outre la haine d'ennemis qu'ils harcèlent sans pitié ils encourent la méfiance de la phalange qu'ils éclairent. En avant on mine leurs terrains de pièges. De l'arrière ils s'entendent nommer traîtres quand ils foncent, athées quand ils plient, ou réciproquement. On les suit, ces enfants perdus, d'un œil souvent sympathique. Ils nous manqueraient désormais. Pourquoi faut-il qu'une perplexité nous arrête devant le pacte (sans réserves) de cette jeunesse douée et vivante avec ce qui est caduc, révolu, mortel ?

§

Tâchant de pénétrer leurs âmes, on se disait : Sans doute, leur conscience met au-dessus de la vérité le bien que peut faire un mensonge aux vertus naguère efficaces. Tout leur semble préférable au désarroi des transitions. Ce sont des pragmatistes aussi. A l'exemple de Sixte-Quint ils jetteront le jour du sacre leurs béquilles vermoulues. Ils souffrent

(1) Un lazariste éminent, mort récemment, autorisa une sœur de charité à prendre l'habit de l'ordre (après avoir abjuré le protestantisme) *sans croire à l'enfer*. Si scandaleuse que doive légitimement paraître une telle tolérance à nos modernes suppôts d'orthodoxie, qu'ils se rassurent; elle est rare, toute *Retraite* comporte un sermon sur l'enfer, savamment dosé d'horreur et de menace, — et tous les prônes de nos églises de campagne n'en sont pas encore à Bergson.

assurément les premiers d'une posture qui coûte à leur parti de franc-parler, de franc jeu, à la française. On se disait tout cela, sans arriver à se convaincre. Au moins avec un Lemaître, un Barrès, qui d'ailleurs ne se sont jamais engagés envers le dogme et que l'on connaît assez, on était tranquille...

La légende rapporte que les anciens Irlandais, en faisant baptiser leurs fils, laissaient hors de la cuve le bras droit de l'enfant. Ainsi plus tard pourrait-il férir et tuer sans crime. Voilà un genre de profession de foi concevable, et même propre à séduire des ironistes. Mais il ne s'agit plus de tels jeux. L'ironie, c'est un hochet de leur enfance qu'on laisse aux maîtres par déférence, mais les disciples sont terriblement sérieux. Ne comptez pas les satisfaire avec le christianisme sentimental, tolstoïen, opportuniste et flou qui seul peut paraître conservable en un univers où tous ses pivots de doctrine lui ont été retirés. Ces jeunes laïcs ont un flair de vieux inquisiteurs. Ils savent la théologie et la patrologie, dépistent l'hérésie de loin. *Domini canes clare latrantes.* Qu'un normalien bien intentionné les approche, le rameau d'olivier à la main, tel Agathon l'autre jour — on le rabroue de belle manière sur ses indigences de docteur et ses prétentions d'apôtre. Tandis que le clergé régulier se garde d'une telle rigueur, par simplicité ou par prudence, ces zèles inattendus rêvent de rendre à l'Eglise, avec le sceptre, le ton œcuménique et souverain du passé.

Les méthodes du passé suivraient en ce cas de près. Il n'y a pas là matière à nostalgie pour les séculiers que nous sommes, habitués depuis cent cinquante ans à quelque semblant de liberté.

§

Ce que redeviendrait en effet l'atmosphère spirituelle d'alors, telle circonstance inopinée nous permet parfois de le pressentir.

Je ne pense pas que personne ait pu oublier le sermon du P. Ollivier au moment de la catastrophe du Bazar de la Charité. Veufs, frères, orphelins y apprirent que cette mort atroce, dans l'accomplissement d'une œuvre de miséricorde, châtiait des victimes réclamées par le Seigneur en juste expiation des péchés du siècle. Ces propos, des oreilles emplies de l'horreur des derniers râles supportèrent de les entendre. Le moine demeura en chaire. Cette conception de Rôtisseur pressé, qui

veut des arrhes, séduisit et dompta. Une irréprochable théologie l'inspirait, le dogme y paraissait illuminé d'un reflet à la fois vénérable et rajeuni.

Il est bon que de temps en temps jaillisse d'un hasard, bûcher ou parole, l'éclair justicier, éventreur d'ombres, trancheurs de compromis, flambeur de routines, qui brutalement démasque, dépouille. Un Moloch tapi se révèle derrière l'ironique mirage de ce qui osa se nommer une loi d'amour sans avoir, avant toutes choses, commencé par purger le monde de la haine et de la terreur qu'en sa bestialité première il s'était données pour maîtres.

§

L'indignation n'outre pas ici le langage. A peine si le temps a déguisé le fétiche des préahabramites. Sa bonté ajoutée sur le tard a tout le ridicule d'un postiche.

Né aux plaines harassantes et torrides de l'Arabie Pétrée, de l'étreinte du ciel rond et du désert uni, dans le spasme des souffles brûlants et de la lumière fixe, il ne découvre point en cette ardeur dépeuplée de signe, de forme à revêtir. Un tronc d'arbre, une loque sur une épine suffisent au noir. Le Sémite, lui, souffle d'abstraction l'effroi qu'il divinise. C'est le caché, l'Innommé, un vide derrière un voile. Son image la plus saisissable : la colonne de fumée ou de feu qui guidait Israël, se modela sur ces météores redoutables qui promènent à travers le désert ou la mer des Arabes leurs cônes tors. Leur giration marie un instant la terre et la nue par un pilier fuyant de sable, d'eau, de simoun et de foudre. Rien ne demeure après qu'ils ont passé, pas même eux ! Ils n'ont de réalité que leurs ruines.

Mais ici les ruines ne parurent que plus tard. Et cette inconsciente théurgie, une fois codifiée par Moïse, se trouva être une spéculation géniale, une réussite prodigieuse, la fortune d'Israël.

Sans forme, sans nom, Iahveh nécessairement sera sans limites, partant sans rivaux. Le monothéisme naissant s'arroge déjà son privilège, écrase les cultes idolâtres par le fer d'abord, puis, moralement, de tout le prestige de l'esprit sur la matière. Cette éminence progressive de l'esprit, c'est la montée même de la civilisation, du moins jusqu'à l'heure du vertige. Le sémitisme, parallèle seulement à cette ascension, n'en accapare

pas moins le bénéfice. Puis debout, arrogant, à la barre de l'histoire il atteste sa dette et réclame son taux : il a donné un dieu au monde !

Non. Prêté seulement, répond l'histoire, juge tardif. Ce fut votre pire usure. Nous avions livré en gage la jeunesse, l'amour, la beauté de la terre ; voici que nous peinons à les reconquérir. Souhaitez que notre misère oublie de quels monstres empaillés vous nous aviez nantis en échange, et la honte d'en avoir eu si peur.

§

C'est cependant le renouvellement du billet que gardent les Kheroubims de l'Arche dont les huissiers de la bonne cause nationaliste nous tendent la sommation !

Ce n'est pas tout. Ont-ils songé qu'ils nous proposent là pis encore qu'une abdication, le crime le plus inexpiable à leurs propres yeux : une apostasie ? C'est-à-dire la répudiation d'un autre pacte, gravé, celui-là, au profond de nos moëlles, par le burin mystérieux du génie aryen, en un mot, de notre plus ancien et plus sacré Testament ?

Le Créationisme, en effet, dogme catholique fondamental, est d'essence sémitique. Pour nos aïeux aryens, depuis les grands rêveurs d'Ionie jusqu'à Marc-Aurèle, en passant par Aristote, *le monde est éternel.* Pareille est la leçon du Bouddha. A ce propos M. Jules Soury, que nul n'oserait récuser ici, revendiquait avec sa force d'accent ordinaire pour formule à la pensée de ces sages qu'il vénère jusqu'à toujours porter sur lui — tel Pascal son amulette — leurs textes les plus significatifs, le « Ni Dieu ni maître » dont se réclame l'anarchie moderne ! Ignorant les puérils appétits poussés à leur ombre, ces sages, voulait ajouter leur exégète, avaient toujours fièrement cherché leur discipline *au dedans d'eux-mêmes.*

Cette double tradition, voilà les lettres de noblesse de notre race. Nulle ne la signifie davantage. Contre elle le Christianisme n'a su prévaloir. Vivace, elle persiste. La Renaissance, la Réforme, le Gallicanisme, c'est elle encore, invincible, qui rattache sa sandale.

Une tradition aînée somme donc ces traditionalistes. Les innéités profondes finissent toujours par resurgir. Ne peut-on voir par exemple dans le bergsonisme, avec le Créateur qu'il

ıous promet, un mode de pensée atavique nous ramenant, en on plus moderne et subtil avatar, du tréfond racial où il s'élaıora, le farouche Elohim désertique ? Et ce serait l'ultime loraison des prophéties, le Temple rebâti, en verbe et vérité, — plus spécieux que ne le dressèrent l'or d'Ophir ni les èdres d'Hiram !...

Si surprenante que soit l'aventure, le philosophe, lui du noins, reste dans sa logique.

§

Nos doctrinaires forcent, nous semble-t-il, la leur par trop le violences pour en essayer le compte. Il faudrait confronter vec chaque dogme le savoir et la vie qui les surplombent, les lébordent, fluent et refluent sous leur frêle échafaud.

Schopenhauer a ramassé bien des réquisitoires en quelques nots hors desquels je ne vois guère où le Christianisme pourait se cantonner :

« Il faut toujours considérer le Christ, au point de vue énéral, comme le symbole et la personnification de la négaion du vouloir-vivre... Que si le christianisme a oublié dans es derniers temps sa première signification et a dégénéré en n plat optimisme, nous n'en avons nul souci (1). »

Nietzsche, parlant de religion qui dit Non à la vie, n'ajoute à qu'un commentaire incisif. Oui, le christianisme est un essimisme, un appétit de la mort. Au delà seulement comıence pour lui la vie digne de ce nom. Les fins terrestres ıi demeurent impies. Son énergie ne s'est dépensée qu'en une âche : convertir l'univers à la mort. Tâche impossible. A tel oint qu'il l'a oubliée en route ! — Mais alors quel est son ıandat? Il répond : Voyez mes œuvres ! On ne saurait assez ıi rétorquer : les activités, les beautés dont il se fait honneur, 'est *malgré* lui qu'elles sont nées, c'est *contre* lui-même u'elles l'ont paré des prestiges qu'il revendique. Le génie umain cristallisait ses miracles autour de son propre anaıème comme le génie des mers laborieuses façonne la perle utour d'un ver inassimilé. Les nacres et les orients en leur rison magique ont muré un germe de mort.

Resterait cet appareil dogmatique et hiérarchique qu'on ous affirme répondre aux besoins de ce temps alors que les

(1) *Le Monde comme Volonté et comme Représentation.*

notions et les problèmes de ce temps le font de toutes parts éclater? Mais peut-il soutenir, conduire des actes s'il n'est foi? si l'autorité de Dieu qui l'a, disent-ils, forgé ne continue à le valider? Concédons que la créance aveugle, nous en fassions le sacrifice, substituons à la foi, impossible malgré tout aux bonnes volontés les plus résolues, une espérance ardente, de tension presque égale. La position n'est pas moins intenable, battue de toutes parts, submergée par tous les apports, toutes les découvertes, par la crue irrésistible de la connaissance, de la nécessité, de la vie — petit temple perdu dans la jungle, noyant de ruines et d'herbes folles le rictus de son idole ceinturée de crânes qui danse sur son vaincu.

On aura beau jeu à nous taxer d'engouement de primaire pour la science. Il n'en subsiste pas moins, comme le dit M. Maeterlinck, que : si nous ne savons pas encore ce qui est vrai, nous savons du moins ce qui ne peut plus l'être. Nous ne pouvons certes que présumer le vœu lointain de l'évolution, la direction de sa marche; nous savons du moins qu'elle marche, et que le christianisme s'est coupé les pieds. A quoi travaille la civilisation? A l'accroissement du bien-être. Que lui dit l'ascétisme? « Vous ne souffrirez jamais assez ici-bas. » Comment parle le devoir humain? « Aimez votre pays. Armez-vous pour le défendre. » Qu'enseigne l'Evangile? « Tous les hommes sont frères. Heureux les pacifiques. » Que nous apprend la science? « Tout devient, il n'y a de principe ni de fin. » Que promulgue la religion? Ouvrez la Genèse ou le Catéchisme. « Vis pour toi et ta race », nous crie notre sang. « Meurs au monde dès le monde », objurgue le prêtre. Antinomie totale, irréductible, dont on reste confondu que tous ne s'avisent point. Pas une avenue du futur que ne barre la croix!

Des paroles sublimes sont tombées de ses bras ouverts, semence naguère féconde. Mais la moisson est faite, le sillon épuisé. Ni le sang de nouveaux martyrs, ni les pleurs d'êtres aimés et que nous contristons sans joie, ni les sueurs d'encre de ces Pères de l'Eglise qui n'en sont que les enfants posthumes ne nous rendront de nouveaux épis. Des fleurettes resurgissent de ces guérets, douces et merveilleuses encore aux plis des collines d'Assise. Respirons-les parfois pieusement. Mais demain a faim de pain nouveau.

Truismes, sans doute, tout cela. Faut-il redire ces choses!

es cerveaux trop différents ne peuvent guère que stérilement ıtrechoquer des mots. Toutes opinions seraient-elles vali-ɛs également, alternativement? Nous répugnons à l'accorder. ɘ pendule oscille d'un lieu de l'espace spirituel à l'autre, mais se suspend à un pivot lui-même fuyant. Son point d'attache : meut sur une courbe dont nous ne savons ce qu'elle attein-ra, mais dont nous voyons ce qu'elle a dépassé.

§

Il serait impertinent de chercher dans la formation de ces sprits le secret de leurs opérations. Provient-elle d'une cul-ıre exclusivement littéraire, comme dans le cas de Brune-ère?

La culture scientifique inflige, semble-t-il, à l'esprit des disci-lines qui lui rendent les démarches de la foi pénibles (1), par-ɔis tragiques. Le génie de Pascal fut le champ clos où se livra : plus mémorable de ces débats. Le peu dont se contenta ce rand homme en fait de victoire, son choix dans le fameux *pari*, ous frappent comme le plus complet et irrésigné désastre. . l'intérieur de cette vaste pensée, nous assistons à la lutte qui ivise les pensées humaines, et voyons avec la même stupeur le ɪiomphe se fonder sur la flagrante défaite! Mais nous pesons :s armes, nous mesurons les coups. Avec M. Maeterlinck ıcore, il faut le reconnaître, « l'acte de foi de Pascal c'est aveu suprême de la faillite et du désespoir de la foi ».

Une telle manière de croire confirme mieux notre hypo-ıèse que vingt apostasies. Cette intelligence souveraine, :mée de la notion des lois scientifiques, le dilemme l'assaillit ɘ toute sa carrure. Elle recula, se sentit crouler. Mais, ırsaut suprême au bord de l'abîme (l'enfer béant peut-être ı'une transe avait un jour creusé sous ses pieds), il vou-'t croire, il crut croire! Un sophisme convulsif, et si pau-'e à côté des richesses de ce cerveau, le rétablit sur la glis-ınte corniche. Puis là-haut, dans le vent, cramponné à la 'oix, il mourut de vertige.

Le même vertige, toujours, frappera l'essor de toute cons-

(1) Un savant éminent, respectueux des traditions religieuses, me racontait ımment, à la cérémonie d'ouverture de l'Université catholique où venait d'accep-· une chaire un de ses collègues plus illustre encore, le Recteur, en terminant la rangue inaugurale, prononça : « Maintenant, Messieurs, nous allons mettre par e prière nos travaux sous la protection du Sacré-Cœur.» — « Eh bien non, c'est ɔp », concluait mon interlocuteur.

cience pure, exigeante, lorsqu'elle ne sera pas clouée au sol par ce bon sens abject, mais vital, qui sauve la plupart des croyants de l'appel du haut abîme. Hâtons-nous de le dire, ces excessifs seuls comptent, nous intéressent, leur folie seule est raisonnable. Le sang-froid devant l'infini est un commencement de blasphème.

Parmi les consciences dont ce fut l'honneur de n'avoir pas voulu se marchander à Dieu, beaucoup nous furent chères. Les scrupules qui rongèrent leur agonie après avoir crucifié leur vie pourrons-nous jamais les pardonner ? Qui fera la somme de nos griefs envers la foi qui accabla les jours de tant d'aïeux avant de joindre à jamais leurs mains sur leur suaire, dans le geste si brutalement symbolique du vaincu tendant ses poings à lier au vainqueur? Leur vie fut exemplaire, me direz-vous. Oui, mais à quel prix! Les fruits de leur exemple ont un cœur de cendre. Trop de pitié se mêle à notre respect. Et si leur religion n'a pas fait que terrifier nos pères, si elle est parvenue à en consoler parfois — eh bien, ce sont ceux-là que nous plaindrons le plus.

IV

Nous arrivons au vaste troupeau d'inquiets et de souffrants qui, pris entre leur intelligence et leurs aspirations mystiques, leur logique et leur sensibilité, s'orientent confusément vers la loi d'amour dont le Christ apporta le message tant de fois depuis interpolé, déformé par les gardiens de sa parole. Pour ces catholiques larvés, l'Evangile n'est qu'amour, il tient tout entier dans le mot si beau : « Marthe, Marthe, une seule chose est nécessaire. »

C'est cela. C'est autre chose, hélas ! Vous n'isolerez pas sans hérésie la charité. Cette Cendrillon théologale subit d'orgueilleuses sœurs. En quoi peut-être il faut louer la sagesse tout humaine qui corrigea l'élan de cœur sublime de Jésus. Car le règne de l'universel amour — antiscientifique et dangereux au fond — a trop de chances d'être nuée. Il aboutirait à une amorphe et fade médiocratie. Πολεμος πατηρ των παντων, a dit le vieil Héraclite. La loi de fer de la concurrence vitale, informulée jusqu'à Darwin, n'a jamais cessé de régir le monde ; ni Bouddhisme, ni Christianisme ne l'ont assoupie plus d'un instant. Nous pouvons espérer en atténuer les formes sanglantes

our ce qui concerne l'individu, mais craignons de ne la supprimer qu'avec la vie de l'espèce. Celle-ci, à la fois dieu, sacrificateur et victime, s'offre en perpétuel holocauste à elle-même, aux fins de ne point périr ! Le Christianisme, en osant méconnaître ce dur commandement biologique, trahit une fois le plus, et bien paradoxalement, son invétérée fidélité à la mort. Comme remède au meurtre décimateur, il ne trouve à ous offrir que le suicide total.

Loi cruelle, cependant, que l'universel carnage. Comment ne as se retourner vers la douce parole et le bercail natal ?... Mais l'approche en est gardée, les dogmes réclament leur éage. Il faut verser tribut au dieu personnel, qu'on le nomme éhova ou bien *M. de l'Etre*, comme Chamfort, aux chétives xplications du mal, à l'ascétisme... L'amour se heurte à tous es droits repris de la haine !

Malgré tout, ces besoins éternels de la nature humaine, besoin l'être bercée, consolée, ou ravie au delà d'elle-même, cherchent mpérieusement une satisfaction. Pourrions-nous nous viriliser jusqu'à immoler les deux premiers, le dernier demeure (1). l a des droits sacrés. Car il atteste le plus haut notre graneur, il mènera le plus loin notre course. Aspiration toujours touffée, il est désir et douleur. De cette riche douleur la oblesse et la beauté du monde s'arrachent lentement.

Les religions tour à tour, sous tous les cieux, se sont levées our répondre à cet appel passionné de l'être. Mais chaune s'éloigne, récusée, emportant au pli de son « linceul de ourpre » un immense et bientôt inutile trésor. Ne les attarons pas, craignons de trahir celle qui s'avance, encore innomée, fille des nécessités nouvelles d'un univers recréé.

Chaque Danaïde verse son urne à l'espoir sans fond. Notre mps, à la lumière de ses études d'histoire et de critique, ous a permis d'apercevoir l'ensemble du cortège. Canéphores égales de majesté et d'élection, les servantes s'y mêlent aux eines.

Saluons parmi ses sœurs, avec une émotion plus grave, la eligion qui, enfantée de notre sol, a contenu les craintes

(1) La concrete e perpetue sete
Del deiforme regno.

Dante, *Paradis*, I.

et les rêves de nos aïeux et modelé notre race aryenne après en être issue : le culte des dieux védiques.

Forces naturelles en leur simplicité native presque nue encore d'attributs, comme ces blocs ou ces troncs que déifie en les barbouillant de rouge la dévotion du Çoudra, ils se multiplient, se compliquent, extravaguent, en descendant de l'Himalaya dans l'Inde où leur Olympe-jungle pullule comme les deltas d'Asie pourrissants et fleuris. Accueillis par la Grèce, ils y revêtent des formes impérissables, bientôt debout sur les autels du vieux Latium. En Gaule, les cultes antérieurs, et peut-être autochtones, se fondirent, en se spiritualisant, dans les honneurs rendus aux divinités des vainqueurs. Mais il était tard. Déjà pâlissait l'Apollon de Rome, lui-même réplique affaiblie du Phoibos dorien et que le sang de Teutatès n'avait su rajeunir ; déjà Vénus, aïeule pourtant de Césars, étiolait dans la froideur d'un culte officiel les dernières roses d'Aphrodite. Le flot des barbares emporta pêle-mêle des autels minés. Au milieu du désastre, le principe d'ordre et de règne inhérent à l'Eglise lui rallia les chefs soucieux de stabilité, de durée. C'est exactement ce qui se passe aujourd'hui. Mais alors ce principe était le seul. D'où sa fortune. Parmi des morales épuisées, il se dressait, jeune, énergique, sincère,tellement qu'il se crut au-dessus du temps, soustrait aux lois éternelles du changement et de la caducité. Tant d'orgueil porte en soi sa peine. Les bienfaits jadis conférés par la civilisation chrétienne à l'humanité brutale et puérile qu'elle soumit sont devenus dangers pour la race adulte. L'armure tutélaire de jadis n'est plus qu'un faix mortel.

Nous prétendons qu'un ordre, un devoir, un idéal neufs attendent en puissance l'heure inévitable de se précipiter dans le creuset où le siècle passé a jeté tant de connaissances et d'inquiétudes et à si haute température. Certes, toute transmission de pouvoirs entraîne une crise redoutable. Mais le danger gît en arrière bien plus qu'en avant. Et, pour beaucoup, le génie de notre race, son réflexe traditionnel le plus prompt, le plus sûr, c'est l'offensive, l'audace, l'aventure, à tout risque, à tout prix. Le sort le plus enviable pour le porte-flambeau du monde ne serait-ce point, plutôt que de baisser sa torche, de brûler avec jusqu'au cœur?

Rhétorique bien romantique et dreyfusarde pour les régents

u nationalisme ! Convenons qu'elle exagère. Mais, en
change de cette concession honnête, voudront-ils nous ap-
rendre comment, si attachés à la terre et aux morts, si sûrs
e démêler le sens exact des leçons du passé, ils ne préconi-
ent pas plutôt le relèvement des autels du terroir, c'est-à-
ire des *vrais* dieux, puisque une religion exprime au plus
iste l'équation d'une race donnée à une nature donnée ?

Pour dieux légitimes nous réclamons, sinon ceux de nos pères
aulois, trop indistincts dans la nuit du souvenir, du moins
es divinités aryennes où se résorbèrent les piétés antérieures.
Iumbles piétés locales, les plus augustes et les plus naïves,
ue nous retrouvons encore en leur paganisme ingénu sur bien
es points de nos provinces. Comment se dire régionalistes
ans les reconnaître, sans tenter même de les récupérer du
ein avide du catholicisme qui ne les abrite que faute d'avoir
u les étouffer ? Paganisme et régionalisme, mais c'est le
nême mot ! Quel Baal sémitique usurpe aujourd'hui les fer-
eurs qu'on revendique si haut pour son épouvante intégrale !
a perversion de notre génie national, elle a commencé avec
es premiers apôtres de ce « culte étranger venu des Syriens
e Palestine ». Si elle ne remonte pas à Jésus, elle date certai-
ement de Paul.

Combien plus normal, plus conforme à l'évolution plausi-
le, à l'espérance la moins suspecte, de nous réclamer de ce
ulte véritablement ancestral des astres, des forêts, des fon-
aines, nous à qui demain proposera, inévitable, couronnant
adoration antique des forces de la nature, la religion de ses
ois !

Soit dit sans paradoxe, si nous déférons à une tradition
eligieuse, ce ne peut être qu'à celle-là.

§

Certains d'autre part estiment notre planète parvenue à un
egré de culture, à une facilité d'échanges spirituels qui justi-
ent la mise en commun des acquêts de chaque race, le droit
our l'individu de puiser avec discernement dans ce patri-
noine, selon ses aspirations, selon ses forces. Les congrès de
eligion tenus à Chicago, naguère, hier à Paris, signalent cet
tat d'âme. Convenons-en, l'adoption d'une sorte d'espéranto
onfessionnel n'a rien d'alléchant pour nos ésotérismes. Refu-

sera-t-on pour cela aux âmes que hante le souci religieux le droit de choisir parmi les dictames ou les ivresses offerts dans la suite des âges à l'homme par les initiateurs ?

Il n'apparaît pas que le catholicisme l'emporte en leur concours. L'habitude, la routine, la vénération du passé le plus proche y inclinent surtout les relaps du sentiment, par la voie, répétons-le, de moindre résistance. D'où cette foule hésitante, bariolée, humant l'encens aux portes du temple, en ce narthex que les canons réservaient jadis aux « catéchumènes et aux énergumènes » et qu'ils emplissent de nouveau. L'éclat du tabernacle qui les hypnotise devrait leur présager ses foudres. Cette « foi du charbonnier» qu'ils croient faire à l'Eglise beaucoup d'honneur en lui apportant, tous, tant qu'ils sont, — pharisiens d'humilité, néophytes brouillons ou mandarins fléchis, pensent-ils que Dieu s'en contente? Le Concile du Vatican leur répond en ces termes : « *Si quelqu'un dit que Dieu... ne peut être connu avec certitude par les lumières naturelles de la raison humaine* (par l'examen raisonné des choses de l'Univers), *qu'il soit anathème.* » Voilà qui est net.

Les voici donc remis face à face avec les dogmes qu'ils tâchaient d'esquiver. Quels accommodements ils trouveront, je l'ignore. La casuistique du cœur et de la foi confond toute attente. Mais quelque droiture d'intelligence et de caractère rend pénible de capituler. M. Pierre Lasserre en convient lorsqu'il nous donne, judicieusement, la proposition suivante comme « le b, a, ba du catholicisme » : « Si la foi ne trouve pas d'obstacles dans la raison, elle n'est plus la foi. Et si elle ne trouve pas d'appui dans la raison, elle est arbitraire. » On en déduit que le sacrifice de la raison, si nécessaire soit-il, doit se réduire *au minimum possible*. A ce compte, le bouddhisme, sous sa forme primitive telle que la théosophie, à travers bien des niaiseries et des charlatanismes, tente de nous la restituer, n'oblige la raison et le cœur à rien qui ressemble aux humiliations et aux révoltes dont l'orthodoxie chrétienne met à prix le salut. Si le bouddhisme est aussi un ascétisme, s'il dit Non à la vie, du moins cette guerre au désir vital, source de toute peine, n'a pas le ressort abominable de la mortification chrétienne, lequel est proprement, qu'on le veuille ou non, la rancune d'un dieu. Idole de pithécanthropes, souillée des limons originels de la pensée, vengeant sur sa créature une

faute qui, ne fût-elle pas misérable, serait incompréhensible, à qui l'holocauste de son fils — son fils ! — n'a pas suffi pour l'apaiser puisqu'il exige encore, à toute heure, de chaque être un tribut de tortures pour l'inexpiable crime d'être sorti de ses mains !

Quelle autre grandeur en cette religion de pitié infinie, ne voulant voir le mal qu'en notre ignorance qui est naturelle et non dans notre offense qui est absurde, enseignant la rédemption de l'être *par* lui-même et *de* lui-même (« le Moi est aveuglement »), reculant sa perfection et sa félicité, par l'échelle des purifications, à travers l'immense variété des formes et des vies, jusqu'à un paradis qui a la dignité et la poésie de rester ineffable, le Nirvâna. A cette proscription des fois rivales, à ce despotisme sans appel qu'exprime Bossuet : « Un hérétique est celui qui a une opinion à lui, qui suit sa propre pensée et son sentiment particulier », despotisme qui fait de la foi la plus haute prime à la paresse de l'esprit — ne préférerons-nous pas cette sérénité indulgente à toute erreur au nom du vrai qu'elle enferme et que nous avons licence d'y chercher, cette compassion qui n'a jamais puni que par sa tristesse le mal ? Comme cosmogonie même supériorité. Faut-il poursuivre le parallèle ? Ne comprend-on pas déjà l'étonnement des mieux cultivés parmi les tenants de cette religion (qui compte, notons cet avantage de plus, le plus grand nombre de fidèles au monde) lorsqu'un lazariste ou un jésuite vient leur proposer son *Credo* (1) ?

Un Français de ce siècle, hanté d'inquiétude mystique, n'a le choix qu'entre la religion de ses aïeux gaulois, ou celle des ascètes aryens dont Çakya-Mouni fut le plus grand. Le gui ou le lotus.

§

Des conversions pareilles, s'il nous était donné d'y applaudir, ne seraient pas seulement rationnelles. Ni les aspects décoratifs, ni les symboles succulents ne manqueraient à ces émouvantes palinodies. Il y a donc peu de raisons d'excuser la rechute au dogme sémite-chrétien de ces artistes et de ces

(1) L'abbé Dubois, mort supérieur des Missions Etrangères à Paris, après une existence passée aux Indes sous l'habit de Brahmane, y professa l'inutilité de chercher à convertir les Orientaux de caste ou culture supérieures. Les chrétientés actuelles de l'Inde se recrutent parmi les parias, gens assurés par leur religion de renaître chiens ou vers de terre et qui, par conséquent, ont tout à gagner.

poètes auxquels nous arrivons maintenant, car ils se classent normalement dans la catégorie des croyants sentimentaux.

A vrai dire, ils sont les moins excusables. La poésie a droit de pleurer sur les tombes et les ruines, mais le mot *vates* contient avant tout le sens d'annonciateur. D'un immense et lent effort l'homme tente de s'arracher de la gangue dont son esprit et son énergie sont séculairement empêtrés. Notre pensée, nos gestes, les mots mêmes de nos langages ont été déterminés par une image de l'univers qui ne diffère pas de celle que peut s'en former un Fuégien. Belle et poignante peut-être — il ne faut pas médire des sauvages — cette image, malgré tout, ne nous suffit plus. On trouve le vice métaphysique, c'est-à-dire l'hérésie du Permanent, de l'Absolu, d'un *Firmament* cosmique et moral à la base de toutes nos cogitations, de tous nos sentiments. Elle a forgé les termes mêmes à l'aide desquels nous la sapons. Il s'agit de les retremper, ces mots, aux sources du chemin élargi, et non plus de s'acharner à les entrechoquer, vieilles cymbales faussées et plaintives.

Cette mission privilégiée revient de droit au grand poète, et son premier devoir n'est pas de bercer l'ergastule, mais de sonner le Pæan.

Sans doute une vaste réserve d'émotions accumulées, vivantes encore, palpite dans la tradition chrétienne. *Le Génie du Christianisme* les inventoriait il y a cent ans. Magnificence des liturgies, pompes païennes (héritages d'Isis et de Mithra) des cortèges et des fêtes, éloquence des légendes et des souvenirs, qui peut vous rester indifférent! Mais vous n'êtes pas issues de la religion — vous êtes l'invincible génie de l'homme, sa volupté sacrée fleurie autour de leur propre négation! Dans tout ascétisme la recherche du beau est paradoxe, bien plus, péché. Cela est vrai du Bouddhisme pour qui la beauté reste évidemment le plus pernicieux sortilège de la Maya, trompeuse illusion, désir funeste. Et non moins du christianisme avec son univers, filet de Satan autour de la créature, du fond duquel la nature, impudique et retorse, guette à chaque pas l'homme sur la route de l'éternel. Le livre de Chateaubriand exhibe la plus factice, la plus facile et d'ailleurs la plus magistrale performance de rhéteur.

Qu'il serait aisé d'ébaucher la thèse contraire! On arguerait d'abord de l'ignorance des anciens juifs en fait d'art pictural

et plastique. Puis se souvient-on assez qu'il n'y a pas dans l'Evangile *un mot* sur la beauté du monde? François d'Assise devait s'en aviser, délicieusement, plus de douze siècles après Jésus! Un pontife habile annexa la grande force qui se révélait là. Comment espérer tenir l'homme à jamais courbé sur les charniers et les géhennes? Et soudain la nature investit la tombe. La crypte tout entière se soulève, comme enivrée, vers la lumière. Elle germe en piliers, fleurit en chapiteaux, s'étire en nervures, s'épanouit en corymbes, en pinacles, en archanges, en pennons. Sublime élan. Explosion de passion trop humaine, oubliant, à force de s'étourdir de formes, de musiques et de baumes, le Péché qui la fomente : le vénérable, véridique et victorieux Désir! Oui, le Désir : Satan — nommons-le par son nom. Satan, l'orgueil qui dresse les flèches rivales, Satan, le dol et le meurtre autour des ossements troués des martyrs, Satan, le sourire des vierges, les grappes des bêtes, des oiseaux, et des coupables fleurs, Satan, la nuit gemmée qui tombe des verrières — vrais gorgerins de courtisanes, Satan, la luxure tapie aux confessionnaux ou grimaçant aux absides, Satan, le magique Sabbat de pierre et de feux prisonniers qui plane sur les crépuscules de nos villes? Hérétiques, vierges folles, cathédrales, le scandale de votre beauté quête à tous les vents l'anathème, filles délirantes que le rêveur d'Ombrie conçut de ses noces avec la grande succube Nature.

On sait ce que firent de ses vertus les successeurs du *Poverello* (1); nous voyons de même avec horreur ce qu'eux et leurs pareils ont fait de l'art. Une église moderne, un sanctuaire d'autrefois orné par la dévotion moderne étalent d'impardonnables hideurs. M. Combes a livré les églises aux démolisseurs, dit-on. Hélas! il a fait pire. Il les a livrées aux fonctionnaires. Mais au moins il les a sauvées du clergé.

Non, quoi qu'en dise Chateaubriand, le mode de croyance selon lequel l'homme taille, peint ou maçonne, n'importe pas profondément à la beauté réalisée. Et sans doute qu'un jour, tributaires à leur tour, les dieux rapporteront chacun leurs pierres les mieux ouvrées au temple unique de la beauté. Sous ces dalles ils viendront dormir leur seule immortalité dési-

(1) Elie de Cortone, quelques lustres plus tard, fouette ses moines et chasse à courre.

rable et permise. Toute admiration est prière. Et tout est admirable, pour qui sait *voir*. Voilà, poètes, ce qu'il faut nous chanter.

V

Parmi les catholiques d'aujourd'hui, nous avons distingué d'une manière générale trois catégories : vieux croyants, athées orthodoxes et fervents hérétiques.

Les premiers se survivent, objets de la pitié attendrie, et qui a ses raisons pour cela, de leurs pasteurs mieux avertis.

Parmi les seconds, les politiques, écartons le vieux parti de l'intrigue, ancien comme le sacerdoce, puissant comme lui, et comme lui, disons-le, dangereusement atteint par l'analyse et le scepticisme du temps. Quant au noyau du parti, nous n'avons nul droit de discuter la foi ni la sincérité d'ensemble de ces milices. Ce sont leurs nouveaux amis qui requièrent surtout l'attention. Ils viennent de loin, du giron de Calvin ou de Voltaire, bons puritains épris de fresques, de cierges et d'encensoirs, ou fils de libres-penseurs élevés loin des autels, sans contact avec le clergé — car il est curieux, quoique un peu vulgaire, de le constater, nos traditionalistes les plus éminents sortent du lycée napoléonien, comme nos plus chauds brandons de patriotisme ont été refusés au conseil de révision. Leur élan n'y perd rien de sa fougue. Mais ils sont prisonniers, et d'eux-mêmes. De l'Eglise ils retiennent surtout sa discipline, quand c'est précisément cette discipline qui jugule sur place leur raison. Leur pacte avec le catholicisme est né de la nécessité de prendre avec soi ce qu'on ne peut pas mettre contre soi, parce qu'alors on aurait *tout* contre soi. C'est habile, mais peut-être un peu... juif. Et on ne fait pas sans risque de l'opportunisme avec le Sabaoth. Ce n'est qu'en dénonçant ce concordat — *tôt ou tard* — que cette élite sympathique, dont seule la question religieuse sépare vraiment l'autre élite, recouvrera l'amitié de l'avenir.

Le troisième groupe, celui des catholiques d'inclination, sera rebuté par l'intransigeance du dogme. Si celui-ci, opportuniste à son tour, cherchant à fléchir, à s'adapter, s'évadait en images, symboles et autres prestiges, parviendrait-il à s'annexer ces populations flottantes ? Peut-être, mais en périssant à la tâche, en devenant protestantisme, ritualisme, tolstoïsme, modernisme, etc., tout sauf le catholicisme. Et cela au moment

même où nous assistons, en pays anglican par exemple, à une telle liquéfaction du bloc de la croyance que des esprits parmi les plus brillants d'Angleterre, un Chesterton, un Belloc, se font catholiques militants ! Ils ont, il est vrai, leur manière, qui reste assez huguenote. M.Chesterton, dans un essai dont M. Chevrillon fit lumineusement l'étude sous le titre de *l'Orthodoxie paradoxale*, conclut au ralliement au christianisme comme à la seule religion assez amorphe, contradictoire et absurde pour ressembler et s'adapter à la vie ! De tels renforts présagent de douteuses victoires.

§

Il est à craindre que les vertus du Catholicisme soient épuisées. La recherche moderne, les données de la biologie ne peuvent pas ne point fournir, avec le temps, les éléments d'une morale. L'école positiviste y préluda noblement. Trop noblement, conviendrait peut-être M. Maurras — et c'est pourquoi il rallie ses féaux à des commandements moins gratuits et plus chaudement sanctionnés. Cette morale qu'une connaissance progressive des lois de l'hérédité dégage tous les jours, on démêle déjà qu'elle placera son objet dans le bien de la race et non plus dans le « salut » de l'individu. Quant à la religion de demain, l'art nous offre un culte secourable aux chagrins, hospitalier aux chimères, digne des espoirs. Flaubert a écrit : « L'Esthétique est une justice supérieure. »

Schopenhauer avant lui, après d'autres, avait entrevu cette hégémonie possible de la beauté. Ses voies sont incertaines. On peut sourire des gaucheries d'un Hæckel esquissant les grand'messes monistes de l'avenir. Mais l'humanité ne se passera jamais de temples. Elle n'est point lasse d'en dresser. L'art que M. Bergson dénomme si bien : *une vision plus directe de la réalité* en est aussi par excellence la vision *religieuse*. L'homme un jour se rappellera sans y croire que le divin et la beauté purent jamais se haïr.

L'exposé qui précède a été tracé sans haine — et sans allégresse. Nous le savons, ce genre d'écrit rencontre peu d'approbateurs. Trahison, mauvais goût, bas voltairianisme, intolérance sectaire sont les moindres injures qui l'attendent.

Ces reproches, on se les est opposés soi-même. Mais des

vérités veulent être dites. Qu'y faire? Le truchement qu'elles élisent n'en est que l'irresponsable voix. Eloges ou blâmes, qu'importe ? Les uns passent trop haut, les autres trop bas. Contre l'antique et irréprimable vœu de Vie qui s'exprime une fois de plus ici, peu d'arguments prévalent. Il pressent, il contient ses propres contradictions ; il les exige même, comme l'harmonie exige la dissonance. Le suicide, à sa manière, prouve la vie. Le Christianisme en restera l'expérience la plus mémorable. Il a mis deux mille ans à l'épuiser, sa preuve ! C'est assez.

La déchéance de ces forces du passé, redoutables encore par leur cohésion organisée, rien ne la galvanisera durablement. Ce principe intime de mort dont nous parlions tout à l'heure, le Christianisme doit finir par le retourner contre lui-même. Il a manqué la race, il ne se manquera point. On le verra, suprême hostie, se reclouer lui-même à son gibet. Le paganisme au déclin vit aussi des fidèles héroïques et subtils acharnés à son salut. Le Christianisme mourant comptera peut-être des Juliens et des Hypaties, mais il se soulèvera pour les maudire de son dernier soupir.

ROBERT D'HUMIÈRES.

LOIN, QUELQU'UN CHANTE SUR LA ROUTE

Et que fut-elle, notre vie,
Sinon tristesses inquiètes,
Sanglots profonds et forcenés,
Faux rire et masques grimaçants ?

Après la scintillante joie,
Que reste-t-il à notre bouche,
Sinon la cendre d'un automne
Que mâche notre fièvre éternellement pâle ?

Les pensées de la vie mortelle,
Nous voudrions les oublier ;
Les meilleures pensées des heures éclatantes
Ne sont plus que douleur à la mémoire en fuite...

Et combien de fois notre cœur,
Pareil à un enfant couronné de printemps
Sur les allées claires du temps,
Fiança-t-il ses doigts aux fleurs des joies tremblantes ?

Je vous revois et vous retrouve avec mes larmes,
Puériles émotions des heures closes,
Quand je donnais la main aux plus jeunes tendresses.

La plus claire journée de mon adolescence,
Où donc meurt-elle ? — Au fond d'un jardin de province,
On dirait une robe lasse et que laissa
La chair d'un autre temps ancien.

O ma pensée, éveille-toi,
Ecarte, agenouillée, les rideaux frais du rêve.

Ecoute : un oiseau passe.
Le temps vole, la grille grince
Avec un cri de bête étouffée qui se meurt.

Dans le brouillard du soir inquiet,
Lourdes nuées aventureuses,
Passent comme une armée de drapeaux prisonniers.

Il pleut et la forêt des fleurs ploie et se brise.

Le voici revenir vers toi, ce soir passé,
Tremblant sous un manteau de froid.

Vois : ne paraît-il pas un mendiant glacé?
Le seul éclat de son regard
Semble t'aimer, te reconnaître et t'appeler...
Ecoute le murmure de ses lèvres :

Tu devinais avec tes mains religieuses
La pudeur infinie et chaste de ses seins.

Cette clarté que ton désir pleurait
Passait contre tes yeux comme un aveu d'aurore.

Elle disait : ...

Mais les paroles sont tombées,
Qui n'étaient plus que du silence,
De sa bouche goûtant la cendre avec la mort.

Le mendiant s'en est allé...

O ma pensée, ne pleure plus !
N'est-ce pas là ta plus belle heure?
Au fond du grand jardin provincial et tendre,
Voici qu'elle renaît, exquise et parfumée !

Pourquoi se souvenir,
Et pourquoi réveiller avec des pas de fièvre
Les tristes frissons du passé,
Au plus vrai sanglotant de ces heures éteintes,
Au plus profond de cette vie?

PAUL CASTIAUX.

LE THÉATRE DU VIEUX COLOMBIER

—

Il est trois heures de l'après midi. Il fait un heureux temps de moisson. Le ciel léger semble ne pouvoir éclairer que d'heureuses entreprises. Un soupçon de vent; un large et sonore silence... Je ne vais rien faire aujourd'hui. Je vais aller jusqu'au bout du sentier, voir les comédiens de Copeau.

Alors que le *Théâtre du Vieux Colombier* n'était encore qu'un projet sans rigueur et sans nom, une chose était toutefois décidée: les comédiens s'en iraient dans une retraite agreste préparer leur labeur de l'année... Aujourd'hui, le *Théâtre du Vieux Colombier* n'est plus un projet, mais une réalité, et sa troupe travaille depuis près de deux mois dans la solitude d'un village. Ce premier acte d'une tentative généreuse offre un rare et réconfortant spectacle.

La scène improvisée est une vaste salle presque nue ; elle s'ouvre par une baie charretière sur un jardin planté d'arbres, de fleurs et d'herbes potagères. Une petite pièce d'eau réfléchit un ciel clément. D'une terrasse voisine on découvre la belle et profonde vallée de la Marne, qui cache à moitié dans ses verdures les maisons de la Ferté-sous-Jouarre. Un horizon de bois et de collines arrête le regard, et le ramène fidèlement sur des lieux pleins de calme et qu'ordonne le paisible travail des champs.

La troupe est au complet ; non point une troupe réunie au hasard, comme on en voit sur maintes scènes, mais une véritable « compagnie d'acteurs », composée avec précision pour que toutes les parties se correspondent, se complètent mutuellement et réalisent ainsi ce schéma du monde, cette image réduite de l'humanité, cet abrégé de l'espèce, chargé d'en exprimer tous les types et toutes les passions.

On admet volontiers qu'à certains moments de leur vie les artistes doivent demander à la solitude les conditions les plus propices à la maturation de leurs œuvres. Que cette solitude soit nécessaire à l'âme lorsqu'elle décide de l'ordonnance d'un

tableau ou des combinaisons rythmiques et spirituelles d'un poème, cela ne fait de doute pour personne. Mais c'est peut-être accorder trop peu de considération à l'art du comédien que de supposer qu'il ne saurait tirer aucun bénéfice de l'isolement. Le soin de découvrir les exigences et les difficultés d'un texte, de prêter à la pensée du poète un *substrat* solide et vivant, d'ajouter à la matière de l'œuvre dramatique des traits humains propres à lui donner du relief et de la vérité sans jamais l'amoindrir ni la trahir, en un mot ce soin d'assimilation créatrice qui est la raison même du comédien peut-il se passer du silence, de l'espace et de la méditation ?

La plupart des acteurs ne se posent pas ce problème et croient que leur art est tout d'improvisation, de trouvaille, et somme toute affaire de tempérament. Ils escomptent les bienfaits de l'instinct et s'en remettent à la fièvre des répétitions de les éclairer sur les profondeurs et les nécessités de leur rôle. Il ne nous appartient pas de dire qu'ils ont tort ; mais le droit nous est donné, à certaines heures, de frapper nos mains l'une contre l'autre, ou de souffler avec vigueur dans l'extrémité d'une clef creuse.

Je pense que Jacques Copeau, méditant sur la composition d'un théâtre, a dû se dire que trois choses étaient nécessaires : *une troupe de comédiens*, *un répertoire* et *un public*. Il a pensé à chaque chose en temps voulu, et c'est pourquoi, ayant choisi acteurs et actrices, il a emmené tout ce monde loin de Paris. Il faut le féliciter sans réserve, pour cette entreprise que je crois sans précédent.

Il sera toujours temps de se retrouver dans la pénombre poussiéreuse de la scène, aux heures des répétitions. Aujourd'hui, on travaille en pleine clarté. Pas d'indiscrets, pas de témoins. On attend derrière des portants d'un feuillage authentique ; on arpente une allée en pesant une réplique ; on discute, dans le petit bois voisin, de l'opportunité d'un geste ou d'un sourire ; on entre en scène pour y travailler sans hâte et sans ennui. Pas de rendez-vous au dehors, pas d'affaires urgentes autres que celles de ce théâtre, pas de préoccupations étrangères. Tout contribue à entretenir ce petit groupe laborieux dans une paix bienfaisante, tout, jusqu'aux jeux auxquels se livrent, sur la pelouse, les jeunes gens soucieux comme il convient de leur corps et de leur santé.

A certaines heures, la troupe se divise : deux écoles se forment, sous les arbres ; et, de part et d'autre, on s'adonne à cette lecture à haute voix que Copeau estime avec raison être une parfaite gymnastique de la bouche et de l'esprit. Une légère émulation est le meilleur garant de l'efficacité de telles épreuves ; et c'est avec étonnement que l'on voit s'appliquer à cette besogne des comédiens dont plusieurs ont acquis du renom et la faveur du public parisien.

Que les sceptiques rient librement de semblables pratiques. C'est toujours une attitude aisée que de prendre en pitié les essais les plus courageux et les plus nobles.

Mais il ne suffit pas de réunir une troupe. Il faut l'accroître, la renouveler, la compléter sans cesse. Jacques Copeau, à qui une remarquable expérience des choses du théâtre confère une rare et précieuse autorité,se propose de fonder une école de comédiens pour y puiser à l'avenir des unités capables d'alimenter la compagnie qu'il vient de former. Cette idée est extrêmement séduisante. Nul ne croit encore à l'utilité des établissements nationaux qui prétendent, après les avoir recrutés par concours, former des élèves dans cet art qu'on est convenu d'appeler la déclamation. On peut approuver, par contre, le projet restreint et précis de distinguer des vocations marquées, d'instruire des jeunes gens par la pratique et par l'exemple et de les attacher *à une entreprise définie* après avoir développé en eux quelque chose comme un esprit de corps, et un amour de l'art assez sincère pour reculer au second plan les prérogatives de l'orgueil personnel.

J'ai dit que le *Théâtre du Vieux Colombier* devait rassembler une véritable compagnie d'acteurs. Cela exclut toute idée de *vedette* et de *hiérarchie*. L'art dramatique est tel qu'il ne peut exister sans ses serviteurs. Les errements de ceux-ci compromettent trop souvent les destinées d'un genre littéraire qui n'accomplit ses fins que sur les tréteaux. Les plaies dont souffre l'art dramatique ne sont, sans doute, pas imputables aux comédiens ; mais elles sont souvent avivées et entrenues par ceux-ci. Il ne faut as craindre de dire que le système des vedettes,en vigueur sur un grand nombre de nos scènes, est tout à fait propre à précipiter la déchéance d'un théâtre accablé déjà de trop de disgrâces ; quant au système de la hiérarchie des acteurs, il ne contribue pas peu à para-

lyser l'action des institutions qui sont précisément fondées en vue de conserver et de répandre la haute littérature dramatique.

C'est une noble ambition, et qu'on ne saurait trop louer, que celle d'associer dans un commun acte de foi des comédiens bien résolus à se partager équitablement la difficulté, toujours égale pour tous, puisqu'elle grandit pour chacun avec le talent même.

Le mois d'août s'achève. La troupe va quitter le Limon et rentrer à Paris. Un nouveau théâtre va s'ouvrir sur la rive gauche, rue du Vieux-Colombier, à la frontière du quartier des écoles. Et c'est ainsi que va débuter une entreprise qui, avec les moyens les plus simples et de modestes ressources, ne craint point de se proposer comme but « une rénovation de l'art dramatique ».

§

Il est une question qu'on ne manquera pas de poser :

« Dans quelle mesure la rénovation de l'art dramatique est-elle intéressée par la fondation d'un nouveau théâtre, dans une ville où il y en a tant ? »

Il est facile à la critique de s'exprimer encore ainsi : « Le théâtre, c'est la littérature dramatique ; si vous voulez rénover le théâtre, accroissez, modifiez, transformez la production dramatique littéraire, et si les œuvres produites doivent prendre une place et jouer un rôle, elles trouveront toujours leurs voies. » En d'autres termes : « Fondez et entretenez un mouvement de haute littérature dramatique, et c'est ainsi que, prenant le problème dans sa racine, vous ferez œuvre efficace. »

Il faut répondre à cela que, précisément, un mouvement de littérature dramatique ne peut ni prendre naissance, ni surtout se développer dans le vide. A coup sûr, on naît dramaturge, comme on naît poète ; *mais on devient auteur dramatique*, et on ne le devient que par l'expérience renouvelée de son art.

Dans le domaine de la poésie lyrique, il est des exemples illustres de chefs-d'œuvre conçus et menés à bien par des hommes de vingt ans. Mais je ne crois pas qu'une œuvre théâtrale digne d'être appelée un chef-d'œuvre ait jamais été le fait d'un adolescent. L'art dramatique exige une longue pas-

sion et la connaissance intérieure de ce monde humain qui ne dévoile qu'avec lenteur les raisons de ses aspects. Les créations de l'art dramatique doivent être soumises à de rudes épreuves qui en font éclater crûment la vérité ou l'erreur. La réalisation d'un ouvrage à la scène jette sur les ressorts, l'architecture et les artifices de cet ouvrage une lumière éblouissante dont les bienfaits cruels sont inappréciables.

Il n'y a guère d'auteur dramatique qui se soit développé en dehors de la scène. Ceux à qui cette épreuve maîtresse fait défaut s'épuisent tôt ou tard, tâtonnent comme des aveugles et abandonnent finalement la partie. Au contraire, on a vu les plus grands écrivains dramatiques : Shakespeare et Molière, poursuivre leur œuvre immortelle dans l'ombre même des coulisses. L'intimité de ces hommes considérables avec les réalités pratiques du théâtre peut inspirer les plus curieuses réflexions.

Chaque fois qu'une importante floraison d'œuvres dramatiques s'est épanouie, elle l'a fait à la faveur d'une scène qui se prêtait aux essais, servait toutes les tentatives et affirmait les réussites. Qu'il s'agisse de l'illustre exemple du *Théâtre du Globe* ou de la récente histoire du *Théâtre libre*, on trouve toujours de fourmillantes pléiades de dramaturges là où se dressent des tréteaux bénévoles, là où brûlent des chandelles mouchées avec candeur et passion.

C'est pourquoi la rénovation de l'art dramatique me semble profondément intéressée par la création d'un théâtre qui, comme le *Théâtre du Vieux Colombier*, inscrive à son programme la représentation de pièces modernes, choisies pour des motifs complètement étrangers à la mode et au commerce. Depuis les débuts du *Théâtre libre* aucune tentative similaire ne peut être signalée en France.

La subordination des intérêts de l'art dramatique à l'intérêt privé et aux combinaisons financières est actuellement un fait accompli. La question semble jugée par tout le monde et, dans notre pays où l'on sait prendre en souriant son parti des pires calamités, il peut paraître superflu et un peu ridicule de songer à se récrier.

Pour dire vrai, ces temps derniers ont vu des tentatives courageuses, mais intermittentes et, somme toute, isolées. M. André Antoine, qui n'a pas perdu l'habitude de l'audace et du travail, a fait des efforts désespérés pour ménager, sur

sa grande scène, une petite place à des ouvrages composés dans un sentiment de stricte honnêteté littéraire. Il faut louer la générosité de ces essais entrepris dans un théâtre accablé de charges et de besogne. M. Jacques Rouché, tenté par diverses innovations, a également ouvert sa maison à des manifestations pleines de désintéressement. Mais, ces deux noms donnés en exemple, avouons qu'il ne reste à mentionner aucune expérience sérieuse.

Se peut-il que, dans ces conditions, on demeure indifférent à la fondation d'un théâtre consacré au culte d'une beauté authentique, d'un théâtre qui, par son programme et ses moyens d'action, se sépare nettement de tout ce qui se fait de nos jours?

Ceux qui ont déjà présenté au public le *Théâtre du Vieux Colombier* ont insisté sur le fait que cette entreprise était éclectique, dans une juste mesure, et ne devait pas se borner à la mise en valeur des ouvrages d'une école littéraire. Ce point mérite qu'on s'y arrête. Il y a beaucoup de raisons pour qu'un théâtre régulier, c'est-à-dire fonctionnant quotidiennement pendant au moins huit mois de l'année, ne se puisse pas vouer exclusivement aux démonstrations d'une seule formule littéraire. La première raison, et la plus importante, est qu'aucune école littéraire, à l'époque actuelle, ne serait assez féconde pour alimenter une scène fonctionnant même par intermittences éloignées. D'autre part, il est à souhaiter que des ouvrages d'inspirations très diverses soient soumis à *l'épreuve du spectacle*. L'enseignement qui peut en résulter est seul capable d'orienter la critique, le public et les auteurs eux-mêmes, et de renseigner tout le monde sur les nécessités de l'art dramatique à venir.

§

Nous avons insisté sur ce rôle rénovateur assumé par le *Théâtre du Vieux Colombier*, mais il est temps d'ajouter qu'une façon de servir noblement l'art dramatique est d'empêcher que les œuvres des maîtres ne tombent dans l'oubli ou ne se couvrent de poussière sur les rayons des bibliothèques.

Une œuvre, théâtrale par essence, si elle n'est que rarement représentée, est un capital qui dort, un trésor enfoui. L'imagination du lecteur le mieux documenté ne parviendra pas à lui restituer le mouvement, la lumière et la chaleur qui lui sont nécessaires pour exister pleinement. D'ailleurs *lecteur* et *spec-*

tateur sont deux individus bien différents et tel homme qui se connaît en tant que lecteur ignore souvent *le spectateur qu'il peut devenir.*

Il serait d'un optimisme assurément exagéré de soutenir que les chefs-d'œuvre dignes d'une vie régulière sont en général régulièrement représentés. Si les théâtres à répertoire, subventionnés dans ce but, en sauvent quelques-uns de la déchéance, il n'y a que trop de pièces importantes qui demeurent dans l'ombre pour des raisons que le bon sens désavoue.

Je me suis laissé dire que le *Don Juan* de Molière n'a pas été joué pendant bien des années, à Paris, eu égard aux ménagements dont les acteurs autorisés entouraient leur propre réputation... C'est possible et c'est bien drôle.

Don Juan est inscrit parmi les spectacles que le *Théâtre du Vieux Colombier* montera cet hiver. Est-il un lettré qui ne doive pas s'en réjouir ? Molière tient d'ailleurs une large place dans le programme dont j'ai vu récemment l'ébauche, et je crois pouvoir encore citer *l'Avare*, *l'Amour médecin* et *le Cocu imaginaire.*

Le plan d'une *rénovation* dramatique s'accorde donc avec celui d'une *conservation* des œuvres acquises notoirement pour l'immortalité. Rendre à la vie les pièces qui sont un enseignement perpétuel et un modèle de beauté, c'est faire œuvre aussi utile que de contribuer à l'avènement d'une beauté nouvelle, et c'est pourquoi Jacques Copeau a raison de préparer, en même temps que les représentations de *l'Echange*, de Paul Claudel, des représentations de *Rosmersholm*, que pas un directeur de théâtre n'ose soutenir contre ceux qui jugent encore Ibsen comme le héros brumeux et démodé du Théâtre de l'Œuvre.

Il entre encore dans le programme proposé par le *Théâtre du Vieux Colombier* pour cette année 1913-1914 de monter une comédie de Shakespeare : *la Nuit des Rois*, qui s'appelle aussi *Ce que vous voudrez*, et de révéler au public français Thomas Heywood, qui fut auteur-acteur, comme Shakespeare, et l'un des plus féconds dramaturges du XVI[e] siècle anglais. C'est à la plus célèbre de ses pièces : *Une femme tuée par la douceur*, que sera dévolu l'honneur d'inaugurer la scène du *Vieux Colombier.*

Ce même programme, si riche comme on le voit, comporte encore la délicieuse *Barberine*, de Musset, une tragédie de

Racine : *Britannicus*, une tragédie d'Euripide, une d'Eschyle, et d'autres pièces encore...

Ainsi donc trois séries d'œuvres dramatiques trouveront asile sur ce théâtre : des chefs-d'œuvre classiques, des pièces modernes inédites et, enfin, des ouvrages déjà représentés d'auteurs contemporains, ouvrages à qui leurs mérites assurent une vitalité profonde et un intérêt qui dépasse l'époque.

Il serait trop facile de faire observer qu'il y a des scènes réservées aux représentations de *l'Avare* et de *Britannicus*. Cinquante théâtres sont jugés nécessaires à l'écoulement de la médiocre production contemporaine ; on peut bien concéder aux maîtres une scène supplémentaire. Que les grandes œuvres y reçoivent, comme on peut l'espérer, une interprétation pleine d'amour et de piété, et cet effort ne sera pas superflu, au contraire...

§

Si on demandait au directeur de théâtre animé des meilleures intentions pourquoi personne n'ose donner en série des représentations du *Songe d'une nuit d'été* ou de *Solness le Constructeur*, il répondrait avec raison que ces pièces mobilisent un public capable de remplir une salle de spectacle, peut-être une fois par semaine, mais certainement pas tous les soirs. Sans s'attarder à gémir sur cette évidente vérité, il convient d'en tirer enseignement. Beaucoup d'ouvrages classiques, et des plus beaux, sont en effets susceptibles de faire salle pleine quatre ou cinq fois par mois. Il serait dangereux à tous points de vue de vouloir les imposer davantage pour le moment. Il en est d'ailleurs de même pour certaines œuvres modernes qui soulèvent la curiosité ou l'enthousiasme de quelques milliers de personnes et qui peuvent être utilement représentées à la condition toutefois de ne pas affronter quotidiennement la scène. M. Albert Carré a donné cent représentations de *Pelléas et Mélisande;* il a mis dix ans pour atteindre ce chiffre ; cela fait une moyenne de dix représentations par an. Si M. Carré avait entrepris de jouer vingt fois de suite ce chef-d'œuvre, il n'aurait pas couvert ses frais et aurait peut-être discrédité l'ouvrage de Debussy. Son heureuse tactique a triomphé de la résistance du public tant pour cette pièce que pour quelques autres.

Le Théâtre du Vieux Colombier, qui travaille dans le but

de constituer un répertoire, doit faire alterner sur son affiche les pièces de ce répertoire de manière à ne pas représenter le même ouvrage plus de deux ou trois fois par semaine. Indépendamment des avantages qu'une telle méthode peut comporter pour la troupe d'un théâtre, elle semble si parfaitement *conciliatrice* au regard du public qu'on est en droit de fonder quelque espoir sur sa mise en pratique. Mais cela nous conduit à parler du public.

§

Au cours d'une conférence qu'il fit voici quelques mois dans une Université populaire, M. Antoine, examinant les conditions de décadence du théâtre contemporain, admit qu'on peut l'attribuer tant à la médiocrité des ouvrages nouveaux qu'à l'entraînement du public vers des distractions plus directes, telles que les combats de boxe ou le cinématographe. « Il est possible, dit en substance M. Antoine, que le temps du théâtre soit fini, et que, désormais, la foule se porte exclusivement vers des spectacles qui n'en appellent qu'aux sens et qui, n'exigeant aucun effort intellectuel, sont capables de distraire violemment sans fatiguer. »

Bien entendu, on ne peut que sourire à cette boutade dite sans mauvaise humeur par un des hommes qui ont aimé le théâtre avec le plus de passion et qui lui ont consacré le plus opiniâtre effort. Cependant, il faut reconnaître que l'hypothèse aventurée par le directeur de l'Odéon n'est assurément pas sans fondement.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le développement du cinématographe et des spectacles grossiers inquiète les hommes de théâtre. Mais faut-il en concevoir tant de frayeur? Que vingt, que trente théâtres soient accaparés et transformés par les entreprises de *cinéma !* Que nous importe ! L'art dramatique n'y perdra pas grand'chose, si l'on veut bien considérer le genre de spectacle auquel de telles scènes sont le plus souvent consacrées. Il sera sans doute temps de prendre des mesures lorsque les progrès du « film » menaceront sérieusement la Comédie-Française. Affirmons pour l'instant que le goût du théâtre, du vrai et grand théâtre, ne saurait disparaître qu'avec l'espèce humaine.

Que les « établissements de distraction » se multiplient. Cela n'empêchera pas les hommes susceptibles de goûter une

belle œuvre, d'aller l'entendre, si toutefois il leur est donné de l'entendre. Il ne cessera pas d'y avoir un public pour Sophocle et pour Racine ; le tout est de remplir les vœux de ce public.

Il ne faut d'ailleurs ni s'absorber dans un pessimisme sans issue, ni s'abandonner à un optimisme puéril. On a joué *le Malade imaginaire* dans un Music-hall à moitié plein de gens du monde et d'hommes de lettres. La belle affaire ! On a joué *le Malade*, mais on n'a pas joué *le Misanthrope*, et pour cause. Il ne faut ni se lamenter ni crier victoire à tout propos. Les chefs-d'œuvre peuvent toujours et ont toujours pu compter sur un petit public ; le tout est de rencontrer ce public et de ne pas le décourager. A cet égard, la situation est stationnaire depuis le commencement du monde.

Je souhaite vivement que le *Théâtre du Vieux Colombier* prête une existence à ce public épars qui ne demande qu'à communier dans une saine admiration et à *prendre des habitudes*. Puisse toutefois le temps être donné à ce public de se rassembler, de se reconnaître et de subvenir aux besoins de sa propre cause.

Jacques Copeau et ses collaborateurs n'ont pas craint de multiplier les difficultés de leur tâche. Non contents de s'attaquer à un programme des plus chargés en responsabilités, ils ont fait en sorte de rassembler dans leur tentative tous les essais réformateurs qui peuvent concerner la mise en scène et la décoration. Ce sont autant de choses dont on parle depuis longtemps, mais dont on ne fait que parler. Il faut croire que leur initiative ne passera pas inaperçue ; il faut surtout espérer qu'elle sera efficace et décisive.

Rien ne permet d'augurer de l'avenir ; mais il est des démarches, qui, dès leur origine, semblent vouées à la réussite. Est-ce une illusion, mais je pense que les mots *Théâtre du Vieux Colombier* sont de ceux qui, dès la première fois qu'ils sonnent à l'oreille, ont tout de suite comme un accent familier. On les trouve volontiers faits pour figurer en place honorable dans une histoire de l'art dramatique futur. Attendons sans impatience et que les saisons prochaines prêtent à ce rêve toutes les allures de la substantielle réalité.

Le Limon, août 1913.

GEORGES DUHAMEL.

LETTRES INÉDITES D'ÉLISÉE RECLUS

APERÇUS SOCIAUX

—

L'œuvre géographique prodigieuse à laquelle Elisée Reclus consacra sa vie entière ne lui laissa point le loisir de donner à l'expression de ses idées sociales tout le développement désirable et ne lui permit guère de manifester son sentiment de la vie que d'une manière indirecte, à travers des exposés de faits, où l'objectivité domine nécessairement. Certes son âme est partout présente, et, dans la façon même dont il décrit les phénomènes de la nature ou les mœurs des peuples, on sent passer son souffle chaleureux et son ardent amour de l'humanité. Dans *l'Homme et la Terre*, conclusion de sa grande œuvre, ainsi que dans quelques brèves études (1), où il condensa ses conceptions générales chaque fois qu'il eut l'occasion de les manifester publiquement, on trouve même un exposé assez complet de ses idées. Mais ce n'est que dans ses lettres que se manifeste directement, avec cette expansion et cette confiance qu'il avait vis-à-vis de ses amis, et vis-à-vis d'eux seulement, son sentiment personnel de la vie intime et des relations des hommes entre eux ; c'est là aussi que se devine toute la puissance de cette action qu'il ne cessa d'exercer autour de lui par sa conduite, constamment en harmonie avec l'idéal qu'il proposait.

A ce titre, les lettres inédites que nous publions sont des plus révélatrices : les trois premières précisent sa conception générale et spécialement sa position vis-à-vis du problème religieux ; les trois suivantes indiquent nettement ce qui le séparait d'hommes dont les idées avaient en apparence beaucoup d'analogies avec les siennes : de Tolstoï et des anarchistes individualistes ; la septième et la huitième contiennent surtout des conseils à travers lesquels on sent quelle largeur, quelle bonté, quelle haute tolérance Reclus mettait dans la propagande de ses idées et quel désir de perfection morale le hantait ; les dernières enfin traitent de deux questions qui sollicitaient spécialement son attention : la transformation de l'union de

(1) *L'Evolution, la Révolution et l'Idéal anarchique*, Paris, Stock ; *Anarchy by an Anarchist*, *Contemporary Review*, mai 1884 ; *l'Anarchie*, conférence, souvent reproduite en brochure (Paris, *les Temps Nouveaux*), etc.

l'homme et de la femme dans le sens d'une autonomie croissante, aboutissant à une harmonie supérieure, et la constitution de milieux communistes au sein de la société actuelle.

JACQUES MESNIL.

I

Destinataire inconnu.

18 juillet 1892.

Monsieur,

Excusez-moi de vous répondre en quelques paroles très brèves. La vie est courte, et il est inutile de l'abréger encore en faisant de longues phrases. Ceux qui cherchent simplement la vérité n'ont que faire des circonlocutions.

Oui, je suis anarchiste et les épithètes de « fou » et de « détraqué » que mes opinions m'attirent ne me chagrinent point. Ceux qui ont fait « un pacte avec la mort » n'ont pas à s'inquiéter de traits inoffensifs.

Qu'est l'anarchie ? « La Vie sans maître », pour la société aussi bien que pour l'individu, l'accord social provenant non de l'autorité et de l'obéissance, de la loi et de ses sanctions pénales, mais de l'association libre des individus et des groupes, conformément aux besoins et aux intérêts de tous et de chacun. Celui qui commande se déprave, celui qui obéit se rapetisse. Des deux côtés, comme tyran ou comme esclave, comme préposé ou comme subordonné, l'homme s'amoindrit. La morale qui naît de la conception actuelle de l'État, de la hiérarchie sociale, est forcément corrompue. « La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse », nous ont enseigné les religions, elle est le commencement de toute servitude et de toute dépravation, nous dit l'histoire.

Voilà pour la morale. Et quant au progrès, lui connaissez-vous d'autre origine que la compréhension et l'initiative personnelles ? Toutes les écoles du monde ne font pas un inventeur ! Celui qui se borne à répéter les paroles du maître ne saura jamais rien. C'est en chacun, dans son for intérieur, dans sa conscience et dans sa volonté, que se trouve le ressort de la destinée. Pour agir il faut vouloir personnellement ; pour faire de grandes œuvres il faut associer des forces. Toutes les armées disciplinées d'un Napoléon ne valent pas dans l'histoire du monde autant que le mot d'un Darwin, fruit d'une vie de travail et de pensée.

Certes, si vous voulez « réussir dans le monde », ne soyez point anarchiste. Obéissez gentiment, vous arriverez peut-être à commander un jour. Vous aurez des valets, et des pleutres viendront vous dire que vous êtes beau et que vous avez du talent. Mais si vous tenez avant tout à savoir la vérité et à régler votre vie d'après elle, pensez par vous-même, pesez les ordres reçus, les conventions et les formules traditionnelles, les lois faites pour protéger le riche et pour émasculer le pauvre, soyez votre propre professeur et votre maître, et peut-être qu'on vous appellera « fou », « détraqué », mais au moins votre vie sera bien vôtre, et vous aurez la joie parfaite de connaître des égaux et des amis.

II

A Monsieur Roth, pasteur à Orthez.

Bruxelles [sans date], 1904.

Je lis votre journal (1) avec émotion : la sincérité, la droiture, l'humanité profonde de vos paroles me touchent au fond du cœur. Je me sens uni avec vous, mais par delà les dogmes, les professions de foi, les formes religieuses et toutes les conventions établies. De près, il serait impossible de nous entendre, car nous avons des conceptions de l'histoire toutes différentes et les mots n'ont pas le même sens pour chacun de nous. Certainement le christianisme comporte encore chez vous la foi en des personnes divines, la croyance à un dogme défini, l'acceptation d'une morale révélée, toutes choses qui me semblent contredites par la longue expérience humaine et par la raison. Il nous serait donc impossible de trouver un terrain commun pour la discussion à laquelle vous me conviez. N'importe ! Nous avons les uns et les autres l'ardent désir de vivre pour être utiles à tous nos frères ; nous comprenons également qu'il ne peut y avoir de joie pour un seul si tous les hommes ne sont pas heureux, et qu'une seule plainte gémissant dans l'infini de l'espace suffirait pour attrister à jamais tous les élus.

Socialiste libertaire, ou pour être plus net anarchiste communiste, je dois à maints égards, me semble-t-il, me rapprocher du chrétien de l'évangile. Ainsi je ne dois appeler per-

(1) *L'Avant-Garde.*

sonne « maître » et ne me dire maître de personne ; je dois chercher à vivre en des conditions d'égalité avec tous, juifs ou grecs, propriétaires ou esclaves, millionnaires ou mendiants, sans faire acception des supériorités prétendues et des infériorités présumées ; je dois me conformer à la vieille maxime pré-chrétienne, de ne pas faire aux autres ce qui me déplairait pour moi-même et de leur faire ce qui me plairait de leur part ; si je revendique le droit de la défense personnelle et de la défense collective, du moins je saurai m'interdire toute idée de vengeance telle que la pratiquaient les primitifs et nulle haine ne poindra dans mon cœur, puisqu'elle atteindrait des malheureux qu'ont frappés déjà l'atavisme ou le milieu ; enfin, toujours comme le chrétien fidèle à son nom, j'aimerai d'abord le frère que je vois « avant de chérir ou d'adorer des êtres inconnus que je ne vois point ».

A mon avis, le principe de l'équivalence des forces prévaut dans le monde moral comme dans le monde physique. Vous aimez ce qui vous semble divin de toute la force de votre instinct et de votre désir ; j'aime également de toute l'énergie de mon intelligence et de toute la ferveur religieuse de ma volonté tout ce que l'expérience, l'observation et le raisonnement me disent appartenir à la vie solidaire. Nos œuvres sont donc égales l'une à l'autre, quoique les étiquettes en diffèrent absolument.

Il est vrai, je réponds par un *non* absolu à la forme de vos questions : non, il ne peut y avoir d'accord entre chrétiens et anarchistes, parce que toute confusion des langues amène la confusion des idées. Mais vous, chrétien, poursuivez votre mission en conscience, nous, anarchistes, nous savons que tout l'amour sincère éprouvé par vous pour vos frères non-chrétiens hâtera le jour de la grande fédération dans laquelle, dépassant toutes les églises, entreront tous les hommes de bonne volonté, fussent-ils athées comme le Bouddha.

III

Destinataire inconnu.

Bruxelles [sans date].

.... Sans doute, vous me considérerez comme un être religieux, car vous savez que j'ai la notion du devoir et que

toute mon ambition est de la pratiquer ; mais la religion, telle que tous la comprennent, peut-elle exister pour ceux qui comptent précisément au nombre de leurs devoirs de vivre sans Dieu, d'expulser de leur vie comme un débris impur tout ce qui reste de la fausse éducation et des hallucinations enfantines ? Je tâche de veiller sur chacun de mes pas et d'interroger ma conscience sur chacune de mes actions. Après la satisfaction d'avoir pris le droit sentier, la plus grande pour moi est d'être approuvé par les êtres que je respecte et que j'aime. Je sens le lien de solidarité qui m'unit à eux et par eux à tout ce qui vit et qui souffre. Si je travaille à m'appartenir, c'est pour me donner, et si je tiens à être fort, c'est pour me dévouer pleinement ; ayant tout reçu des autres, je tiens à leur rendre tout. Mais la cité de ma conscience me suffit, et je ne veux pas chercher en dehors dans le monde inconnu. Il me plaît de vivre, comme dit l'apôtre, « sans Dieu et sans espérance au monde ». Tout effort que j'emploierai à sonder l'insondable, à comprendre l'incompréhensible serait une perte d'intelligence, tout espoir en une vie future, tout vague désir de récompense serait une perte de vertu. Je m'en tiens au vieux proverbe français : « Fais ce que dois, advienne que pourra. » Voilà une morale qui me paraît convenir à des hommes : le devoir quand même et, s'il le faut, l'infortune pour récompense.

IV

A Richard Heath.

19 décembre 1893.

Mon ami, vous connaissez la légende hindoue. Un jour, Bouddha, frère de tous les êtres qui vivent, rencontra un tigre mangeur d'hommes, et il se laissa manger. Je comprends cet apologue. Mais les bouddhistes ne nous racontent pas si, voyant un jour un tigre se précipiter sur un enfant pour le dévorer, il laissa faire aussi. Pour moi, je crois que, ce jour-là, Bouddha tua le tigre.

Tout est là, l'homme qui aime ses semblables a-t-il le droit de jugement personnel pour savoir quand il emploiera la violence pour défendre son semblable ?

Tolstoï dit : « Jamais. » Il dit : « Laisse le tigre manger l'enfant. »

Les anarchistes disent : « Je n'ai pas à pénétrer dans les arcanes de ta conscience. Fais ce que veux. »

« Si tu ne crois pas à la défense des faibles par les forts qui font les lois, à toi de juger comment tu défendras ces faibles ».

Je parle au vieil historien des anabaptistes. Croit-il qu'ils pouvaient ou devaient compter sur les lois de mansuétude que les princes et les prélats faisaient pour les pauvres de corps et d'esprit ?

Eh bien ! La situation n'est-elle pas la même ?

Quant à moi, je me couperais la langue plutôt que de hurler avec les loups quand ils sont en chasse.

V

A M. Karl Heath.

Bruxelles, 31 mars 1900.

..... J'ai à régler un ancien compte avec vous. Dans le temps, vous m'avez écrit que vous êtes absolument opposé à l'emploi de la force, et que par conséquent vous êtes en désaccord avec moi, puisque, pour ma part, loin d'être « tolstoïsant », je crois à l'usage éventuel de la force. Voici dans quelle mesure, mon ami : celle de la défense du faible. Je vois un chat que l'on torture, un enfant que l'on bat, une femme que l'on maltraite, et si je suis assez fort pour l'empêcher, je l'empêcherai : je le dois à tous les faibles afin que désormais ils soient respectés. Mais m'objecterez-vous : « If force is to be admitted as a means of abolishing force, who is to decide when it is to be used (1) ? » Qui ? Moi, évidemment, puisque je suis un être conscient et raisonnable. C'est à moi, dans ma conduite, de savoir maintenant exactement où s'arrête la défense au point de vue de la solidarité humaine et où commencerait la vengeance. C'est là que je dois m'arrêter. C'est là que commencerait la réaction. Mais être le plus fort et se servir de sa force pour faire parler l'amour, telle est la conduite normale de l'anarchiste. Lorsque Ardjouna, ayant vaincu son ennemi, lui dit de se redresser avec ces paroles : « Va et fais le bien », je sens que lui aussi a fait le bien, et je désire l'imiter.

(1) Si la force est admise comme moyen de supprimer la force, qui décidera de l'opportunité de son emploi ?

VI

A Madame Wilderding.

Sèvres, 15 octobre 1892.

... Quant à l'ouvrage de Mackay (1), je l'ai lu et le trouve assez mauvais. Il pose ses personnages et leurs doctrines avec une bonne foi que je crois entière, mais, vers la fin, il saute par-dessus de graves difficultés.

Et quelle est sa conclusion ? C'est qu'il faut réussir quand même, non pas en suivant une voie considérée comme droite par l'anarchiste, mais en prenant le chemin ordinaire du gain et de la fraude. Carrard réussit, il s'enrichit parce qu'il terrorise et carotte ses éditeurs.

Vraiment il n'est pas besoin d'être anarchiste pour arriver là. Encore faut-il, dans ce cas, être parmi les privilégiés. Si les éditeurs n'avaient pas besoin de lui, il resterait le dernier des derniers parmi les miséreux. Tout le livre avec sa discussion et sa philosophie repose donc sur une simple chance. Ce n'est pas un ouvrage de principe.

VII

A Auguste Rouveyrolles, à Ganges.

Clarens, 9 juillet 1909.

Mon cher compagnon,

Chacun de nous a son caractère, ses instincts naturels, son tempérament, et, par conséquent, la conduite de tous les jours doit varier chez les individus.

Pourvu que cette conduite soit toujours raisonnée et sincère et que, chez les anarchistes, elle soit inspirée par la compréhension de la liberté personnelle et de la solidarité entre camarades, il n'y a rien à dire.

Encore une fois : fais ce que veux. Aussi n'ai-je point de conseils à vous donner. A chacun de faire ce qu'il trouve bien. Un tel a raison; tel autre a raison. Cela dépend des caractères.

L'individu dont les mains sont liées n'agit pas de la même manière que celui dont les mains sont libres. J'admire le gaillard qui n'a jamais courbé l'échine, qui a toujours dit sa façon

(1) *Les Anarchistes*, par John Henry Mackay, poète allemand anarchiste individualiste, auteur de la biographie de Stirner.

de penser à haute voix, qui a toujours la main levée pour frapper et dont la vie se passe en prison.

J'admire aussi l'homme inébranlable qui ne parle jamais hors de propos, qui pèse ses paroles pour leur donner toute leur valeur et qui les prononce seulement quand il en espère un bon effet pour la propagande, l'homme qui attend son jour pour combattre à bon escient, mais dont rien au monde ne peut faire changer la force d'âme.

Que chacun agisse conformément à sa nature, et que de la diversité des efforts naisse l'action commune. Pas de mot d'ordre. Que chacun soit à lui-même son propre conseiller.

Travaillez de votre côté, nous travaillerons du nôtre et l'œuvre finira bien par aboutir.

Je vous prie, cher compagnon, de transmettre à vos amis révolutionnaires les bonnes salutations d'un camarade.

VIII

A Mademoiselle Clara Koettlitz, à Bruxelles.

Bruxelles, 12 avril 1895.

... En fait de livres, je vous dirai, ma chère demoiselle, qu'il n'importe guère de les étudier pour y trouver des arguments dans la discussion. C'est là le petit, le tout petit côté de la question. Ce qui importe, c'est d'apprendre à fond, de fortifier ses convictions par de fortes études, de se créer un idéal bien complet, embrassant l'ensemble de la vie, et de vivre conformément à cet idéal dans toute la mesure de ses forces adaptées aux possibilités ambiantes. Etudiez, apprenez et ne parlez jamais des choses sérieuses qu'avec des personnes d'une parfaite sincérité. Il faut avoir assez de fierté pour ne pas prodiguer en des conversations légères le trésor de ses convictions. Du reste, si vous observez ceux qui discutent, sans prendre part au débat, vous remarquerez facilement que la sincérité parfaite est rare dans ce genre de tournois et que d'habitude les interlocuteurs cherchent à entraîner leur adversaire dans une question secondaire, dans une petite difficulté de détail. Ils peuvent ainsi se procurer un triomphe apparent qui ne signifie rien, mais dont le résultat est absolument contraire à la vérité. Aussi vous ferez bien de vous méfier de ces

joutes oratoires. Ce qu'il faut, c'est d'assurer ses convictions et de vivre suivant sa foi : de cette manière vous ferez la meilleure de toutes les propagandes.

Les jeunes, — et vous en êtes heureusement, ayant devant vous tout un long avenir de bonheur et de bonté, — les jeunes s'imaginent volontiers que les choses peuvent changer rapidement par de brusques révolutions. Non, les transformations se font avec lenteur, et par conséquent il faut y travailler avec d'autant plus de conscience, de patience et de dévouement. Dans la hâte d'une révolution immédiate, on s'expose par réaction à désespérer quand on constate l'empire des préjugés absurdes et l'action des passions mauvaises. Mais l'anarchiste conscient ne désespère point : il voit le développement des lois de l'histoire et les changements graduels de la société, et s'il ne peut agir sur l'ensemble du monde que d'une manière infinitésimale, du moins peut-il agir sur soi-même, travailler à se dégager personnellement de toutes les idées préconçues ou imposées et grouper peu à peu autour de soi des amis vivant et agissant de la même façon. C'est de proche en proche, par petites sociétés aimantes et intelligentes, que se constituera la grande société fraternelle.

Vous êtes arrêtée vous-même dans la compréhension de l'idéal anarchiste par une question scabreuse, celle de la « famille ». Je comprends d'autant plus votre hésitation que le livre qui vous est tombé sous la main était vraiment de nature à vous offenser. Le langage grossier est toujours inspiré par des idées grossières. Or, en traitant ces questions, il faut toujours le faire avec un respect parfait de la délicatesse féminine, avec un sentiment que j'appellerais religieux, tant il faut avoir souci de la pudeur humaine. C'est peut-être une raison pour laquelle on a si peu écrit sur ce sujet, car il demande une pureté absolue de langage et de pensée. La question, réduite à ses éléments essentiels, est celle-ci : la famille normale, spontanée, doit reposer uniquement sur l'affection, sur les affinités libres : tout ce qui dans la famille provient de la puissance des préjugés, de l'intervention des lois ou des intérêts de fortune doit disparaître comme essentiellement corrupteur. Ici, comme en toute autre chose, la liberté et l'élan naturel sont les éléments de vie.

IX

A Madame Wilmerding.

Bruxelles (septembre 1896).

.... A mon avis comme au vôtre, je pense, l'union normale doit être tellement « libre », spontanée, interpersonnelle, que nul ne devrait en connaître. C'est affaire entre les participants. En outre, ces formes d'union varient naturellement suivant les individus, leurs passions, leurs convenances. Une minute, un jour, un mois, à l'essai, au caprice, à la durée, à l'alternance, à perpétuité, ceci ne regarde personne : chaque être humain, chaque couple d'êtres humains doit nous être sacré dans son désir, à la seule condition que la volonté des conjoints soit absolument d'accord. A cet égard, je ne fais point de différence entre le monde animal et cet autre monde, également animal, qui est l'humanité.

Mais si je me garde bien de juger les individus, je puis constater qu'il y a des formes d'union plus ou moins élevées. Evidemment la forme supérieure est celle qui comprend à la fois la passion mutuelle, la fervente amitié, l'estime parfaite et la constance d'amour provenant de la transformation continue, du renouvellement de l'un par l'autre jusqu'à la fin de la vie. Cette union atteinte par un si petit nombre d'individus, n'est-elle pas l'idéal, et la première explosion d'amour ne la contient-elle pas en germe? Si la promesse instinctive qui se fait entre les amants ne se réalise pas, — et que de chances pour qu'il en soit ainsi, — c'est l'unité de la vie qui se brise.

Sommes-nous d'accord, ma bien chère camarade? Je le désire vivement, car l'avenir des enfants dépend de l'idéal d'existence que se font les devanciers.

X

A Richard Heath.

Bruxelles, 12 novembre 1902.

Mon bien cher et respecté compagnon,

J'ai attendu la lettre de M. Monod que vous m'aviez annoncée, mais il ne m'a point écrit. D'ailleurs je sais quelle est l'œuvre entreprise par lui et ses amis, car je reçois *l'Avant-Garde* de votre ami Roth et *l'Ere nouvelle* d'Armand et Marie Kugler.

Certes, j'apprécie beaucoup leur zèle, leur esprit de solidarité, leur vaillance et l'admirable sincérité de leur langage, et vous savez, par les nombreuses discussions que j'ai eues avec vous, quel est le seul point qui nous divise. Je leur reproche de donner un corps sans réalité historique à notre bel idéal : il n'a jamais vécu, c'est à nous de le faire vivre. L'état d'harmonie ne se trouve pas derrière nous, c'est l'œuvre de l'avenir que nous susciterons par notre amour, notre persévérance, notre dévouement.

A ce propos, j'ai eu récemment le bonheur de voir en Hollande, le pays d'origine de votre mère, un commencement de société harmonique qui m'a doucement ému. C'est par mon neveu de Peebles, que s'est faite la connaissance. Sa femme et ses enfants ayant passé un mois de vacances dans les landes de Blaricum, près d'Amsterdam, il a eu l'occasion d'aller visiter les colonies de l'endroit et, par contre-coup, mon frère Elie, puis moi, nous avons eu à partager la même joie.

Je n'ai pas vu l'un des centres qui ont été les mieux étudiés par les sociologues, la colonie de Bussum fondée par un ancien pasteur protestant, van Eeden, je n'ai vu que les groupes de Blaricum, et encore pendant quelques heures seulement. Mais quels braves gens ! avec quelle vaillance ils s'adonnent à leur travail ! Avec quelle noblesse de langage ils discutent les questions de morale et d'humanité ! Combien on se sent heureux dans leur bonne compagnie ! J'en ai gardé l'une des émotions durables de ma vie. Je me suis trouvé vraiment avec mes frères et vos frères, dans notre grande famille. Ils sont au nombre de ces hommes avec lesquels vous sentiriez le lien d'unité et de solidarité dont vous me parlez. Et, qui plus est, cette solidarité n'est pas seulement morale, elle est intellectuelle aussi. Quelques différences de mots, de noms propres : combien cela est peu de chose quand on se sent porté dans le même ciel et que l'on plante sa bêche dans le même sillon ! Chaque jour étant un jour de lutte avec soi-même, il nous est impossible de prédire quel sera le résultat définitif de ces embryons de sociétés nouvelles. Ces hommes sont-ils « nés de nouveau », pour me servir de votre langage ? Je le crois, j'ai confiance. Et s'ils ne sont pas nés de nouveau, leur zèle d'aujourd'hui, leur désir ardent de justice influera certainement sur la naissance prochaine de ceux qui accompliront leur œu-

vre. Du moins auront-ils travaillé comme vous le faites, vous qui semblez être seul et qui cependant avez autour de vous l'église immense de tous les hommes de bonne volonté. Moi aussi, je suis loin de vous, très loin, et les circonstances de la vie, qui m'ont roulé comme un caillou poussé par la vague, ont fait de moi en apparence un étranger, mais je me sens tendrement à vos côtés, dans le même élan de sentiment et d'action. De tous ces désirs, de toutes ces volontés sortira l'action et de toutes ces cellules éparses naîtra, non pas le Surhomme mais l'Homme, l'Humanité heureuse.

Très affectueusement,

ÉLISÉE RECLUS.

LA POÉSIE

D'EMMANUEL SIGNORET

Celui-là nous déplaît parce qu'il resplendit !
E. S.

C'est au bord de la grand'route, à l'entrée même de Lançon, que l'on a décidé de dresser l'image de celui qui, le mieux, à mon sens, a su traduire en français toute la poésie provençale. Quel horizon pouvait être plus convenable que celui de ce village, dont le poète a chanté les rochers, les oliviers et l'azur? On ne peut goûter pleinement les vers de Signoret que dans le Midi, comme le chant de la cigale d'ailleurs ou la musique des fifres et des tambourins. On ne les comprend que dans le silence, l'espace et la lumière. Sous un ciel gris et maussade, le son grêle des pipeaux, le ronflement étouffé des longs tambours paraissent un peu ridicules. Ici, ils soulignent davantage l'accablement heureux des après-dînées. Ne savent-ils pas remplir toute l'étendue de leur mélodie, têtue comme le cri du grillon? Dans ce chant inlassable qui prend plaisir à se répéter, on retrouve un peu de la mélancolie des mélopées orientales. La poésie de Signoret témoigne ce même goût du son choyé pour lui-même, d'une griserie du mot et du rythme.

En Arles, en Avignon, dans la plaine d'Orange, au milieu des verdures de Maillane, sur la route de Sérignan, quand les blés sont mûrs, j'ai compris la beauté majestueuse de cette poésie. De même que le chant de la cigale ne fait qu'accentuer le silence de la campagne endormie, ainsi le rythme du poète déploie silencieusement toute l'ardeur du lyrisme. L'enthousiasme de ces strophes ressemble à l'air brûlant, mais allègre, que l'on respire. Nous retrouvons là toute l'exaltation de la lumière provençale.

Aussi ne suis-je pas de l'avis de M. Marcel Provence, lorsqu'il regrette : « Si le fils de Lançon avait écrit en provençal, il serait resté dans nos terres, car son public aurait été autour

de lui. Notre Provence aurait eu son Pindare, après avoir eu son Homère. »

Peut-être. Mais la littérature française n'aurait pas eu d'écrivain capable de nous faire sentir toute la beauté, toute la richesse des provinces méridionales. Un Alphonse Daudet nous décrit surtout et nous explique le Midi; un Signoret nous le fait goûter tout entier : il le recrée pour nous. Grâce à ses vers — mêlés que nous sommes à son enthousiasme lyrique — nous nous baignons dans le soleil. La même joie physique, le même bien-être intellectuel, plaisir fait d'engourdissement et de lucidité, nous envahissent, lorsque nous déclamons ses strophes ou que nous venons rêver sur la terrasse d'Avignon.

> Lançon, je veux bâtir sur ta colline austère
> Un temple à la splendeur ; tes vallons d'églantiers
> Y porteront le flot des peuples de la terre
> Et ses flancs contiendront les peuples tout entiers.
>
> Ses hauts toits d'or perdus dans le ciel solitaire
> Jetteront des torrents de flamme à tes sentiers :
> J'ai taillé dans le marbre, instruit d'un vieux mystère,
> Sa blanche colonnade aux chapiteaux altiers.
>
> Sur l'autel, le soleil trônera dans sa gloire ;
> Là, le saint vendangeur tordra la grappe noire,
> Le moissonneur aux vents lancera la moisson !
>
> Phidias te chanta, Sagesse, un chant de pierre :
> Des paroles de vie, harmonieux maçon,
> Moi, Splendeur, j'ai construit ton sacré sanctuaire.

Je ne vois pas bien, pour ma part, comment le poète aurait pu, dans sa langue originelle, se montrer plus magnifiquement provençal que dans ce sonnet d'une éblouissante sérénité.

§

Emmanuel Signoret est né à Lançon (Bouches-du-Rhône), le 14 mars 1872. Après des études faites à Aix-en-Provence, il débuta, à 17 ans, nous conte M. Adrien Mithouard, par des poèmes catholiques « du mysticisme le plus blanc ». De 1896 à 1899, « par l'assistance d'autrui, il fit, mais dans quelles conditions! onze voyages en Italie, édita plusieurs plaquettes et fit paraître une revue qu'il rédigeait à peu près seul : *le Saint-Graal*. Il demandait son pain aussi bien à l'ouvrier et au paysan qu'à ses camarades de lettres. Il tendait

la main pour l'amour de la poésie, comme, au Moyen-Age, un moine pour l'amour de Dieu (1) ».

Les conditions lamentables dans lesquelles il accomplissait ces voyages ne l'empêchaient nullement d'admirer les beautés rencontrées ; il en rapportait des souvenirs inoubliables qu'il magnifiait encore dans sa prose de maître-écrivain : « A la même époque je visitai l'Italie. Deux années consumées sous son ciel et parmi ses divins édifices n'ont point encore satisfait ma curiosité et mon amour. Rome et Pise, Florence, Naples m'ont ouvert leurs trésors. L'Italie m'initia à la vie complète et supérieure. Là, j'ai pu contempler la genèse des forces et m'accoutumer à l'antiquité de la vie. Chaque temple, chaque arc de triomphe imite et perpétue l'effort des hommes courbés ou des peuples qui se relèvent. Chaque colonne étend aux pieds du voyageur des amas de siècles avec son ombre. Chaque dalle cache une source des idées... Ces quelques notes crayonnées sur les marches de la Loggia dei Lanzi, aux bords de la Piazza della Signoria, à Florence, sont particulièrement destinées à des amis. Les Uffici sont près de là avec leurs marbres, leurs statues d'airain et leurs toiles rayonnantes. A mes côtés se dresse le *Persée* de Benvenuto Cellini avec son Apollon, son Mercure et sa magnifique Minerve. Ah! puissé-je faire pour ma douce patrie ce que tous ces maîtres firent pour la leur! Par les restes de l'antiquité, par eux et par Dante, mes voyages en Italie furent pour moi une vraie naissance. Ils ont fait parler le marbre et l'airain. Par eux la couleur est devenue éloquente. Puissé-je rendre la langue française aussi expressive. Puissé-je l'enrichir de traits aussi forts et aussi impérissables ! »

Entre deux voyages, en décembre 1897, Signoret se mariait. En 1899, il publiait *la Souffrance des Eaux*, que couronna l'Académie Française (2). Une année plus tard, le 20 décembre, misérable et presque aveugle, il mourait à Cannes, laissant dans le besoin sa femme et ses trois enfants. Il avait alors 28 ans.

(1) Louis Giniès, dans *le Feu*, de mai 1913. M. Giniès est l'organisateur principal des belles fêtes données en l'honneur du poète de *la Souffrance des Eaux*, et c'est lui qui s'est occupé le plus activement de l'érection du monument commémoratif.

(2) Toutes les plaquettes d'E. Signoret, — moins *le Livre de l'Amitié* (*Misraël et Myrtil*), Vanier, 1891, — ont été réunies sous le titre de *Poésies complètes*, par M. André Gide, au *Mercure de France*, 1908.

Accablé, il écrivait à Edmond Jaloux, plusieurs mois avant sa mort : « Ma vie, par moment, semble un miroir diabolique. Si ma parole sans tache et classique, si ma pensée sans hasards sont un laurier droit, une lyre à l'inévitable courbe, ces objets spirituels se reflètent dans ce miroir — brisés ! » Mais je suis à peu près certain que ce « grand ébloui » s'éteignit en répétant encore cette phrase d'une de ses préfaces : « *J'achève en bénissant la vie...* » En tout cas, ce fut avec lui, au bord de la mer :

L'immersion d'un flot magnifique d'étoiles !

§

Mallarmé disait à Moréas : « Au fond, vous trichez avec les siècles, mais j'adore cela qui est, peut-être, l'acte principal du poète. » Signoret avait eu connaissance de cette expression et l'approuvait. Un poète qui veut durer doit s'arracher en quelque sorte à l'étreinte de son époque. Nul plus que lui ne « tricha avec son temps ».

Païen véritable, il « voyait », chaque jour, les dieux et les déesses. Pour lui, tout vivait ; au delà des apparences, il contemplait l'essence réelle des êtres. Sans sourire, il apercevait dans le soleil le dieu des vers, et la lune n'était point pour lui le symbole, mais la face même de l'amoureuse d'Endymion. Sincèrement il s'écriait :

Apollon plane aux champs : vois trembler la cigale !
Diane flotte : entends le rossignol gémir !

Signoret n'a-t-il pas été le *voyant* que réclamait Arthur Rimbaud ? Il a d'ailleurs de nombreux points communs avec le poète d'*Une Saison en Enfer*. Mais qui donc, de tous ceux qui coudoyèrent cet « enfant sublime » ou feuilletèrent son œuvre, n'a pas été marqué d'une empreinte, souvent peu visible, mais néanmoins indélébile

Le frémissement de ce vers :

L'aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,

semble s'envoler du *Bateau ivre*. Signoret a bien un peu le droit de s'écrier aussi :

Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir.

Un soir qu'il avait soupé dans une pauvre auberge de Puget-

Théniers, en compagnie de quelques amis, il composa dans le feu de son enthousiasme l'ode suivante :

Je chanterai les festins :
Dans nos coupes les destins
Tonnèrent et sur nos lyres
Sonna Phœbus en courroux ;
Les Muses jetaient en nous
Leurs prophétiques délires !

Le vin dans sa pure fleur
Avait la tendre couleur
Des aurores rougissantes ;
L'antique Bacchante y dort ;
Des roses voilaient le bord
De ses coupes nourrissantes,

Fiers lutteurs, venez manger
Le pain de froment léger,
Les viandes délectables :
Qu'aux lueurs de nos flambeaux
Les fruits tombés des rameaux
S'amoncellent sur nos tables !

Un dieu dans notre œil riait,
La sainte nappe brillait,
L'un de nous leva sa coupe :
Soudain la porte s'ouvrit,
Dans la salle blanche on vit
Entrer la neuvaine troupe.

Comme on défait un bouquet,
Dans la salle du banquet
Les neuf sœurs se répandirent
Et sur nos fronts surhumains,
Liés par leurs fortes mains,
De purs lauriers resplendirent !

Elles chantèrent ; leur voix
Disait les fleuves, les bois,
Les montagnes éternelles...
— Si tu regardais de près
Ces demeures, tu verrais
Luire un temple à tes prunelles !

Point d'ironie chez un tel visionnaire ! Les Muses sont bien entrées dans l'humble salle de l'auberge et de leurs mains divines ont couronné les convives. Le poème, inspiré par cette scène, est là qui témoigne de sa réalité. Mais n'allons pas oublier que ce grand illuminé sait être aussi un peintre très

exact du décor; je n'en veux pour preuve que ce fragment d'un « paysage fluvial »:

Soudain un peuplier superbe sort de l'onde
Et domine les lauriers-roses et l'esquif,
Vesper s'allume et l'eau de ses lueurs s'inonde ;
— Le Soir, au bord du fleuve, est accoudé, pensif.

Et l'étoile du soir luit d'un éclat humide.
Les feux de la cité, là-bas, ont l'air mouillés...

Avec l'influence de Rimbaud, celle aussi des symbolistes (*Ton front, sur mes genoux ployés, que tu le poses!*) Signoret a subi, malgré lui, l'autorité morale de Moréas et de son Ecole Romane. M. André Thérive a parfaitement raison d'écrire : « Emmanuel Signoret avait leurs idées, et une vanité plus forte même que leur orgueil. Par malheur, son goût défaillait parfois (1). »

L'auteur des *Vers Dorés* avait bien commencé par proclamer : « Jean Moréas est venu d'Athènes pour ressusciter l'âme grecque » ; mais lorsqu'il s'aperçut qu'on allait l'enrôler parmi ceux qu'avait touchés la doctrine romane, il s'empressa de taire une admiration qui lui pouvait porter ombrage. En juin 1898, il écrivait: « La lecture soudaine de Ronsard et de Gœthe me révéla la qualité de mes propres dons. » C'était oublier que l'Ecole Romane existait depuis huit années déjà et que *le Pèlerin Passionné* rassemblait les poésies composées par Moréas entre 1886 et 1890! *Enone au clair visage* et *les Sylves* sont de 1891-1893; *Eriphyle* et *les Sylves nouvelles* de 1893-1896. Et Signoret ne publie sa *Souffrance des Eaux* qu'en 1899, l'année où Moréas donne les deux premiers livres des *Stances*. Nous pouvons donc sourire quand nous l'entendons répondre avec colère à Charles Maurras :

Quand de mon océan parfait, vaste et limpide,
Où roulent spontanés les profonds éléments,
Tu dis qu'il prend son onde au vif ruisseau que guide
Ta main en le flattant, tu sais bien que tu mens!

S'il voulait bien se reconnaître des maîtres dans le passé, il entendait ne pas avoir d'égal de son vivant. Ce grand orgueil lui a inspiré des vers splendides :

(1) *Revue critique des idées et des livres*, 25 février 1913.

Tout un monde naissant sous mon front est caché...
Et j'ai passé, portant la Beauté dans mes bras...
L'harmonie a rompu ma poitrine abondante...
Mais les chants les plus beaux par mon sein sont produits...

Les pires cœurs ont dit : comme sa lyre est belle...
Que faire à mon laurier chaque jour plus épais
Si la force des chants sur mon seul luth s'amasse...
La vie a commencé, mais ma pensée achève...

C'est là d'ailleurs un orgueil commun à tous les grands poètes, — l'orgueil du prophète qu'un dieu inspire et qui, pour un instant, devient la bouche même du dieu.

Signoret ira jusqu'à dire : « Souvent même, je me suis tu et j'ai laissé parler les choses. » Cet état quasi passif du poète, en face de l'émotion dont il est possédé, explique en somme son délire et l'obscurité d'une grande partie de son œuvre abondante et enthousiaste. Dans ses sonnets seulement, limité par le cadre étroit du poème, il est bien obligé de faire un choix parmi les éléments qui se pressent dans son cœur et son cerveau. Il a vraiment ressuscité le sonnet lyrique abandonné depuis la Pléiade :

Après Ronsard, après Pétrarque,
Légers sonnets, emportez-moi !

Un sonnet de Ronsard, nous dit M. Albert Thibaudet fleurit lyriquement, ainsi d'ailleurs qu'un sonnet de Pétrarque. Il diffère des sonnets du XVIIe siècle (voyez les plus célèbres, le *Job* de Benserade, le *Grand Dieu, tes jugements*, de Desbarreaux) en ce qu'il ne porte pas tout entier sur le trait ingénieux du dernier vers; la chute jolie, amoureuse admirable, reprise d'ailleurs des Italiens, de leur sonnet-épigramme, et des prédécesseurs de Ronsard. Il semble qu'au XVIIe siècle le sonnet ait, avant de s'éclipser, subi l'influence de la prose, se soit, comme un développement de prose, comme une « page » de La Bruyère et de Montesquieu, terminé par un mot d'esprit, une pointe qui l'enfonce en terre. Au XIXe siècle, cette usurpation du dernier vers reparaît, tantôt comme chez Soulary ou Sully-Prudhomme, Arvers ou Angellier, en mot de la fin, tantôt comme chez Heredia en coupe imagée et plastique. Le sonnet traditionnel, qui immobilise un état lyrique, ne survit guère au XVIe siècle (1).

Ce sonnet traditionnel, le poète des *Oliviers* l'a rénové. Voici des strophes purement lyriques :

(1) *Nouvelle Revue Française*, août 1913.

AVERSE DE MAI

Les demeures du jour s'écroulent ; leurs décombres
Fument sur la montagne. Ah! quel affreux tison
Transforme en blocs cendreux de nuages et d'ombres
Les temples d'or léger où riait la saison.

Bientôt sur les ormeaux, les rochers, les mers sombres,
Sur la prairie en fête et la blanche maison,
Pluie ! on entend sonner ta lyre aux riches nombres
Dont les cordes sans fin traînent sur l'horizon.

Mais soudain sur ton char aux rayonnantes roues
Tu t'élances, soleil, tu bondis, tu secoues
De tes flambeaux mortels la frayeur et l'amour.

Tes coursiers de la pluie ont gonflé leurs poitrines;
Toi, le laurier au front, de tes mains purpurines,
Riant, tu rebâtis les demeures du jour.

ou bien encore :

AZUR

Tendres rubans, amas de ganses innocentes,
Ornant d'aimable azur mes beaux cheveux d'enfant
Qui coulaient de vos nœuds en boucles bondissantes
Comme un torrent doré hors du rocher qu'il fend,

Vous surmontez du feu de vos clartés décentes
L'azur limpide et fier du grand ciel triomphant
Et la sérénité des mers resplendissantes
Et l'œil bleu de Pallas qu'un sombre cil défend.

La pourpre, le safran, et l'argent des étoiles,
Dans mes vers ont coulé de tes puissantes toiles,
Toi des hautes couleurs chantre énergique et pur !

Je veux, élargissant, Titien ! ton exemple,
Emplir, teindre, inonder d'un immortel azur
Ce beau sonnet de marbre éclatant comme un temple.

Mais en même temps que le sonnet lyrique, Signoret remettait en honneur l'ode trop délaissée.

Tous les longs poèmes du père de *Jacinthus* sont animés du délire qui rythmait l'ode antique. Seulement, on peut ouvrir au hasard le recueil de ses œuvres : aucune idée autre que l'idée lyrique ne soutenant les strophes, tous les poèmes se ressemblent, à plus ou moins de perfection près. Ils sont en somme ce que Mallarmé tenta de réaliser : le mouvement lyrique. Ils cherchent à fixer, une fois pour toutes, le souffle poétique intérieur qui soulève un instant l'âme de tous les hommes, l'étreint, puis la laisse exaltée et pantelante. Ils veu-

lent recréer la marche même de l'inspiration. Mais une pareille conception oblige l'écrivain à réaliser le poème unique, sous peine de se répéter. Ce poème suprême, qui peut remplacer tous les autres,—puisqu'il est le souffle, le mouvement, la musique poétique, sources de toute poésie, — Signoret ne s'en est-il pas approché dans *la Fontaine des Muses?* C'est bien par tous nos sens que ces vers nous empoignent : ils agissent sur nous à la manière des émotions. A nous, plus tard, une fois apaisés, d'en dégager l'idée et la leçon. Trop intellectuel et métaphysicien, Mallarmé devait échouer là où Signoret, simple force naturelle, réussissait à s'épanouir.

La poésie, pour ce dernier, est une véritable libération; elle n'est pas un chant sur un sujet défini, mais bien le chant lui-même. Il chante pour chanter, pour le plaisir d'assembler de beaux sons et de beaux nombres; il exprime ainsi la poésie intérieure dont il se sent gonflé et lui donne l'essor. Impossible d'imaginer un chant plus gratuit. Personne mieux que ce poète ne nous suggère l'idée de la nudité, de cette poésie dont la matière n'est que pure poésie.

Sur ce sujet, voici une page excellente de M. Adrien Mithouard :

A lire les strophes sonores d'Emmanuel Signoret, on s'aperçoit vite que le charme de sa poésie tient à un certain délire verbal qui excelle à assembler les mots eurythmiques. L'évolution des arts contemporains atténue tous les jours l'importance du sujet : plus ils s'élèvent ou se purifient, plus il apparaît que c'est à l'éloquence propre, à la qualité fine ou splendide du ton ou du son qu'ils le doivent. Il n'importe guère par exemple que tel Rodin représente un saint Jean-Baptiste ou tel Renoir une fillette dans un jardin. C'est d'abord de la sculpture ou de la peinture, un mystère, en somme. Qui l'eût osé croire? La poésie elle-même était capable de ce dépouillement. La trame du sens, ce moindre *récit* qui sert de prétexte à un poème, échappe en somme assez vite chez Signoret, et sans qu'on en soit dérouté. On est pris tout entier par ce mouvement intérieur qui agence la matière verbale. L'haleine soutient la poésie. C'est là ce que Gide appelle fort bien la « pureté lyrique » de Signoret (1).

La poésie devient donc un élément naturel comme le feu, l'air ou l'eau. Mais si la Poésie « est », le poète, lui, tombe au rang d'interprète passif, de Sibylle. « L'œuvre pure, disait

(1) *L'Occident*, avril 1908.

déjà Mallarmé, implique la disparition élocutoire du poète, qui cède l'initiative aux mots, par le heurt de leur inégalité mobilisés ; ils s'allument de reflets réciproques comme une virtuelle traînée de feux sur des pierreries... (1). » Toutefois ce n'est point par les mots que se laisse conduire Signoret, mais par le souffle éloquent dont il est animé. Il cherche à reproduire nûment la fureur lyrique qui l'envahit. Les mots n'ont plus ici qu'une valeur de quantité, une valeur respiratoire.

Chez les classiques, le mot a d'abord un sens logique ; chez les romantiques et leurs successeurs, le mot n'est plus que couleur, son ou allusion. La poésie veut imiter la peinture, la sculpture ou la musique. Mais avec Signoret elle ne veut être que poésie. Un Hugo est boursouflé parce qu'il jette une petite idée dans son torrent lyrique. Il y a disproportion. Chez Signoret, le torrent seul s'écoule. Mais, paroles d'un dieu que la Sibylle profère et refuse de traduire en langage compréhensible, le sens en demeure le plus souvent caché. Seuls subsistent encore quelques rayonnements de cette clarté intérieure.

Si Emmanuel Signoret a écrit un jour :

Immobilise-toi lentement : — sois Statue !

ce fut sans doute par erreur ; ou plutôt fit-il cette déclaration influencé par le Parnasse. Peut-être aussi qu'il comparait, dans son esprit, la pure beauté à quelque statue ; mais ce qu'il a toujours voulu exprimer, plutôt que la pureté plastique des lignes et des volumes, c'est le frémissement lumineux qui se dégage de toute beauté, même immobile. Il compare à tort son art à la sculpture, à l'architecture, ses poèmes à des statues ou à des temples. A moins d'entendre qu'il sculpte la lumière? Et vraiment il la pétrit, la modèle, la caresse, en construit, ô miracle! des formes impérissables : « Il prétendait, nous affirme M. André Gide, construire un monument où ne put habiter nulle ombre ; que dis-je ? construire, en n'employant que la lumière pour matériaux. » Par là s'expliquent la joie frémissante et l'éblouissement lyrique qui émanent de cette œuvre, bien mieux que des petites fantaisies de Théodore de Banville.

(1) *Divagations*, p. 246.

Au lieu de lumière, la joie
L'éclaire à son soleil plus fort.

Ah ! c'est bien ce poète qui fut hanté, toute sa vie, par « l'implacable azur » !

§

Nul plus qu'Emmanuel Signoret n'était capable de devenir le grand poète lyrique de notre siècle, le « poète-lauréat », cher aux Anglais. Qu'on relise cette délicieuse *Inscription antique pour le tombeau de madame Eugénie Toesca.*

Vois : la lune légère
Flotte sur les cyprès ;
De la terre étrangère
Apprends-moi les secrets !
Parle : en son ciel a-t-elle
Une lune aussi belle ?

Le vent qui par les mondes
Disperse ton esprit
Y berce-t-il des ondes
Où le soleil sourit ?
La vallée où tu veilles
A-t-elle des abeilles ?

O toi qui fus si belle,
Reçois ce monument :
Un feuillage y ruisselle ;
Blanche éternellement
Une colombe folle
Sculptée en marbre y vole.

De mes tables frugales
Voici les plus beaux fruits ;
Prends aussi ces cigales,
Ces rossignols et puis,
Toi qui serais ma mère,
Prends cette rose amère !

Mais ce qui manqua toujours à ce poète, ce fut un grand sujet à traiter, digne de son métier merveilleux et de son souffle lyrique. La poésie ne peut être que rarement son propre objet : elle meurt de ce narcissisme intellectuel. Elle n'est pas en effet une fin en soi ; et lorsqu'elle trouve ainsi en elle-même sa propre satisfaction, elle se condamne à la stérilité la plus honteuse.

Dans *le Symbolisme* de M. A. Retté, nous lisons ces lignes très significatives :

Cependant Signoret avait parfois, surtout à la fin de sa vie, l'intuition que son art, apprécié par les poètes, ne parvenait point jusqu'à la foule. Comme il se sentait né pour être le Pindare d'un peuple, il subissait alors toutes les angoisses de la solitude. M. André Gide a également fort bien noté son esprit dans ces minutes de défaillance : « Un jour, dit-il, je le vis à Cannes ; je me plaignis à lui de ce qu'il ne produisait pas davantage. — *Moi, je suis toujours prêt*, répondit-il ; *j'attends qu'on me commande quelque chose.*

Nous avons eu en Signoret un poète unique, peut-être un second Ronsard, mais que notre société désorganisée n'a pas su utiliser. Ce beau feu intérieur s'est rapidement consumé, sans que la France ait songé un instant à l'entretenir.

JEAN-MARC BERNARD.

A PROPOS DE LA NOUVELLE ÉDITION DES ŒUVRES DE RIMBAUD

—

Le service des coupures de Presse m'apporte un article, paru dans le numéro des *Marges* du mois dernier, au long cours duquel on m'intente un étrange et cavalier procès au sujet de l'édition des *Œuvres de Arthur Rimbaud* qui fait aujourd'hui partie de la *Bibliothèque choisie* du *Mercure de France*. L'article est signé : Marcel Coulon.

Je n'opposerai à ce trop léger réquisitoire aucune défense en règle. Mais, comme, au regard des personnes de goût qui ont bien voulu approuver notre travail, nous ne pouvons faire défaut, je me bornerai à rectifier quelques-unes des inexactitudes, je veux croire involontaires, qui fourmillent en la diatribe et qui pourraient, devant les Assises de la Critique où l'on me traîne, être préjudiciables à notre cause, tout en incitant d'honnêtes jurés à commettre une erreur judiciaire.

§

1° L'argument central, le dada de M. Coulon, consiste en ce que, Verlaine ayant fait jadis une édition d'œuvres de Rimbaud, je ne me suis pas soumis à cette autorité. Or Verlaine, à proprement parler, n'a jamais construit de recueils des poèmes de son ami et maître. L'édition de 1895, qui s'intitule indûment *Poésies complètes* et sur laquelle mon critique chevauche, est du libraire Léon Vanier. Et, précisément, dès le début de la préface que l'auteur des *Romances sans Paroles* consentit à fournir pour ce volume, sa responsabilité est dégagée, en des termes qui le feraient complice de l'arbitraire dont il paraît que je me suis rendu coupable:

A mon avis tout à fait intime, j'eusse préféré, en dépit de tant d'intérêt s'attachant intrinsèquement, presque aussi bien que chronologiquement, à beaucoup de pièces du présent recueil, que celui-ci fût allégé pour, surtout, des causes littéraires : trop de jeunesse décidément, d'inexpériences mal savoureuses, point d'assez heureu-

ses naïvetés. J'eusse, si le maître, donné juste un dessus de panier, quitte à regretter que le reste dût disparaître, ou, alors, ajouté ce reste à la fin du livre, après la table des matières et sans table des matières quant à ce qui l'eût concerné, sous la rubrique « pièces attribuées à l'auteur », encore excluant de cette, peut-être trop indulgente déjà, hospitalité les tout à fait apocryphes sonnets publiés, sous le nom glorieux et désormais révérend par de spirituels parodistes.

2° *Les Corbeaux,* en dépit de ce que prétend M. Coulon, ne constituent point l'adieu de Rimbaud à la poésie régulière. Il y avait déjà quelques mois (et quelques mois en l'espèce c'est beaucoup) qu'il faisait des vers libres, lorsque, en 1872, M. Emile Blémont lui demanda collaboration à *la Renaissance.* Une revue parnassienne n'eût pas accepté *la Rivière de Cassis.* Rimbaud, pour complaire, se vit obligé de rimer *les Corbeaux.* Inédit jusque-là dans les revues littéraires de Paris, voulut-il ainsi montrer qu'autant que d'autres il pouvait se soumettre à la mode ?

3° Non, monsieur Coulon, ce n'est pas « indûment » que j'ai supprimé dans l'édition de 1913 la division chronologique en trois parts des vers réguliers : puisque c'est moi qui, en 1898, l'avais établie après m'être renseigné auprès d'Ernest Delahaye sur la date de chacun des poèmes. Vous savez, cependant, le Droit !

4° M'est avis que tout esprit délicatement critique comprendra pourquoi je n'ai pas voulu, étant en ceci moins exclusif que Verlaine, repousser à la fin du volume incriminé les deux quatrains intitulés *Sensation.*

5° *Mes petites amoureuses* ne sont pas contemporaines du *Bateau ivre*, encore moins lui sont-elles postérieures : puisque la lettre du 15 mai 1871, publiée par *la Nouvelle Revue française* d'octobre 1912, les contient, et que *le Bateau ivre* est d'août-septembre 1871.

6° Je n'ai jamais déclaré médiocres les pièces placées à l'appendice de l'édition de 1913. Je me suis contenté de noter qu'elles sont moins personnelles, les unes, moins des chefs-d'œuvre, les autres, que les pièces formant le corps du volume. Non plus, je n'ai nié leur intérêt pour la critique et leur

mportance pour la psychologie : puisque je les ai intitulées *Pièces documentaires.*

7° Si je sais quels sont les vers connus répudiés par Rimbaud en sa lettre du 10 juin 1871 (voir *la Nouvelle Revue française* d'octobre 1912) ? Oui, je le sais. Je n'ai pas relégué tous ces vers en appendice, pour, surtout, des raisons de déférence envers les personnes à qui M. Coulon, en fin d'article, m'accuse d'avoir porté tort. Quel tort ? Celui, sans doute, de les obliger à apporter quelques petites modifications à leurs études déjà prêtes sur Rimbaud. Mais : il est toujours avantageux pour soi-même de rectifier une erreur qu'on a commise ! Avantageux et honorable. Ah ! si vous saviez, monsieur Coulon, quels poignants scrupules m'ont torturé, quand je me suis trouvé en face de la nécessité d'un nouveau classement de l'œuvre du prodigieux poète. Si vous saviez combien de précautions ces scrupules m'obligèrent à prendre, et jusqu'à quel point j'ai tenu à m'entourer des garanties les plus pures et les plus autorisées... Et, puisque vous m'y poussez, je dirai ici le fond de ma pensée sur une édition définitive de Rimbaud. Il faudrait en exclure, quelles que soient leur supériorité sur les productions similaires et leur célébrité, tous les vers réguliers, y compris *les Assis*, *le Bateau ivre* et *les Chercheuses de Poux*, et donner seulement, en deux tomes séparés, de format carnet de poche, de typographie classique, de reliure souple et solide, *la Saison en Enfer* d'abord, puis *les Illuminations*, qu'on pourrait, pour se soumettre à *l'Alchimie du Verbe*, faire précéder du sonnet des *Voyelles*. L'on aurait ainsi le Rimbaud accompli; cela seulement qu'il avoua être dans cette confession, cet adieu à la poésie, cette prophétie qu'est *la Saison en Enfer ;* cela qui le place au-dessus de la littérature, cela qui fait de lui le Poète des poètes contemporains.

8° Je ne me suis jamais trompé sur la qualité (vis-à-vis de Rimbaud) non plus que sur le nom du destinataire des premières des lettres publiées par *la Nouvelle Revue française*, dans son numéro cité plus haut. Un engagement m'empêchait, m'empêche de livrer ce nom à la publicité. On a cru que je m'étais mépris sur la personne; on a réclamé. J'ai répondu

à cette réclamation quelques mots que la direction de *la Nouvelle Revue française*, à cause du peu d'importance de la question, n'a pas cru, avec raison, devoir insérer.

9° Pour ce qui est de la répudiation « totale » de ses œuvres littéraires par Rimbaud, après 1873 : j'ai dit et répété les raisons providentielles qui empêchaient désormais quiconque d'y obéir. Il y a là, d'ailleurs, une question de morale plutôt que de littérature. Et, à propos de morale, qu'entend donc faire admettre M. Coulon, lorsqu'il parle de réhabilitation de la mémoire de Rimbaud, réhabilitation à laquelle je me serais attaché ? Réhabiliter la mémoire de Rimbaud de quoi ? Jamais homme n'a montré, au cours de sa vie, une aussi haute probité que lui. Probité absolue de poète, probité absolue de négociant explorateur et colonisateur. Probité terrible, il est vrai : cette probité que Stéphane Mallarmé définissait aux funérailles de Verlaine. Réhabiliter Rimbaud vis-à-vis de qui ? Vis-à-vis des petites âmes qui avaient accueilli comme argent comptant les calomnies de certains graphomanes ? Ce sont ces derniers qui auraient besoin d'être réhabilités, leurs crachats étant retombés sur leur face et y demeurant.

10° M. Coulon trouve que je démonétise tels et tels poèmes de Rimbaud enfant, parce que je les intitule « pièces documentaires ». Qu'on veuille bien comparer le texte de l'édition de 1913 au texte de l'édition de 1898 : l'on verra, au contraire, combien je me suis efforcé à restituer leur pureté, leur valeur première, altérée par de successives négligences typographiques.

11° Quant au dernier grief de mon équestre critique, le seul grief qui pourrait me toucher, j'y répondrai, de même, par des observations matérielles, par des faits. Le sublime poème en prose commençant par ces mots : « Cette saison, la piscine des cinq galeries », au contraire de ce que note M. Coulon, ne figure point dans l'édition Vanier préfacée par Verlaine. C'est moi qui l'ai publié pour la première fois, en 1896 ou 1897, dans *la Revue blanche*. Je l'avais trouvé manuscrit sur un feuillet de papier à lettres portant au recto le brouillon du chapitre de la *Saison* intitulé *Nuit de l'Enfer*, qui s'intitulait *la Fausse Conversion*. Ce feuillet, avec un autre contenant les

premier brouillon de l'*Alchimie du Verbe*, avait été légué par Verlaine à M. Cazals qui voulut bien me le laisser étudier, à cette époque et depuis. L'aimable M. Coulon accordera, j'espère, que je connais le texte définitif de la *Saison en Enfer*. Je veux bien croire qu'il le connaît ! lui aussi. Ce qu'il ne paraît pas savoir, quoi qu'il prétende, et que j'ai pourtant indiqué dans *Jean-Arthur Rimbaud le poète*, c'est qu'il y a une grande dissemblance de texte entre ces brouillons (1) et la version définitive. J'ai dit, dans une note aux *Œuvres* (édition de 1913), la raison psychologique de cette dissemblance. Ce dont la preuve matérielle est patente, c'est que le poème en prose *Cette saison la piscine* est de la même heure que l'ébauche des premiers chapitres de la *Saison en Enfer*. Je l'ai placé dans le recueil à sa date climatérique; et, pour bien prouver que mon intention n'était pas de lui laisser faire corps avec la version définitive, j'ai, en tête de cette version définitive, répété le titre *Une Saison en Enfer* et gardé religieusement, en tête du prologue définitif, les cinq étoiles horizontalement placées là par Rimbaud, dans l'édition princeps. M. Coulon crie à l'interpolation, au sacrilège. Ho ! Ho ! Son imprudente interprétation me fait regretter tout simplement que des nécessités de mise en pages n'aient pas permis de faire de la page 254 du livre une page blanche et de porter à la page 255 le commencement de la version définitive de la *Saison en Enfer*. Le poème en prose qui cause tant d'émoi à mon contradicteur pouvait-il entrer dans *les Illuminations?* Certainement non : puisque la preuve existe qu'il faisait partie de la première version de la *Saison*. De toute nécessité il fallait, pour la construction logique du recueil, qu'il figurât là où je l'ai placé. Peut-être, pour éviter un aussi vain procès, aurais-je dû le faire précéder de la note explicative ; mais j'avais résolu de rejeter toutes notes à la fin des œuvres de corps et, en faisant exception pour ce poème, j'eusse commis une faute contre l'harmonie matérielle de l'édition... Et voilà ce que M. Coulon appelle une disposition qui ne fait pas honneur à mon sens critique et à mon sang-froid ! Le lecteur attentif dira quel est, de nous deux, l'hurluberlu...
Il resterait, sur ce propos, à relever une insinuation offensante.

(1) Il est regrettable que ces brouillons ne figurent pas dans l'édition de 1913. A l'époque où elle a été établie, les manuscrits, en très mauvais état et difficilement lisibles, furent jugés, par des professionnels, impossibles à reproduire par la phototypie aussi bien que par la typographie.

Que veulent dire ces paroles : « Les raisons de cette adjonction d'un arbitraire si criant, peut-être ne sont-elles pas impossibles à deviner ? » M. Coulon, tout en rendant hommage à ma probité littéraire, me croirait-il capable, en tant qu'éditeur, d'opérer, pour quelque raison que ce soit, un changement quelconque au sens de l'œuvre d'un écrivain quel qu'il soit?

§

M. Coulon fait, au dernier paragraphe de son article, une allusion à des obligations qu'il aurait contractées envers moi. Il devra maintenant regretter, espérons-le, de n'être pas venu, avant d'écrire sa protestation-réquisitoire, en contracter de nouvelles. Avec plaisir, je lui eusse fait, confidentiellement et amicalement, les remarques précises qu'il me force à lui présenter aujourd'hui en public, de façon un peu sévère. Car toujours — et je continuerai — j'ai considéré comme mon devoir de livrer à qui me faisait l'honneur de m'interroger les renseignements que je détiens sur Rimbaud et son œuvre.

Roche, 8 septembre 1913.

PATERNE BERRICHON.

EN VACANCES

—

Ma mère vint me chercher en voiture à âne à la gare de Corbigny. Il faisait très chaud. Douze kilomètres durant, l'âne marcha plus qu'il ne trotta, parce qu'il y avait beaucoup de côtes, mais toujours dans la poussière. Il en fut vite couvert; seulement, comme il avait le poil gris, on ne le remarquait pas. Il aurait préféré marcher sur le côté gauche de la route, où les arbres des bois que nous traversions projetaient une large bande d'ombre; mais les voitures doivent tenir leur droite, et il était obligé de rester en plein soleil. Il ne s'en plaignait pas. Ma mère avait ouvert son ombrelle; j'aurais préféré, moi aussi, être à l'ombre, plus épaisse, des arbres. Au bruit que faisait la voiture, des lézards se faufilaient dans les tas de pierres que les cantonniers n'avaient pas encore cassées. Un engoulevent passa au-dessus de nous à tire-d'ailes : il devait être très pressé.

J'arrivais en vacances, en grandes vacances même. Il y avait celles de Pâques, deux semaines où je n'avais le temps de reprendre contact avec les êtres et les choses que pour les quitter, le jour trop vite venu du départ. Souvent il faisait froid, il neigeait encore. Sans doute je retrouvais les délices du coin du feu, mais que j'aimais mieux le soleil sur les genêts desséchés et sur les arbres verts! Les grandes vacances s'étendaient comme un vaste pays lumineux et chaud du dernier mardi de juillet au premier mardi d'octobre. Deux pleins mois, août et septembre, avec tous leurs dimanches, et tous leurs jours de semaine presque aussi beaux que des Dimanches! Et, si le dernier mardi de juillet tombait le vingt-cinq ou le vingt-six, j'avais devant moi six ou cinq jours que je ne comptais pas, que je gaspillais comme un riche qui ne viendra jamais à bout de ses trésors. Je flânais sans but, de la maison à la cour silencieuse où les lapins mangeaient dans leur toit, où les poules dormaient dans la poussière ou dans le terreau, des champs aux bois, de l'entrée d'un village au

bord d'un étang. Je ne faisais que passer, qu'effleurer. Je m'arrêterais, je toucherais plus tard. J'avais le temps. J'étais en grandes vacances !

Etre en grandes vacances, si loin des livres, des professeurs, des camarades, même des amis ! Avais-je seulement jamais vécu dans ce petit séminaire où, tout l'hiver, on nous forçait à souffrir du froid à la récréation de huit heures du matin ? De nos doigts saignants de crevasses, gonflés d'engelures, nous tenions des morceaux de pain que vingt degrés au-dessous de zéro durcissaient tout de suite. Sans courage, nous les jetions dans la neige : les moineaux, s'il en existait encore, viendraient les y chercher. Sur mon lit je tassais à coups de poings mes vêtements. Mais, lorsque l'on s'est couché les pieds glacés, on se tourne et se retourne jusqu'à deux ou trois heures du matin : c'est à ce moment que l'on commence à se réchauffer, et que l'on peut s'endormir, juste un peu avant que la cloche sonne le réveil. En été j'avais beau débarrasser mon lit de son couvre-pieds de laine blanche ; sous les ardoises, malgré les bouches d'air dans lesquelles nichaient les moineaux, — pour n'être pas morts de faim ils devaient avoir trouvé notre pain dans la neige de la cour, — j'étouffais et ne m'endormais, rafraîchi par la brise de l'aurore, qu'encore vers trois heures du matin. La soupe était mauvaise. Mon cœur se soulevait à voir les gros haricots rouges nager dans un bouillon trop clair ; j'aurais pu boire, sans que la tête me tournât, un litre de ce vin qui ne devait pas coûter cher. Les livres de géométrie, d'algèbre, les exercices grecs me faisaient peur. Des professeurs, les uns étaient sévères, les autres quinteux : l'abbé Chevannes, par exemple, qui n'arrivait pas à terminer son étude sur Adam Billaut. Ce n'était pourtant pas notre faute. Les camarades ne pratiquaient pas toujours cette charité chrétienne que l'on nous recommandait si souvent : il y en avait de taquins, de hargneux. Les amis passaient leur temps à se brouiller, à se raccommoder. Je faisais comme tout le monde avec mes deux ou trois amis qui faisaient comme moi. Tantôt nous nous lancions, d'une table à l'autre, quand le surveillant ne nous regardait pas, force billets, comme si pendant les récréations nous n'avions pas pu nous communiquer, de vive voix, toutes les belles pensées que nous dictait l'amitié la plus noble ; tantôt nous

restions quinze jours sans nous adresser la parole, nous jurant bien, au fond de nous-mêmes, que c'était définitif. Maintenant, libre, seul, que j'étais loin de tout cela !

J'avais quinze ans. Au mois d'octobre suivant, j'allais entrer en rhétorique. Mais il s'agissait bien, vraiment, d'octobre et de rhétorique ! Non. Je n'étais pas un rhétoricien en herbe, un de ceux que, bientôt, les « petits » allaient regarder, comme j'avais fait moi-même quelques années auparavant, avec une sorte de crainte religieuse. J'étais un gamin de quinze ans, sans ombre de moustache, qui passait ses grandes vacances dans les bois, sur les routes, et dont la voix n'avait pas mué. Je me souviens de ces premières matinées d'août. Dès quatre heures les poules commençaient à caqueter. Des hommes qui s'en allaient travailler écrasaient le gravier sous leurs sabots. Dans la maison, un clair-obscur délicieux et grave. Par les volets entr'ouverts, un peu de brise pénétrait qui faisait palpiter les rideaux de la fenêtre ; elle ne venait pas jusqu'aux rideaux de mon lit. Les mouches n'étaient pas encore réveillées, mais gare au premier rayon de soleil ! Je regardais le plafond fendillé. Certaines lignes traçaient comme des formes de départements ; là-bas il était noir, à cause de la fumée qui montait du petit fourneau lorsque avec des copeaux on l'allumait. Je pensais à la fraîcheur qu'il devait y avoir, à cette heure, dans le bois de la Cascade. J'aurais voulu me lever pour marcher dans l'herbe : je n'en avais pas le courage. Je me rendormais pour ne me réveiller qu'à sept heures : il était trop tard. Le soleil avait bu toute la rosée. Et puis, qu'est-ce qu'aurait dit ma mère ! Aller dans le bois à quatre heures du matin ? En voilà, une idée ! Comme si tu n'avais pas assez de toute ta journée ! Tu serais joli, en rentrant, tes souliers et le bas de ton pantalon trempés de rosée ! Tu vas te dépêcher de rester ici.

Elle n'était pas souvent commode. Comme toutes les femmes des petites villes qui n'ont pas autre chose à faire que de s'occuper de leur intérieur, — ménage, cuisine et linge, — il fallait qu'elle contrôlât mes moindres actions. J'avais beau avoir quinze ans, j'avais beau être un futur rhétoricien, — j'y pensais tout de même de temps en temps, lorsque je travaillais à mes devoirs de vacances, et j'en étais fier, — je ne pouvais pas sortir pour cinq minutes sans qu'elle me demandât :

— Où est-ce que tu vas encore ?

Elle avait le sentiment des devoirs — devoirs de vacances pour elle aussi, — que lui imposait sa dignité de mère de famille. J'en connaissais plus d'un de mon âge qui, sans se gêner, tout naturellement, riait avec les jeunes filles parce qu'il en avait pris de bonne heure l'habitude. Ma mère, je ne sais trop pourquoi, les détestait presque toutes. Elle disait :

— La jeunesse d'aujourd'hui est bien pervertie. Dès qu'elles ont quinze ans, elles se mettent des voilettes sur le nez. Je vous demande un peu ! Autant en mettre une sur le museau du chien de Bourdier !

Le chien de Bourdier — je ne sais trop pourquoi non plus, — était depuis longtemps élevé chez nous à cette autre dignité de terme de comparaison, comme l'âne de Mathé, comme la bourrique du diable. Pourtant, ces jeunes filles, je ne les trouvais pas méchantes ni dangereuses ; quelques-unes même me paraissaient jolies. Oh ! Je ne les regardais pas encore en pensant à elles, mais comme on regarde des images. Ma mère n'avait pas besoin de me défendre de les fréquenter, de rire avec elles, pas plus qu'elle n'avait besoin de m'empêcher d'aller, à quatre heures du matin, dans le bois de la Cascade. Encore pensais-je à la rosée sur l'herbe. Mais, pour les jeunes filles, cela ne me venait même pas à l'idée. Et puis, à parler franc, elles m'effrayaient un peu.

★

J'étais donc en grandes vacances depuis dix jours. Si je n'avais pas tout revu, bois, étangs, champs et villages, il ne s'en fallait pas de beaucoup. Dans la pièce où je couchais, et qui servait aussi de cuisine et de salle à manger, j'avais sur un bureau en bois blanc, fait exprès pour moi, rangé tous mes livres : livres d'études que je ne connaissais que trop — je parle des manuels de géométrie, d'algèbre et d'exercices grecs, — livres de prix dont je n'avais fait jusqu'à présent que tourner les pages. Tous étaient triés sur le volet ; nul danger qu'un seul d'entre eux fût un jour mis à l'index. Si le mot amour y était imprimé, c'est qu'il s'agissait de l'amour de Dieu. On peut avoir quinze ans et regarder les jeunes filles sans penser à elles. On peut ne penser à elles que pour avoir peur de leur adresser la parole. Mais on pense souvent à l'amour comme

à un pays merveilleux ou terrible que l'on ignore. Parce que tout nous en détournait, nous voulions arriver, par des chemins obscurs, à le connaître. Je m'étais demandé souvent pourquoi, d'une strophe de quatre vers de Lamartine, on n'avait imprimé, dans notre *Choix des poètes français*, que la première moitié :

> Peut-être l'avenir me gardait-il encore
> Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu.

Les deux autres vers étaient remplacés par deux lignes de points. De quels mots brûlants étaient-ils donc faits ? Quels troubles abîmes du cœur humain devaient-ils éclairer d'un brusque jet de lumière ? C'est seulement quelques années après que je pus lire ces deux vers,qui m'avaient fait si longtemps rêver :

> Peut-être dans la foule une âme que j'ignore
> Aurait compris mon âme et m'aurait répondu.

Nous ne sortions jamais qu'en groupes, le jeudi et le dimanche. Quelques-uns tout de même trouvaient le moyen d'aller seuls à Nevers,dont quatre kilomètres nous séparaient, soit que leurs parents y fussent de passage pour une heure,soit qu'un mal de dents subit les obligeât à courir chez le dentiste. Le supérieur n'accordait pas facilement de ces permissions, mais Berland s'arrangeait toujours pour en avoir chaque année deux ou trois qu'il savait espacer. C'est au mois de mai dernier que j'avais insisté pour qu'il me rapportât deux de ces petits volumes à cinq sous si mal imprimés : *Paul et Virginie*, *Atala* et *René*. On n'arrive pas en seconde sans avoir entendu parler, à mots couverts, de ces ouvrages de « passion » que l'on ne peut lire sans compromettre le salut de son âme. Certes, le salut de mon âme, j'y pensais alors. Mais j'étais impatient, à cause de tous ces silences, de savoir, de voir.

Un écrivain a dit d'une de ses héroïnes :

— Elle avait lu *Paul et Virginie*, et elle avait rêvé la maisonnette de bambous, le nègre Domingo, le chien fidèle, mais surtout l'amitié douce de quelque bon petit frère qui va chercher pour vous des fruits rouges dans des grands arbres plus hauts que des clochers, ou qui court pieds nus sur le sable, vous apportant un nid d'oiseau.

Ce n'est point ce que je cherchais dans ce livre que je dé-

coupai si fiévreusement que j'en déchirai certaines pages. Je cherchais la scène qui me ferait trembler, que je lirais la gorge sèche : je ne la trouvai point. Je ne la trouvai non plus ni dans *Atala*, ni dans *René*. C'est plus tard seulement, comme pour les deux vers de Lamartine, que je la découvris, mais entre les lignes et parmi ces paysages romantiques que d'abord je n'avais pas vus ; et, si je tremblai, ce ne fut point d'un frisson sensuel.

— Ce n'est que ça ? dis-je à Berland, le surlendemain.

— Qu'est-ce que tu croyais donc y trouver ? me répondit-il. Je te l'avais dit, mais tu n'a pas voulu m'écouter. Il y a longtemps que je les ai lus, moi.

C'était un soir de mai. Nous nous promenions gravement sous les marronniers fleuris. Je pourrais même ajouter qu'un rossignol chantait dans le bosquet. Puis nous parlâmes d'autre chose.

★

Un jour qu'un peu avant midi je me tenais sur le pas de la porte, je vis la Clotilde Girard qui tirait un seau d'eau à la pompe commune. Je ne dirai ni que mes yeux se brouillèrent ni que je fus bouleversé jusqu'au tréfonds de mon être. Ce fut comme un sentiment très doux et si puissant qu'il m'aurait fait, si je l'avais osé, descendre les deux marches de l'escalier et lui tirer son seau d'eau. Je me rappelai aussi qu'aux dernières vacances de Pâques je l'avais vue, pareillement, tirer un seau d'eau avant la mère Maltat, qui attendait son tour : je n'avais pas fait moins attention à la mère Maltat qu'à elle.

Les Girard n'avaient pas toujours habité dans notre quartier que l'on appelle tantôt le quartier des Promenades, tantôt le quartier de l'Eglise, parce que, de ses maisons, les unes touchent presque à l'église, les autres aux Promenades. Ils avaient vécu, jusqu'en mars de cette année, dans une grande maison de la route de l'Etang du Goulot, à un bon kilomètre de chez nous. Je les connaissais de nom, comme tout le monde. Je connaissais aussi leur maison, comme toutes les autres, pour passer quelquefois devant lorsque j'allais cueillir des prêles dans la vase. Ils avaient changé de quartier sans que j'assiste à leur emménagement. Le dernier clou avait été planté avant que les cloches de Pâques n'eussent sonné, alors que j'étais encore là-bas, dans ce petit séminaire où j'attendais avec

impatience de chanter l'Alleluia du Samedi-Saint, après la création du feu et la bénédiction de l'eau.

Aujourd'hui je la voyais vraiment pour la première fois. Je me souviens qu'elle portait une jupe qui ne cachait point le haut de ses bottines : elle n'était pas encore une de ces grandes filles de vingt ans qui passent en pouffant de rire sous leurs ombrelles, avec des yeux noirs et chauds ; mais elle n'était plus de ces gamines qui n'ont pas honte de laisser voir leurs mollets, puisque personne ne songe à s'en offusquer. Je sus plus plus tard qu'elle avait seize ans, mais je sentis tout de suite que je l'aimais.

Mes grandes vacances changèrent d'aspect. Au lieu d'aller toujours courir les bois, je ne sortis plus guère de la maison, mais j'étais plus souvent sur le seuil qu'à l'intérieur. Dès que j'entendais marcher dans la rue, je me levais, faisais semblant de chercher quelque chose, et, sans avoir l'air d'y penser, j'ouvrais un peu plus grande la porte qui n'était jamais qu'entrebâillée, à cause du soleil que nous avions du matin au soir. Ce n'était presque jamais elle. Elle sortait très peu. Quand c'était elle, au moment même où elle passait, je devais tout à coup devenir très pâle. J'affectais alors, par timidité, de ne point la voir, de regarder les tilleuls des Promenades, les deux grands sapins que le vent d'hiver n'a jamais cassés, le ciel. Elle allait, son ombrelle ouverte, tournant machinalement les yeux, comme elle devait en avoir l'habitude chaque fois qu'elle traversait le quartier, vers notre maison, — que je fusse en vacances, ou au petit séminaire, — et vers celles des autres.

Je m'ingéniais à trouver des prétextes à sortir, afin de l'apercevoir le plus de fois possible. Pour se rendre à notre jardin, l'on ne pouvait pas, à moins d'un assez long détour, ne point passer devant chez elle. Si ma mère avait besoin d'un bouquet de persil, je m'offrais tout de suite à l'aller cueillir. Mais je n'osais regarder sa maison comme elle regardait la mienne. Cette maison, que je n'avais pas distinguée d'entre les autres avant qu'elle fût la sienne, j'en faisais un palais idéal où vivait une jeune et belle princesse. Jamais elle n'était sur le seuil à me guetter. Je risquais seulement un furtif coup d'œil. Mon cœur se mettait à battre très fort. Je devais encore être tout pâle. Mais s'il s'agissait d'aller dans le centre de la

ville, de m'éloigner du quartier sans avoir la joie de me rapprocher un peu d'elle en passant, je ne voulais rien entendre. Ne me décidant qu'au dernier moment, je courais presque, parce que peut-être il ne dépendrait que de moi de la rencontrer, à mon retour, soit dans la rue, devant chez nous, soit au milieu ou au tournant des Promenades. Je n'allais plus jamais au bois que par le même sentier, celui qui conduisait à notre jardin. Mais, aussitôt que j'avais dépassé sa maison, c'était comme si je n'avais plus eu aucun but. Malgré moi je me retournais : qui sait? Peut-être me suivait-elle? J'aurais voulu tout de suite revenir sur mes pas. Dans ce bois où j'avais vécu, les autres années, tant de délicieuses après-midi, je m'ennuyais. Si elle était venue avec moi, nous nous serions assis au pied d'un bouleau, près de la petite rivière que devenait alors la cascade quand elle avait cessé de se briser sur les roches. Sa présence aurait suffi à mon bonheur. Je jure que je ne l'aurais même pas embrassée, peut-être parce qu'encore je n'aurais pas osé. Je ne songeais guère à analyser mes sentiments : ils faisaient trop partie de moi-même. Ils n'étaient ni nombreux, ni complexes : je ne cessais de penser à elle, et je ne lui avais pas adressé la parole. J'aurais voulu sortir avec elle, et j'étais toujours seul. Mais je n'en souffrais pas encore : j'avais du temps devant moi. Je rêvais comme on peut rêver lorsque l'on a quinze ans. Je regrettais d'avoir déchiré, jeté au vent les deux livres que m'avait apportés Berland. Je les aurais relus. Elle serait devenue pour moi, tour à tour ou en même temps, Virginie, Atala, Amélie. Cela même n'était point nécessaire, je le sais. Mais peut-on, à cet âge, quoi que l'on fasse, que l'on pense, que l'on éprouve, ne pas chercher à se recommander de quelqu'un? Les plantes frêles, les arbrisseaux ont besoin de tuteurs. Sans doute, n'avais-je rien de Paul, de Chactas, de René. Mais c'est aussi plus tard — toujours! — que je les retrouvai. Je pus me convaincre alors que j'avais aimé comme eux, moins tragiquement peut-être, mais aussi profondément, sans les avoir connus, malgré le désir que j'en avais. Je me souvins de romans que j'avais pris autrefois à la bibliothèque du presbytère, romans de Lamothe, d'Henri Conscience, de Paul Féval. Des silhouettes de jeunes filles se précisèrent, pour qui mouraient des héros. J'aurais voulu, comme eux, me dévouer

pour elle. J'aurais voulu lui tirer, chaque jour, son seau d'eau.

Mais, une fois de plus, qu'aurait dit ma mère! Devinait-elle, depuis huit jours, mes pensées? Elle parlait plus souvent de Girard. Un homme qui ne met pas plus les pieds à l'église que l'âne de Mathé, qui dit les mille horreurs de la religion, et qui est franc-maçon! Je ne connaissais point Girard. Si ma mère disait vrai, je ne doutais pas qu'il ne dût me considérer d'un mauvais œil, moi qui allais à la messe non seulement le dimanche, mais encore tous les jours de la semaine. J'aurais pu commencer chacune de mes journées en passant devant sa maison : le chemin qui conduisait à notre jardin aboutissait aussi à l'église. Cependant ce n'est pas celui que je prenais : je ne voulais pas qu'elle me vît aller à la messe, qu'elle crût que j'étais pieux. Je me rendais compte, confusément, que les jeunes filles ne doivent pas aimer ceux qui vont trop souvent à l'église. La messe du dimanche, passe encore. C'est une vieille habitude à laquelle manquent très peu d'entre elles. Ah! si j'avais pu lui dire :

— Je ne vais à la messe que parce que j'y suis obligé!...

Je ne pouvais tout de même pas croire que Girard fût franc-maçon. Cela devait se voir sur la figure des gens, et Girard avait la tête d'un brave homme. Je pensais comme on peut penser à quinze ans lorsqu'on a été élevé dans les idées religieuses. Chaque année, le 2 novembre, il était de tradition que l'on nous conduisît au cimetière de Nevers. Le but de notre promenade n'était pas gai, mais nous pensions surtout à la promenade elle-même, aux rues que nous devions traverser, dans cette grande ville, avant que d'arriver au cimetière. Il faisait toujours le même temps : un temps de Jour des morts. Brume étendue sur les champs, blanche comme un linceul, bise dans les arbres qui gémissaient tous comme des cyprès. N'importe. Nous étions trop jeunes pour penser aux Morts. Bien couverts de nos capuchons, nous marchions si vite que l'abbé Chevannes — c'était toujours lui qui nous menait à Nevers, — devait prendre la tête pour modérer notre allure. Nous avions hâte d'arriver aux premières maisons. Le cimetière lui-même était beaucoup plus vaste, beaucoup mieux entretenu que ceux de nos petits pays où des clôtures de bois pourrissent, où des herbes folles et des ronces poussent sur des tombes depuis longtemps abandonnées. Il était comme

une ville silencieuse un peu à l'écart de la ville bruyante, avec ses allées qui sont des rues, et ses monuments dont plusieurs ressemblaient à des maisons pas très grandes, mais les morts n'ont pas besoin de beaucoup de place. La première fois que j'y entrai, un de ces monuments me frappa, haut, large, tout noir. Des figures de pierre grimaçaient, comme des masques, aux angles.

— C'est là, nous dit l'abbé Chevannes, que les francs-maçons se font enterrer.

Depuis, je ne pouvais entendre ce mot de franc-maçon sans penser au monument tout noir avec ses masques de pierre.

Girard vivait d'une pension que lui faisait le Gouvernement. Il était retraité « d'on ne sait pas quoi au juste », disait ma mère. « Pas grand'chose de propre, probablement ! » Car elle exécrait aussi le Gouvernement qui, pour elle, faisait partie, en bloc, de la franc-maçonnerie. Rien de plus naturel, n'est-ce pas, qu'il servît une pension à Girard? Lui, tranquille, se promenait en pantoufles à talons. Il était plus souvent au café qu'à la maison. Mme Girard s'occupait de son ménage pour ne pas rester à ne rien faire. Elle n'était ni cancanière, ni hargneuse comme beaucoup d'autres femmes du quartier. Ma mère était obligée de l'avouer.

— S'il est franc-maçon, disait-elle, ce n'est pas sa faute à elle. Elle ne va pas à l'église non plus, mais elle ne se moque pas de ceux qui y vont. Chacun ses idées, n'est-ce pas ?

J'étais heureux quand je l'entendais parler ainsi. Un rapprochement me semblait alors possible entre les deux familles, donc entre elle et moi. Je pouvais aller, sans que ma mère y trouvât rien à redire, dans d'autres maisons du quartier et même de la ville, où vivaient des gens que nous connaissions depuis des années. Si je ne profitais pas de la permission, libre à moi. Mais pourquoi serais-je entré chez les Girard, qui n'étaient même pas nos plus proches voisins ? C'eût été un vrai scandale. De toute évidence, je n'aurais été attiré chez eux que par leur fille. J'en aurais entendu de toutes les couleurs.

Dès les premiers beaux jours, c'était l'habitude qu'après avoir mangé la soupe on s'assît dehors, la nuit venue, pour prendre le frais. Les uns sortaient des chaises, les autres se contentaient des bancs de bois, de grès, installés devant les

maisons, des marches d'escaliers. Pendant la journée, je me tenais debout sur le pas de notre porte; le soir j'y étais toujours assis le premier : elle pouvait passer ! Ils dînaient tard, Girard n'en finissant jamais de prendre l'apéritif au café. On disait même qu'il n'en prenait pas qu'un. Mais elle pouvait quand même passer. Or, invariablement, je ne voyais que le père Catcalicoue qui revenait du bois. Ce n'était pas une compensation. Il ne manquait pas de me dire, sans s'arrêter de marcher :

— Tu prends le frais ?

Je lui répondais :

— Oui, Monsieur.

Mais ce que je prononçais entre mes dents ne signifiait ni « oui », ni « monsieur ». Cela m'ennuyait de donner du monsieur à ce vieux en sabots qui revenait du bois, et « père Catcalicoue » était trop long. Du fond de la pièce qui me servait de chambre à coucher et où elle rangeait la vaisselle, ma mère me criait :

— Tu ne pourras donc jamais être poli ?

Car elle avait l'oreille fine, et elle tenait à ce que je fusse convenable avec tout le monde, même avec le père Catcalicoue. J'attendais, en regardant toujours les tilleuls, les sapins, le ciel : pourtant elle ne passait pas. Je prenais le frais, le vieux avait raison; mais il ne pouvait savoir qu'en même temps je rêvais. Etre assis là, dehors, non loin d'elle, — ils dînaient la porte grande ouverte, et je voyais un long rectangle de lumière qui, partant de chez eux, pâlissait et mourait sur l'herbe de la chaume, — suffisait à mon bonheur. Puisque chaque matin et chaque soir ramenait l'attente où j'étais de la voir, je n'en demandais pas davantage. Je cherchais, mais en vain, des mots qui eussent exprimé ce que je ressentais devant ces belles nuits. Si j'avais lu, ligne par ligne, *Atala*, je me serais certainement rappelé ceci :

— La nuit était délicieuse. Le Génie des airs secouait sa chevelure bleue embaumée de la senteur des pins.

Il n'y avait, ici, que ces deux grands sapins que je voyais, ébranchés presque jusqu'à la cime, dresser sous la lune leurs têtes triangulaires. Mais, ne trouvant pas en moi-même d'autres paroles que celles-là, je me les serais répétées, et elles m'auraient suffi. Ma mère venait me rejoindre. J'aurais pré-

féré rester seul. Mon père, été comme hiver, se couchait de bonne heure, parce qu'il se levait à la pointe du jour. Nous ne nous mêlions pas aux autres groupes : nous restions sur le devant de notre porte.

Un soir, neuf heures venaient de sonner quand elle passa avec sa mère. J'étais assis, coudes sur les genoux, menton appuyé sur les paumes des mains. Mon cœur se mit à battre plus fort que jamais, mon sang ne fit qu'un tour, et, cette fois, je rougis au lieu de pâlir, mais je suis sûr que ma mère n'en vit rien.

— Vous prenez le frais ? dit Mme Girard, parlant comme le père Catcalicoue.

— Ma foi, oui ! répondit ma mère, plus polie que moi.

Mais moi aussi j'aurais été poli avec Mme Girard ! Seulement j'étais si ému que je n'aurais fait, sans doute, que bredouiller.

— Quelle chaleur encore aujourd'hui !

Elles se mirent à parler des jardins où tout était brûlé, salade, petits pois, de l'eau qui allait manquer dans les puits et dans les lavoirs. On ne boirait plus que du vin et l'on garderait son linge sale. Tout cela était bien intéressant pour elles. Moi je regardais Clotilde, en ayant l'air de ne regarder que les tilleuls : aussi, pourquoi se tenait-elle debout entre eux et moi ? Pour la première fois je pouvais la contempler vraiment, sans qu'elle se dérobât. Elle donnait le bras à sa mère. Elle était grande pour son âge. Je n'énumérerai point, un par un, les détails de son visage ; la description en serait fastidieuse. D'ailleurs, je ne les voyais pas, je ne les ai jamais vus. Je n'ai jamais su si ses yeux étaient bleus. Nous ne disions rien ni l'un ni l'autre. Comme la conversation durait encore, elle s'assit, cessant de donner le bras à sa mère, au-dessous de moi, sur la première marche de l'escalier. Je n'aurais eu qu'à avancer un peu la main pour effleurer ses cheveux, mais ma mère était là. Je ne bougeais pas. Elle dut vaguement soupçonner quelque chose, car elle dit avec un peu de brusquerie :

— Eh bien, nous, nous allons nous coucher.

— Déjà, Madame ? dit Clotilde. C'était la première fois que je l'entendais. J'avais envie de protester : — Mais d'habitude nous nous couchons après dix heures, et il n'y a pas vingt minutes que neuf heures ont sonné.

J'aurais été bien reçu !

— Nous, dit Mme Girard, nous allons jusqu'au Bout-du-avé.

Elles partirent. J'aurais dû être heureux. Mais dès que je is au lit, je me mis à pleurer silencieusement.

Je l'avais regardée trop longtemps, et je commençais à ouffrir d'être séparé d'elle.

★

J'avais rangé tous mes livres à portée de ma main : je ne es ouvrais plus ; quand je le faisais pour n'avoir point l'air de ester inoccupé, je n'en lisais que quelques lignes, des yeux, ans comprendre. Telle était mon indifférence qu'il m'arrivait e garder ouvert, toute une journée, mon traité d'algèbre. Iais, à partir de cette nuit, ce ne furent plus seulement mes acances qui avaient changé d'aspect : ma vie tout entière n'apparut différente. Sans doute, me disais-je, il en sera tou-ours ainsi. Je vis tout près d'elle, et je ne puis même pas lui dresser la parole. Il n'y pas que ma mère. Il y a toutes les emmes du quartier qui ne peuvent voir passer un chien sans n faire la remarque. M. Girard, si j'entrais chez lui, aurait ite fait de me mettre à la porte en me disant : — Je ne veux as de calotins chez moi. N'y eût-il ni ma mère, ni les femmes lu quartier, ni M. Girard, il y a ma timidité. Si je la rencon-rais, si je me trouvais seul avec elle, je sais bien que je ne ourrais pas lui dire que je l'aime. Ainsi toute ma vie s'écou-erait dans une solitude dont je souffrirais, mais que je ne ourrais pas ne pas rendre, moi-même, plus vaste, plus pro-onde. Oui. J'avais bien oublié livres, professeurs, camarades, mis. Une lettre de Berland était restée sans réponse. Je ivais moins que je ne rêvais. Parfois, quand ma mère me arlait, je faisais comme avec Berland : je ne répondais pas. Elle levait les bras au ciel. Ce fut bien pis : tout me devint nsupportable. Tantôt je pensais à ces grandes vacances qui ne semblaient bien courtes ; tantôt je me disais avec amer-ume :

— Passerais-tu ici toute ta vie jour par jour que tu resterais Gros-Jean comme devant.

Tantôt, j'enviais ceux qui n'étaient pas obligés, comme moi, de partir, tantôt je désirais la mort. J'étais si désespéré ue deux ou trois fois je passai devant sa maison sans même

risquer mon furtif coup d'œil habituel. Je levais haut la tête. Je crois même qu'il m'arriva de siffloter, mais, dès que j'entrais dans le bois, j'associais à mes sentiments les herbes, les buissons de houx et les arbres, et je croyais que sur eux aussi passait comme une vague de tristesse infinie.

La veille du Quinze Août, à quatre heures de l'après-midi, j'étais à la chapelle des sœurs préparant mon examen de conscience. J'étais distrait par un vitrail bleu, jaune et rouge dont je connaissais les moindres lignes pour l'avoir bien des fois regardé lorsque enfant de chœur je balançais l'encensoir à droite de l'autel, pendant les prières du Rosaire. Aujourd'hui, bien que le soleil le fît resplendir, je le trouvais décoloré. Ce grand silence me pesait, qui creuse les oreilles dès que l'on entre dans une église, dans une chapelle. Dehors, j'entendais chanter les coqs, et Nodot, le maréchal-ferrant, frapper sur son enclume ; mais j'entendais surtout, ici, s'ouvrir et se fermer tour à tour les deux guichets du confessionnal. Je sentis que l'on me frappait sur l'épaule. Je me retournai : c'était Berland !

— Ta mère m'a dit que tu étais ici, chuchota-t-il en s'agenouillant près de moi.

J'étais étonné, un peu bouleversé. Deux minutes après, je pris la place de Mlle Célestine. Tournant le dos au vitrail, à Berland, j'essayai de me recueillir. Il me succéda. Je l'attendis. Nous n'avions pas encore mis nos chapeaux.

— Eh bien, tu ne pensais guère me voir aujourd'hui? dit-il.

— Ma foi, pas plus aujourd'hui que de tout le temps des vacances ! avouai-je.

Arrivé par la diligence, à trois heures et demie, il avait demandé ma maison, et, sur l'indication de ma mère, était tout de suite venu me retrouver à la chapelle des sœurs. J'étais ennuyé. Je connaissais mon père et ma mère. Ils n'aimaient pas recevoir : c'est inutile ; cela fait du dérangement et de la dépense. C'est pourquoi je n'invitais jamais mes amis à venir me voir lorsque, pendant les vacances, ils traversaient le Morvan. Mais je fus bien plus ennuyé encore quand Berland ajouta :

— Je resterai probablement une huitaine.

Cependant je comptais beaucoup sur lui, sans lui en rien dire, pour arranger la situation. C'était un beau garçon à

manières distinguées. D'un an plus âgé que moi, il commençait à avoir de la moustache qu'il rasait là-bas, qu'il laissait pousser pendant les vacances. Nous ne parlâmes pas davantage, parce qu'il n'y avait guère plus d'une minute de chemin de la chapelle des sœurs à notre maison. Il fut très cérémonieux avec ma mère. Je vis qu'elle le trouvait poli. Mais, comme elle pouvait croire qu'il ne faisait que passer, qu'il allait repartir ce soir même :

— Il est venu pour une huitaine, dis-je.

Alors son visage changea : Berland avait beau être poli! Elle dit :

— C'est que... voyez comme nous sommes petitement logés!

Décidément j'étais bien ennuyé.

— Oh! dit Berland, ne vous inquiétez pas, Madame! Je ne suis pas venu pour vous déranger. J'ai déjà retenu une chambre à l'hôtel, puisque j'avais une valise, et que me voici les mains vides.

Ce n'est pas moi, qui aurais osé « retenir une chambre à l'hôtel ». Mais Berland avait l'habitude de voyager, lui. Moi, de toutes mes vacances, je ne bougeais point, parce que les voyages coûtent cher.

Ma mère respira. Moi aussi. C'est que, pour tout à l'heure, pendant une courte absence de Berland, je prévoyais la scène:

— Si tu ne l'avais pas invité sans nous en parler, il ne serait pas venu. Nous dépensons déjà assez d'argent pour toi sans que tu nous en fasses encore dépenser pour les autres.

Il ajouta même :

— Et j'y prendrai mes repas.

Mais c'était trop de délicatesse. Elle protesta :

— Non ! Non ! Vous viendrez au moins le soir dîner avec nous. Dame ! Nous ne sommes pas riches; nous ne mangeons pas trois plats de viande à chaque repas, mais vous ne mourrez pas de faim.

Il regarda la pièce où je couchais, mes livres. Je lui montrai la cour, la cave. Je ne peux pas dire que je n'étais pas heureux de le revoir. Je savais que nous parlerions le moins possible du petit séminaire. Il était de ceux qui vivent au jour le jour, qui détestent chercher dans un passé proche ou lointain des souvenirs d'isolement et de captivité.

— Maintenant, dis-je, si nous allions faire un tour ?

J'étais fier de lui montrer un peu de mon pays dont je lui avais si souvent parlé. Je n'aimais guère descendre en ville, ne pouvant me débarrasser de cette idée que tout le monde me regardait pour se moquer de moi. Je préférai le mener dans le bois. J'étais tenté de dire « mon bois », tellement j'en connaissais les moindres sentiers.

C'était un « bon vivant » que l'on pouvait s'étonner de voir dans un petit séminaire. Je le connaissais avec des soudains accès de piété. C'est alors qu'il prenait de fermes résolutions, se traçait une ligne de conduite exemplaire. Il ne levait pas les yeux pendant l'étude, travaillait méticuleusement, cherchait tous ses mots dans ses dictionnaires, et priait à la chapelle avec ferveur. Cette semaine-là, — cela ne durait jamais plus d'une semaine, — il avait des cinq de bonne conduite, de travail, et il était le premier. Je n'aimais pas le voir pris de ses accès: invariablement j'étais « dégommé ».Mais bien vite il se remettait à bavarder, à rire au nez du surveillant, pour rattraper le temps perdu; il bâclait ses devoirs à la dernière minute, jetait un coup d'œil sur ses leçons en allant de l'étude à la classe. Il trouvait tout de même le moyen d'être toujours dans les cinq premiers. Les professeurs ne cessaient de lui répéter:

— Ah! Berland, si vous vouliez!...

Ils avaient raison ; mais Berland ne pouvait vouloir que de temps en temps.

Il avait une façon à lui de parler des « filles », les filles de son pays, une commune des environs de Nevers. Il passait là ses vacances, livré à lui-même, — son père, instituteur, ayant les idées larges, et sa mère, un peu folle, ayant assez de son ménage, — fumant des cigarettes et buvant des chopines dans les auberges avec les « gars » du pays. Cette année, pourvu d'argent, il faisait une excursion dans la Nièvre. Son père, bien plus par goût que pour occuper ses loisirs, écrivait des monographies locales, reconstituait l'histoire de certaines petites villes du département. Berland avait hérité de lui ce goût pour les vieux parchemins. Il allait profiter de son passage ici pour se documenter, à la mairie, sur l'histoire de mon pays, que j'ignorais complètement.

Nous passâmes donc devant la maison des Girard. Il était un peu plus de cinq heures. Je pâlis : elle allait sortir. Je vis qu'elle nous regardait, étonnée de me voir avec quelqu'un qui

n'était pas d'ici, qu'elle ne connaissait pas. Je ne soutins pas son regard. Berland la dévisagea hardiment.

— Une jolie fille, ma foi! dit-il quand nous l'eûmes dépassée. Ce fut tout, car je n'ajoutai pas un mot. Puis, abordant un autre sujet, il me demanda :

— A propos, pourquoi ne m'as-tu pas écrit ?

— Je pensais le faire cette semaine, lui répondis-je. Depuis que je suis arrivé, je me promène du matin au soir.

Je n'eus pas le temps de lui montrer tout « mon » bois. Ce n'était d'ailleurs pour lui qu'une succession d'arbres qui se ressemblaient tous. Il ne retrouvait pas au tournant des sentiers de souvenirs qui l'attendissent. Pour moi, le bois était peuplé de mes rêves: n'étaient-ce pas eux qui saluaient à cette heure, parmi les feuilles, le soleil couchant? Il m'offrit une cigarette que je refusai. Fumer rend malade; je l'admirais, en moi-même, de n'en pas être incommodé. Après le dîner il s'assit avec nous sur le pas de la porte. Je lui avais parlé de ma mère: il s'abstint de fumer. Elle trouvait cela inconvenant pour un jeune homme, comme, pour une jeune fille, de porter une voilette. Vers neuf heures, Girard sortit; sa femme et sa fille lui donnaient le bras. Il ne nous dit rien en passant. Il savait peut-être que nous étions allés nous confesser? Il y avait un beau clair de lune: on voyait aussi net qu'en plein jour. Berland ne répéta point: Une jolie fille, ma foi! Il se contenta de la suivre des yeux.

— Ah! dit ma mère, en voilà un fameux qui vient de passer!

— Qui donc, Madame? demanda Berland.

— Mais ce Girard! Un franc-maçon de la première espèce! L'église peut crouler: on n'aura pas besoin de le chercher sous les décombres.

On sentait bien, à la manière dont elle prononçait ce mot de « franc-maçon », toute la sainte horreur que lui inspirait la chose. Qu'eût-ce été si elle avait vu le monument noir?

Je n'accompagnai point Berland à son hôtel. On ne voulait pas que je sorte, le soir; l'ombre était hérissée de pièges pour ma vertu, comme si des courtisanes venues exprès des grandes villes — il n'y en avait pas ici, — eussent dû m'entraîner à la perdition.

Le lendemain, jour du Quinze Août, nous fûmes plus à l'église qu'ailleurs: messe de huit heures où nous communiâmes,

grand'messe, vêpres. A quatre heures du soir seulement, après que les enfants de chœur eurent chanté le *Laudate Dominum omnes gentes*, nous fûmes libres. Toute la journée nous avions respiré de l'encens : nous avions hâte de sentir l'odeur de la bruyère sèche et de la mousse humide. Nous retournâmes au bois, mais un peu plus avant, jusqu'au ruisseau qui coule sur un lit de pierres. Assis derrière un buisson, je crois que nous écoutions jacasser les geais et roucouler les tourterelles plus que nous ne parlions. Mais des souvenirs nous revinrent de promenades, en juin et en juillet, pendant lesquelles, au lieu de nous reposer, nous préparions nos examens de fin d'année. Malgré nous la conversation tomba sur le petit séminaire.

— Moi, dit-il, j'y reste parce que je ne peux pas faire autrement. Mon père, ça lui serait bien égal. Mais ma mère, qui n'a déjà pas la tête solide en deviendrait folle pour de bon.

Etait-ce lui qui parlait ainsi, lui que ce matin encore j'avais vu communier avec tant de ferveur ? Il continua :

— Mais, ma rhétorique faite, ma foi, tant pis ! Je vous dis adieu à tous.

Mon cœur se serra malgré moi. Puis je réfléchis qu'il avait le temps de changer d'avis. Ensuite il me raconta des histoires sur les filles de son pays. Comme de fumer, je l'admirais d'en parler avec une telle désinvolture, moi qui n'osais même pas prononcer tout haut le nom de Clotilde !

— C'est comme toi, me dit-il brusquement. Je parie que tu es amoureux de cette jolie fille que nous avons vue hier deux fois !

Je ne sus comment me récrier ; je bredouillai des phrases sans suite. Devina-t-il, à ma confusion, qu'il avait dit vrai ? Ou mes protestations lui parurent-elles sincères ? Je n'en ai jamais rien su, mais il n'insista point : il se contenta de sourire d'un air entendu.

Dès le lendemain, il se mit au travail. Du moins dut-il le faire, car je ne le vis point de la journée. J'eus beau jeu à me tenir de nouveau sur le seuil ou près de la porte en répétant à ma mère :

— Décidément, je crois qu'il ne viendra pas de l'après-midi.

Ce n'était pas lui que j'attendais, que j'espérais voir. Je

recommençais de penser à elle. Mon désespoir n'avait pas duré longtemps. Mais maintenant — Berland m'avait trop répété qu'elle était jolie fille,— j'aurais voulu être seul avec elle pour l'embrasser. Je croyais fermement que j'oserais. Quel ne fut pas mon étonnement, le soir, de le voir remonter de ville avec Girard ! Cette fois je l'attendais pour de bon ; ma mère s'impatientait déjà. Nous avions l'habitude de dîner toujours à la même heure, et elle disait :

— Si c'est comme ça tous les soirs, ça ne sera guère amusant.

Je faisais des vœux pour qu'il arrivât, sinon je n'allais pas tarder à m'entendre reprocher de m'être lié avec « des gens pareils ». Je tremblai qu'elle aussi le vît avec Girard, mais elle était trop occupée à tenir le dîner au chaud. Ils se séparèrent après une poignée de mains, Girard continuant tout droit pour aller chez lui, Berland par un chemin oblique se dirigeant vers notre maison.

— Ouf ! dit-il, j'ai fameusement travaillé aujourd'hui.

Il avait appris beaucoup de choses dont il nous fit part tout en mangeant la soupe. Nous fûmes fiers de savoir que, par exemple, on trouve pour la première fois le nom de Lormes, notre petite ville, dans une charte de l'an 1125, du temps du roi Louis le Gros. Pour en revenir aux temps modernes, il avait fait aussi la connaissance du secrétaire de la mairie, un monsieur qui m'en imposait tellement que je n'osais même pas le saluer quand je le rencontrais. Ils étaient allés ensemble au café, où il avait vu Girard ! L'histoire n'intéressait pas beaucoup ma mère. Mais aussitôt que Berland parla du secrétaire de la mairie, et du café, elle prêta l'oreille. J'ai dit qu'elle n'aimait pas « le Gouvernement », la République. Pour elle, la mairie et tout ce qui y touchait, c'était encore de la République, de cette république qui a fait enlever les crucifix des écoles. Aller au café comme fumer, ce n'était pas convenable pour un jeune homme, surtout pour un séminariste. Mais quand Berland eut dit qu'il avait rencontré Girard, elle ne se contint plus.

— Comment ! dit-elle. Vous avez parlé à cet individu-là ? Un franc-maçon ?

Berland répondit :

— Etes-vous bien sûre, Madame, qu'il soit franc-maçon ?

Cela ne se lit pas sur la figure des gens. Et je vous certifie que c'est un très brave homme.

Mon père ne disait rien. Il se contentait d'entendre — je ne dis même pas : d'écouter, — en se dépêchant de manger sa soupe. Il n'aimait pas rester longtemps à table. Pour moi je me serais bien gardé de prendre part à la discussion. Sans doute j'avais toujours devant les yeux le grand monument noir, mais Girard n'était plus pour moi que le père de Clotilde. Berland avait raison. Mais j'étais irrité de savoir qu'il venait de passer une heure avec Girard à qui, moi, depuis trois semaines, je n'avais seulement pas pu dire bonjour.

— Mes compliments ! fit ma mère, les lèvres pincées. Pour un séminariste, vous avez de jolies fréquentations. Si Henri était comme vous, je vous jure que nous ne ferions pas longtemps bon ménage.

Elle allait un peu loin, mais Berland ne sourcilla pas.

— Voyons ! Voyons ! dit-il en souriant. Parce que j'ai causé quelques minutes avec un franc-maçon — si tant est que ce soit exact, — je ne suis pas perdu, je pense ?

Il parlait comme un homme mûr, et il n'avait qu'un an de plus que moi. Ma mère se radoucit un peu.

— Oh ! Certainement ! dit-elle. Mais c'est comme d'aller dans les cafés. Quand c'est pour se rafraîchir, rien de mieux. Moi qui vous parle, j'y suis entrée une fois, sur la place, un dimanche où j'avais une soif !... Nous étions même tous les deux Henri, mais il ne s'en souvient plus : il avait quatre ans et demi. J'avais demandé une bouteille de limonade. Je lui en ai donné à boire dans mon verre, pas beaucoup, parce que ça lui aurait tourné la tête. Seulement, quand on en prend l'habitude, c'est là que ça devient dangereux. Et puis, quand vous porterez la soutane, vous ne pourrez tout de même plus y aller !

Berland ne répondit rien. Elle dut croire qu'elle l'avait cloué par ce dernier argument. Mais, à un imperceptible sourire qu'il eut, je vis bien qu'il pensait :

— Quand je porterai la soutane, les poules auront des dents.

La soirée se termina mieux qu'elle n'avait commencé, mais je m'apercevais que l'intimité de mes vacances n'existait plus. Depuis deux jours, la présence de Berland me troublait. Quand le soir je m'asseyais sur le pas de la porte espérant la voir,

je n'étais plus seul avec ma mère,qui s'occupait surtout à écosser ses petit pois : j'étais avec Berland qui regardait du côté de la maison des Girard. Quand il fut parti :

— Ma foi, me dit-elle, tu as de drôles de fréquentations. Si jamais celui-là se fait prêtre, j'aime mieux que le crique me croque.

Je m'étais trompé. Elle avait parfaitement dû remarquer par quel silence — et peut-être par quel sourire — Berland avait accueilli sa phrase :

— Quand vous porterez la soutane...

Je me gardai d'insister en discutant.

Le lendemain matin je voulus m'efforcer de retrouver mon équilibre, d'oublier que Berland fût venu pour une huitaine. Cette fête du Quinze Août m'avait aussi un peu : dirai-je dépaysé ? J'aimais l'église des dimanches ordinaires. On y était comme en famille. Je n'avais que quinze ans, mais j'y retrouvais des souvenirs de sensations qui me semblaient déjà bien anciennes. Tandis qu'une grande fête comme celle du Quinze Août y amenait trop de monde. Toutes les chaises étaient bouleversées, mes impressions aussi. Et puis il avait fallu que je me confesse, ce n'est jamais amusant. Il ne s'agissait pas de me remettre à travailler à mes devoirs de vacances, je ne l'aurais pas pu, mais de revivre dans mes rêves, comme auparavant. Je n'y réussis pas.

Il ne manquait pas de jeunes gens qui auraient pu fréquenter chez les Girard, ou, la rencontrant dehors, lui donner des rendez-vous. Mais je n'en voyais aucun venir. Je savais que, le soir, elle ne sortait jamais qu'avec sa mère. Je savais aussi, par contre, qu'elle n'était pas de ces jeunes filles qui récitent leurs prières matin et soir, puisqu'elle n'allait même pas à la messe le dimanche. Je m'étonnais qu'elle fût aussi sage ; mais pour que ma mère ne trouvât rien à dire d'elle, il fallait vraiment qu'elle ne donnât point prise à la critique. Elle n'avait donc pas d'autre amoureux que moi.

Mais Berland !...

Ce jour-là, je ne le vis pas plus que la veille. D'ailleurs, qu'aurions-nous fait et dit? Nous n'avions plus rien — du moins le pensais-je, — à apprendre l'un de l'autre. Que n'était-il resté dans son pays ! Puisqu'il y connaissait si bien les filles, que venait-il dévisager celles de chez nous, celle surtout que j'ai-

mais ? Pourtant j'étais un peu vexé que, passant huit jours dans mon pays à moi, il ne me demandât point de lui en montrer les coins les plus pittoresques. Il préférait remuer des liasses couvertes de poussière. Je crois que ma mère n'en était pas fâchée ; elle devait se dire qu'au moins, de cette façon, il ne pourrait ni me donner de mauvais conseils, ni m'entraîner « dans les cafés » où l'on fume, où l'on joue aux cartes. Il arriva le soir un peu plus tôt que la veille. Je le guettais encore. Il était seul.

Ce n'était qu'accidentellement qu'hier il avait rencontré Girard. J'en fus si heureux que, cessant de voir en lui le rival pour ne retrouver que l'ami, je me laissai aller tout naturellement à lui reprocher son indifférence.

— Ce n'était pas la peine de venir ici, lui dis-je, pour que nous nous voyions à peu près deux heures par jour seulement.

Nous attendions, assis dehors sous la fenêtre ouverte, que ma mère eût achevé de mettre la table.

— Chut ! me répondit-il. Je ne perds pas mon temps. J'ai revu Girard ; tout à l'heure je dois aller prendre le café chez eux.

Je n'eus pas d'éblouissement ; tout ne tourna pas autour de moi. Mais je souffris beaucoup. Il dut se demander ce que j'avais, car, à partir de ce moment, je ne parlai pour ainsi dire plus. Tout le temps que dura le repas, la conversation fut insignifiante. Il était clair que ma mère pensait :

— Mon pauvre garçon, depuis hier soir je n'ai fait que réfléchir à vous. Si tous les séminaristes étaient comme vous, ce serait bien malheureux. Vous passez plus de temps à la mairie et au café qu'à prier le bon Dieu. Vous n'allez même pas à la messe le matin. Je ne tiens pas du tout à vous voir, maintenant que je vous connais. Si vous croyez que vous nous feriez de la peine en ne venant plus dîner avec nous, ma foi, vous avez bien tort.

Ils échangèrent quelques phrases banales sur le beau temps. Il ne parla même pas de ses travaux. Il avait beaucoup de finesse, et je ne doutais pas qu'il ne se rendît compte de l'impression qu'il avait produite sur sa mère. Mais que devait-il penser de moi ? Que ses conversations, remplies d'allusions aux filles de son pays, me déplaisaient ? Mais bien des fois, il ne l'ignorait pas, je les avais écoutées des deux oreilles ;

et il ne pouvait pas oublier combien j'avais insisté pour qu'il me rapportât de Nevers *Paul et Virginie*, *Atala* et *René*. Que mes vacances m'ayant transformé, je faisais cause commune avec ma mère, et que, devenu soudain très pieux, je ne m'occupais plus que du salut de mon âme? Mais quelques mots que je lui avais dits le soir même de son arrivée, riches pour moi seul de sous-entendus, l'avaient certainement éclairé. Non : je n'avais pas changé, au contraire ! Que j'étais jaloux qu'il allât chez les Girard ? Et pourquoi ? Je finis par me dire qu'il ne pensait peut-être rien du tout et que, quoi qu'il pensât, cela m'était bien égal. J'attendais avec une impatience anxieuse la fin du repas. Je croyais qu'il n'oserait tout de même pas, au su de ma mère, aller chez les Girard. Mais il se gêna bien ! Aussitôt que tous les deux nous nous fûmes levés de table, il prit son chapeau de paille et dit :

— Eh bien, alors, au revoir. Je suis invité à prendre le café chez vos voisins les Girard.

Mon père était déjà dans la cour. Ma mère fut si suffoquée qu'elle ne chercha même pas que lui répondre. Il me serra la main mollement : je ne savais pas que ce fût pour la dernière fois. Lui non plus sans doute. Mais il avait dû, comme ma mère, réfléchir de son côté, se dire :

— Après tout, ces gens-là, quels droits ont-ils sur moi? Je suis en vacances pour m'amuser. J'ai de l'argent, et dans cette ville où l'on ne me connaît pas je suis plus libre encore que chez nous. Je fais la connaissance d'un brave homme qui est père d'une jolie fille. Il m'invite à venir chez eux : qui pourrait m'en empêcher?

C'est quand il fut parti que j'enentendis! Qu'il ne s'avisât pas de remettre les pieds à la maison, qu'on le sortirait à coups de manche à balai, que c'était la brebis galeuse du troupeau, qu'on ne pouvait que déplorer que je me sois lié avec un vaurien pareil, qu'on allait en avertir monsieur le curé pour qu'il écrivît au supérieur du petit séminaire!... Tout cela ne me gênait pas beaucoup. Mais songeant qu'à cet instant même il était assis sans doute à côté ou en face d'elle, qu'il pouvait la regarder, lui parler, rire avec elle, sans attendre d'être couché, devant ma mère, de nouveau je fondis en larmes.

★

Elle n'eut pas la peine, comme elle avait dit qu'elle le ferait,

de le « sortir à coups de manche à balai » : il ne revint pas !

Je ne dis pas que je ne le revis point. Je ne le revis que trop souvent, hélas ! dans notre quartier. Je ne sus jamais à quelle heure, ce soir-là, il était parti de chez les Girard, puisque je n'allai point m'asseoir sur le pas de la porte : je n'aurais pas pu regarder le long rectangle de lumière. Je m'étais dit :

— Du moins il ne la verra pas longtemps. Il est arrivé le quatorze, pour une huitaine. Il partira le vingt-et-un ou le vingt-deux. J'espère bien tout de même qu'il viendra nous dire au revoir.

D'abord il n'alla chez eux qu'à la nuit tombante, furtivement. Mais je l'apercevais malgré tout. Mes yeux l'auraient deviné dans la nuit noire, mes oreilles auraient reconnu son pas sur le gravier parmi le bruit que font les deux sapins les jours de grand vent. Puis, bien vite, il ne se cacha plus : il y vint dans la matinée, dans l'après-midi, une cigarette aux lèvres. Girard n'était pas souvent à la maison, sa femme pas toujours. Je savais quand, elle, elle restait seule. Encore devais-je m'en rendre compte en ne faisant semblant de rien. Sans cesse aux aguets, j'étais obligé d'avoir l'air indifférent. Dans la pièce du fond où, trop rarement à mon gré, j'étais seul, je ne pouvais me lever de ma chaise pour regarder par l'entre-bâillement de la porte sans que ma mère l'entendît. Elle ne me demandait pas toujours :

— Qu'est-ce que tu fais donc ?

Mais j'avais peur qu'elle ne me le demandât. Elle aussi, quand elle cousait près de la fenêtre qui donne sur la rue, était toujours aux aguets. Elle me renseignait sans le vouloir.

Elle n'avait qu'à bougonner :

— Le voilà encore qui va chez eux ! C'est du joli !

Et je savais ce que je souffrais tant de savoir. Maintenant je ne me proposais plus pour aller au jardin cueillir un bouquet de persil : il m'en coûtait bien plus que de descendre, autrefois, en ville.

Je cessai de fréquenter le bois de la cascade : j'avais peur de passer devant sa maison, parce que je redoutais d'y voir Berland. Je me disais :

— S'ils m'aperçoivent, ils se moqueront de moi. Il a dû leur raconter ce que ma mère dit de Girard, que les honnêtes

gens ne doivent pas fréquenter les francs-maçons, et que je suis du même avis qu'elle. Alors ils m'en veulent.

Tout espoir de me rapprocher d'elle était perdu. Elle n'avait pas les mêmes idées que moi, car elle passait encore tout naturellement devant notre maison : la rue n'appartient-elle pas à tout le monde ? Mais elle affectait — je crus du moins qu'elle affectait — de détourner la tête. Ma mère, qui n'avait jamais rien trouvé à dire sur elle, avait maintenant beau jeu.

— C'en est encore une jolie, celle-là, une dévergondée de la pire espèce !

On aurait dit qu'il se passait les mille horreurs dans la maison des Girard. Toute la ville savait que chez eux fréquentait un séminariste de mes anciens amis, qui, venu pour me voir, ne mettait plus les pieds chez nous ; ma mère d'ailleurs s'en vantait, monsieur le curé le savait aussi, mais qu'y pouvait-il faire? Aller trouver Berland à son hôtel et lui faire un sermon? Berland lui aurait ri au nez. Mais c'est Girard qui devait être content d'avoir détourné un jeune homme du droit chemin! Quelle victoire pour la franc-maçonnerie, donc pour le démon!

Oui. Je m'étais dit :

— Du moins, il ne la verra pas longtemps.

Toute la journée du vingt-deux j'attendis sa visite ou qu'il me fît demander. Je l'aurais rejoint, je crois, malgré ma mère. Peut-être me donnerait-il des explications : Girard pouvait avoir chez lui de vieux livres intéressants, ou bien ils s'étaient découvert des relations communes. Moi-même, dans l'anxiété douloureuse où j'étais, je lui en aurais peut-être demandé. Je lui aurais même tout avoué. J'allais, à certains moments bien rares de chimériques espoirs, jusqu'à imaginer entre elle et lui toute une scène romanesque : lui se jetant à ses genoux pour lui déclarer son amour, elle le repoussant avec un geste d'une infinie douceur en disant : ce n'est pas vous que j'aime, c'est lui! Lui, bien entendu, c'était moi. Berland aurait eu le courage surhumain de me le dire et je me serais mis à pleurer, mais de joie. Je l'attendis en vain. Je ne le vis pas davantage venir chez les Girard. En revanche, vers deux heures de l'après-midi, je la vis s'en aller, toute seule, son ombrelle ouverte, par la rue qui conduit aux moulins, mais qui aboutit aussi à la grand'route au milieu des bois. Je soupçonnai tout de suite

un rendez-vous, et j'eus le cœur comme transpercé d'un coup de lance.

— Ah! dit ma mère qui ne souffrait pas de la même façon, la voilà partie!

Dix minutes après je prenais le chemin du bois avec l'idée de descendre au fond du ravin de la cascade et d'en remonter l'autre versant pour arriver à la grand'route. Je n'avais plus peur de passer devant sa maison. Puisque je venais de la voir partir, je sentais bien que Berland ne pouvait pas y être.

Comment raconter les huit jours qui suivirent ?

Sans courage pour remonter jusqu'à la grand'route, j'étais resté au fond du ravin, près de l'eau, à l'endroit où j'avais rêvé de m'asseoir avec elle. A quoi bon ? me disais-je, où les retrouver ? La route est longue, profonds sont les bois. Et je puis me tromper. J'aurais tant voulu m'être trompé, qu'elle fût allée ailleurs qu'à ce rendez-vous que j'avais imaginé ! Si Berland était parti par la diligence, le matin même, à neuf heures ?

Mais je le revis le lendemain, et toute une semaine encore. Peut-être n'avait-il pas terminé toutes ses recherches à la mairie? Mais on parlait de plus en plus de lui, en ville. Il était souvent au café, discutant avec les uns et les autres, riant avec Girard, et toujours, disait ma mère, une cigarette au bec. De plus, d'une impiété sans limites, pour un séminariste. Lui qui avait communié le Quinze Août, des deux dimanches qu'il resta ici, il n'alla même pas à la messe. Moi qui le connaissais, je n'en fus pas étonné. Mais ma mère...

Il était encore plus souvent chez les Girard qu'au café. Ma mère parlait même de faire écrire à ses parents, qui étaient bien coupables de le laisser vivre ainsi à sa guise. Pour moi, lorsque j'étais à guetter sur le pas de la porte, aussitôt que je l'apercevais au tournant des Promenades, je me hâtais de rentrer. Je ne me demandais même pas quelle contenance nous aurions vis-à-vis l'un de l'autre lorsque nous nous retrouverions en octobre. J'avais assez de penser à l'heure présente. Irrité de ce qu'il fût venu se jeter en travers de mon amour, je désespérais de plus en plus de jamais me trouver seul avec elle, ne fût-ce qu'un instant. J'étais sûr qu'ils avaient des rendez-vous. A quelle heure, où, je n'en savais rien ; mais je l'aurais juré.

Et puis, sans doute lorsqu'il n'eut plus d'argent, il partit. Le bruit s'en répandit en ville. Ma mère ne fut point la dernière à l'apprendre. Elle en éprouva tout à la fois du soulagement et de la colère, car elle avait cru qu'il aurait la politesse de nous dire au revoir. Pour cette fois elle aurait laissé son manche à balai.

— S'il ne s'était pas décidé à partir, dit-elle, je crois qu'un de ces jours je n'aurais pas pu me retenir de l'attendre pour le gifler en pleine rue !

Girard se mit à en faire des gorges chaudes dans les cafés. Les apprentis curés par-ci, les futurs corbeaux par-là, ils vont bien, ma foi ! Ils en racontent de belles ! Sans doute, quelquefois Berland parlait comme un homme, mais il n'avait tout de même que seize ans, et il s'était laissé tirer les vers du nez. Bien plus : il n'avait pu résister au besoin qu'il avait de jeter de la poudre aux yeux des gens. Il avait inventé, pour les raconter, de bonnes fortunes. Croyant faire la conquête de Girard, il n'avait réussi qu'à ce que celui-ci se moquât de lui dès qu'il avait eu le dos tourné. Tout cela, je ne le sus d'ailleurs que beaucoup plus tard. Alors je me dis que l'on peut avoir la figure d'un brave homme, même ne pas être franc-maçon, et être une crapule.

Mais je ne pensais surtout ni à Girard, ni à Berland.

Elle, qu'allait-elle devenir, si vraiment ils avaient eu ces rendez-vous que je supposais ? Je l'attendais. Mais je dois avouer que déjà je ressentais une joie mauvaise à croire qu'elle souffrait en même temps que moi, et que peut-être, pour pleurer, elle se cachait. Tantôt j'aspirais à pouvoir la consoler, tantôt j'aurais voulu être à la place de Berland, et savoir que c'était pour moi qu'elle souffrait. Mais la première fois que je la revis après le départ, je fus étonné : elle avait un visage joyeux. Il était un peu plus de neuf heures du matin, et elle revenait de ville par le milieu des Promenades : c'est le chemin que prennent ceux de notre quartier pour aller à la poste. Je fus étonné aussi de la voir habillée et dehors. Il ne me vint pas à l'idée qu'elle eût pu aller à la poste. Ah ! je ne demandais pas mieux de conclure qu'il n'y avait rien eu entre elle et lui ! De nouveau j'osai passer devant sa maison, mais pourtant avec quelle mélancolie ! Je commençais à compter les jours. On venait d'entrer en septembre ; le ciel changea

brusquement et se couvrit de nuages gris. Le vent siffla. Le soir on fermait les portes de bonne heure, et l'on veillait à la lumière des lampes. Je songeais au départ, mais moins à ceux que j'allais retrouver qu'à ceux que j'allais quitter pour ne la plus revoir de six longs mois. Elle ne faisait pas plus attention à moi que par le passé.

Il n'y eut plus que vingt jours, que quinze, que dix. Je me souviendrai toute ma vie que c'est le dixième jour avant mon départ qu'une après-midi où j'allais au bois elle sortit exprès pour me voir. Elle n'avait plus son visage joyeux. Si elle m'eût fait signe, je crois que je serais rentré malgré tous. Elle se contenta de me regarder. Je poursuivis mon chemin, mais je n'allai pas loin : l'émotion m'avait coupé les jambes. Et je pensais qu'elle pouvait me suivre. J'attendis en vain. Que me voulait-elle ? De plusieurs jours, je ne la revis point. Elle ne savait donc pas que c'était bientôt, la semaine prochaine, que j'allais partir ? Le deux octobre, je revenais au crépuscule. J'avais fait mes adieux à mon bois, en en parcourant tous les sentiers, mais les oiseaux ne chantaient plus dans les branches. Cette fois tout était bien fini. J'en ricanais de désespoir, lorsque, tout en haut du chemin, sous le mur du cimetière, je la vis. Elle avait un fichu sur les cheveux. Je ne pus prononcer une parole. Elle m'attendait.

— Voulez-vous me rendre un service ? dit-elle. Ce serait de donner cette lettre à votre ami, quand vous le reverrez.

— Oh ! oui ! dis-je, mais...

Elle était déjà partie. Fût-elle restée, que je n'aurais pu en dire davantage. Moi je restai, sa lettre à la main. Je voulus d'abord la décacheter pour la lire, puis la déchirer tant j'étais irrité et peiné qu'elle ne vît en moi qu'un commissionnaire insensible. Je regardai seulement l'écriture. Et si je ne baisai point l'enveloppe, c'est que j'avais déjà horreur de ces gestes sentimentaux qui semblent aux autres tout naturels, mais que je trouve, faits par moi, gauches et ridicules.

★

Berland m'avait dit :

— Ma rhétorique faite, je vous dis adieu à tous.

Je fus très surpris, à la rentrée, de ne point le voir. Il avait l'habitude d'arriver le matin, sa mère l'amenant, comme la mienne venait au-devant de moi, en voiture à âne : il n'avait

pas à prendre le train. Je sus bien vite qu'il ne rentrerait pas. Monsieur le curé de chez nous avait-il écrit au supérieur, ou Berland avait-il pris les devants ? Moi je restai avec la lettre de Clotilde dans la poche de mon veston, sur mon cœur.

Qu'allais-je en faire ? Je ne pouvais ni la retourner, ni l'envoyer à Berland. Toutes les lettres que nous écrivions, nous étions obligés de les mettre, non cachetées, dans une boîte dont le supérieur faisait lui-même la levée. Il était défendu aux domestiques, sous peine de renvoi, d'accepter d'en porter à la poste. Tout le temps que dura la retraite, je m'efforçai de n'y point penser. Je ne sais même pas comment je fis pour ne point la déchirer sans la lire, tant le prédicateur nous parla des dangers du monde et de l'urgence qu'il y avait à travailler à son salut. Mais elle m'était trop chère. J'hésitais, sans me décider. Puis, ce fut plus fort que moi, un soir je l'ouvris. Qu'on me pardonne cette indélicatesse. Elle était écrite sans ponctuation par une jeune fille qui avait plus souci de sa souffrance que de son style :

Cher André

Ainsi c'est inutile que je compte sur une autre lettre de vous depuis la première que j'ai trouvée poste restante quand je l'ai reçue j'ai été pourtant bien heureuse et je l'ai lue l'après-midi à l'ombre des arbres où j'entendais les oiseaux gazouiller leurs refrains si doux à l'oreille et tout en lisant votre lettre j'entendais un oiseau chanter dans mon cœur inutile de vous nommer cet oiseau vous le devinerez aisément vous m'avez dit que vous resteriez encore un an au séminaire à cause de votre mère et qu'un an c'est vite passé et que vous m'écririez souvent et qu'une fois là-bas vous vous arrangeriez pour recevoir mes lettres et pour m'en envoyer de vous mais je vois que c'est inutile que j'y compte puisque ça fait un mois aujourd'hui que je n'ai rien reçu de vous alors je donne cette lettre à votre ami qui vous la remettra je vous écris sous l'empire d'une mélancolie noire il fait un temps affreux le ciel est noir cela n'est pas gai du tout je vous l'assure j'ai été malade ces jours-ci j'avais la fièvre mais enfin cela va mieux peut-être que vous avez été malade aussi pour ne pas m'écrire puisque nous étions si heureux ensemble dans les bois et je ne peux pas croire que vous m'ayez oubliée après tout ce que vous m'avez dit.

A vous seul mes pensées

CLOTILDE.

Ce n'était pas que je fusse déjà repris par le milieu, mais,

pour la première fois, je songeai à me donner à moi-même la mesure de ma force.

— C'est une petite dinde, me dis-je, qui n'a pas su distinguer entre mon amour et celui de Berland. N'aurait-elle pas dû me deviner ?

Je ne déchirai point sa lettre, mais je ne la relus pas. Je me plongeai dans le travail encore que, Berland n'étant point rentré, je fusse tranquille pour mes places. Je cessai de penser à elle. Décidément j'étais très fort.

Mais je me trompais. Ceux qui, comme Berland, ne doutent pas d'eux-mêmes marchent suivant que les pousse la vie. Chacun des hasards qu'ils ne redoutent pas de courir ajoute à leur expérience. Et ce que je prenais pour une preuve de ma force n'était qu'une excuse que je donnais à ma faiblesse.

HENRI BACHELIN.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

XXXIe Lettre à l'Amazone.

J'ai été content, mon amie, que vous vous plaisiez à la campagne, le long des chemins creux et des haies vertes puis roussies, dans les bois, parmi les fougères. La fougère est une plante admirable et je ne connais presque rien de plus séduisant qu'une étendue de fougères, comme on en voit à Compiègne, sous les grands hêtres. Les chansonniers d'autrefois ont fait ce qu'ils ont pu pour déshonorer la fougère, qui en a gardé pour les sots je ne sais quelle odeur de gaudriole, mais il faut savoir recréer les choses à mesure qu'on les voit et en tirer des sensations neuves. Pour moi, je n'ai jamais pu en puiser qu'à la campagne; presque tout m'y est enchantement. Je n'ai même plus besoin de la voir pour être heureux, je l'évoque à mon gré, je me roule en elle, je détiens ses odeurs et ses saveurs. Autrement, vous ne vous expliquerez pas, comment, avec ce goût décidé pour les choses champêtres, ce besoin de communion avec la nature, je m'en tiens si volontairement éloigné. C'est que la nature que j'ai connue dans ma jeunesse, je ne l'ai plus que bien rarement rencontrée. Je me suis fatigué à la chercher, puis je me suis enfermé avec un certain désespoir dans une cellule de pierre et de bois. Il n'est pas trop juste de dire que l'on n'aime qu'une fois et moins juste encore de dire que c'est la première; je crois, au contraire, que c'est en aimant qu'on apprend à aimer, mais il est parfaitement juste de dire qu'il y a des circonstances qu'on ne retrouve pas, celles de la jeunesse même des sensations et de l'étonnement ingénu qu'elles déterminent. L'amour que j'ai éprouvé pour la nature était pur de toute autre sensation. Aucun désir ne me détournait du désir d'aimer tout ce qui est vivant, tout ce qui remue, tout ce qui est vert et tout ce qui est doux. J'aimais jusqu'à la mort, jusqu'à la corruption des choses, jusqu'au fourmillement des vers sur les bêtes tombées dans un coin. L'amour ne connaît pas le dégoût. J'aimais jusqu'à la pluie, je puis encore entendre, en y songeant, son bruit menu sur le feuillage des hêtres et moins sonore sur les feuilles plus molles des tilleuls. Je n'étais plus un enfant, mais les femmes ne m'étaient rien : c'est pour cela que j'aimais la nature. Quand on est jeune, on

a l'orgueil d'un dieu. On est inconscient. C'est le contact de la femme qui vous révèle la conscience et qui vous fait chercher vainement le bonheur que vous offraient les choses et la jouissance innocente de soi-même. La vie d'un homme serait belle, peut-être, si elle s'écoulait dans l'inconscience.

Ne croyez pas cependant que je regrette de ne pas être demeuré un animal heureux. D'abord, il n'est guère dans mon caractère de regretter, puis je me souviens que je n'étais nullement un pur animal. Je m'étais appris trop de choses qui me disposaient à la vie parmi les hommes et à la vérité je n'étais retombé que par hasard dans cette sorte d'état de nature. Mais c'est une période qui devait exercer sur mes années futures une influence de tous les instants. J'y ai appris du moins à vivre seul et, privé de la nature, j'en ai retrouvé en moi-même les éléments. J'y ai appris aussi à goûter la vie pour elle-même et à en jouir, même dépouillée de tout plaisir, même réduite à ce que les hommes appellent l'ennui. Si la vie m'était plus clémente, je sens que je me retournerais vers cet état ancien, mais elle me tient enchaîné et c'est peut-être heureux, car on ne vit pas bien ce qu'on a déjà vécu : les années colorent si différemment les choses, à mesure qu'on s'achemine vers le néant !

C'est au point même que l'on doute si on est bien toujours le même personnage. On se cherche morceau par morceau et quand on a fini de se rassembler, ce n'est plus dans le même équilibre ; souvent des parties de soi se sont égarées : se retrouveront-elles jamais ? On l'espère, car si on n'espérait pas, on ne pourrait plus même faire semblant de vivre.

Ah ! mon amie, cet amour des champs, qui vous a prise si vivement, vous rapproche peut-être encore de moi, mais il vous éloigne aussi, et cela fait que mes pensées doivent vous paraître un peu moroses. Elles le sont. Mais comme c'est probablement leur couleur définitive, moi, du moins, j'en prends mon parti. Votre présence en changera-t-elle la nuance ? Je le crois fermement. Telles sont les puissances de la présence. Sa force révulsive est souvent miraculeuse. Voyez les dévots. Ils croient naïvement que Dieu est ici plutôt que là et, quand ils le savent présent, ils oublient leurs peines. Je sens que votre présence agirait de même sur mon âme. Il sort des yeux de l'être que l'on aime une telle lumière, de sa bouche une telle musique ! Ici, il faut bien que je m'arrête et que je rêve un peu à mes idées qui se pressent comme une foule, qui veulent toutes entrer à la fois par la porte entr'ouverte. Je les laisse passer. Ce sera long et je ne vous en ferai pas le dénombrement. Je les ai toutes connues, elles me sont toutes familières et toutes me font un salut et m'envoient un sourire mélancolique, comme à un ami dont on sait la peine secrète.

La dernière n'a pas encore disparu dans l'ombre que voici une

diversion. C'est la lettre d'une inconnue qui veut bien de temps à autre m'envoyer un commentaire délicat sur mes propos. Cette fois il s'agit de l'absence, et elle me demande ou se demande pourquoi « j'en parle si bien » ? Moi je demanderais à l'inconnue pourquoi elle a « senti si bien » ma parole et pourquoi la flèche lui est entrée si droit dans le cœur? Mais sans doute, elle ne voudrait pas me répondre qu'on ne trouve exprimés avec justesse que les sentiments que l'on a éprouvés dans une parité d'âmes et une parité de circonstances. C'est le hasard des rencontres qui nous fait trouver des lecteurs où notre sensibilité pénètre et souvent ceux que l'on aurait voulu toucher demeurent indifférents. Les sensibilités ne vibrent pas au mêm. diapason et quand cela arrive, ce n'est jamais que pour un moment. On serait plus longtemps d'accord, d'un accord de surface, on le serait toujours, si on pouvait n'être pas sincère, si on pouvait monter à volonté le ton ou le descendre, l'incliner selon les mouvements du cœur que l'on voudrait émouvoir. La sincérité est une cause terrible de malentendus. Pourtant n'est-ce pas le seul plaisir de celui qui écrit et comment celui qui lit n'y trouve-t-il pas le plus grand charme? Telle est la folie de la plupart des êtres qu'ils préfèrent les vains compliments de la rhétorique. Ah! comme je comprends les femmes qui « aiment à être battues » ou, pour être romantique, les Desdémone qui adorent encore celui qui étouffe.

Mon amie, la diverion s'arrête là. Aussi bien j'ai vu au ciel d'heureux présages.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Petit tableau des Ecoles poétiques en 1913. — Jean Moréas a confessé sur son lit de mort qu'il ne croyait pas aux écoles; il a même dit que les écoles n'existaient pas. Or, Moréas avait été membre ou chef de diverses écoles. Faut-il donc payer de la vie cette sorte d'expérience ?

Il arrive toujours un moment où les excès d'une mode en dénoncent les mobiles, les artifices et les dangers. Il n'y avait pas d'écoles à proprement parler au dix-septième siècle. Il y en a eu plusieurs pendant le dix-neuvième. Il est d'usage de dire à notre époque qu'il se fonde une école toutes les semaines. Les amateurs de gloire ne connaissent pas le découragement, et pourtant chacun sait qu'il ne suffit plus d'avoir fondé une école pour être décoré de la Légion d'honneur. Fonder une école est désormais une opération sans profit qui jette tout au plus sur son homme un léger ridicule; néanmoins, trois ou quatre fois par lune, un nouveau manifeste vient mettre la littérature à feu et à sang. Tout le monde se gausse de ces pratiques, mais tous le monde y prête les mains.

Les écoles permettent au lecteur de demi-sang et aux folliculaires d'acquérir des lumières sur la littérature. Grâce à elles, l'ensemble des manifestations et des tendances de l'esprit apparaît filtré, clarifié, perméable. On demande. Quel est ce monsieur Pépin ? Que fait M. Joseph-Albert Pépin ? Et quelqu'un répond : C'est un *panpathétiste.* Voilà qui est net et précis. On demande encore : Qu'est-ce que c'est que le *panpathétisme?* Et on apprend que le panpathétisme est une école dont les membres n'écrivent que dans un état d'émotion qui leur assure la perception du continu et de l'homogène.

Mais il est dit que l'invention demeure toujours au-dessous de la réalité. J'ouvre une revue qui vient d'échouer sur ma table et je lis :

« Nul ne conteste plus que ces neuves esthétiques ont délibérément rejeté l'unilatéral, le superficiel, le fini, le successif, qui caractérisèrent de tout temps *l'attitude lyrique*, pour percevoir et maîtriser le multiple, le dynamique, l'indéfini, le simultané qui sont, ainsi que nous l'avons démontré, les caractéristiques évidentes de *l'attitude dramatique.* »

N'y a-t-il pas là de quoi déterminer un honnête homme à ne plus jamais se servir des mots, même pour les plus nobles causes ? Ces inepties sont à périr de rire, ou d'ennui.

Les poètes pauvres fondent rarement des écoles. La création d'une école suppose un petit capital ; son entretien peut consommer de gros revenus. Il faut faire manger les adhérents pour qu'ils s'intéressent à la doctrine, et la transformation d'un adhérent en disciple ne s'opère qu'au prix d'une quantité considérable de victuailles, de café, d'eau-de-vie et de tabac. Une paire de disciples coûte autant qu'un incendie et on sait qu'un incendie vaut trois déménagements. Le disciple use des chaussures et prend l'omnibus ; il publie même des livres, avec préface forcée, et cette publication nécessaire est une ruine. Quand le disciple est gras, il disparaît tout à coup, à l'issue d'un banquet. Il ne reviendra plus. Il est parti, les poches pleines de noisettes et de raisin sec, avec un sandwich dans son gilet et un flacon de cognac sous son paletot. Il va fonder sur le trottoir d'en face l'école rivale, qui réclame le droit à la perception du transitoire et de l'hétérogène.

§

Tout cela n'est pas très inquiétant et ne laisse pas d'être drôle. D'un côté : les corps organisés, les écoles, une manière de noblesse, avec ses forteresses, ses lois, ses organes et ses laquais. De l'autre côté les isolés, les indépendants, les parias. Ceux-là ne vivent pas tranquilles, n'en mènent pas large et ne s'asseyent jamais que sur une seule fesse.

Les poètes qui font partie d'une école ont de la surface et du poids.

Ils ne se laissent pas marcher sur le pied sans « répondre dans la revue ». Ils ont des idées et un programme ; ils vivent heureux et prolifiques comme des champignons sur une souche. La discussion leur tient lieu de doute et l'opinion de certitude. Ils ne travaillent pas, ils « œuvrent », ce qui est plus sûr. Ils organisent des enquêtes et consultent constamment l'univers sur la beauté, le bien-fondé et l'efficacité de leur attitude poétique.

Certains sont volages et, par nature, nomades. Ils changent d'école, comme des électeurs mal payés changent de conviction. Mais ils ne redeviennent toutefois jamais des indépendants. Ils écrivent partout, vont d'un groupe à l'autre, sacrifient à toutes les muses et mangent à toutes les tables. On les flatte et on les redoute ; mais on peut toujours compter sur eux pour figurer dans une liste de « principaux collaborateurs », pour signer une protestation, ou combler les vides d'un comité.

Les écoles sérieuses ont des membres correspondants ou adhérents de province. Ceux-là viennent à Paris une ou deux fois l'an et sont reçus en assemblée plénière. Ils étonnent d'abord, parce qu'ils sont toujours en retard sur le mouvement d'opinions ; ils lassent vite, parce qu'ils ne connaissent que les livres et qu'ils ignorent les hommes. On les ménage cependant : ils cotisent comme les autres et forment une sorte de réserve territoriale.

Mais il faut plaindre ceux qui mènent à l'écart des groupements une vie sporadique et précaire.

Il y en a qui ne se consoleront jamais de leur malheur. Ils ne savent même pas comment cela leur est arrivé. Ils avaient des amis, ils ont une foule de connaissances, mais ils ne font pourtant partie d'aucune école. Ce n'est pas faute de démarches et de bonne volonté. Ils ont tout approuvé, tout défendu, tout signé ; pourquoi n'a-t-on pas voulu d'eux ? Chaque fois qu'une réunion s'est tenue pour la fondation d'un « art totalement neuf », le malheur a voulu qu'ils fussent à la campagne ou aux courses. Ils ont fait leur possible pour se faire admettre après coup, mais la place était prise et on n'a pas voulu régulariser leur situation. Ils bricolent de droite et de gauche. Ils tirent des fusées au juger, publient des poèmes à dédicace perdue et répondent à toutes les enquêtes.

Parfois, la colère les saisit et ils fondent une revue de combat qui est anémique comme une salade de cave et qui devient translucide dès le second fascicule. Alors, les malheureux sombrent dans une amertume sans borne. Ils ont tenté d'écrire des poèmes dans le goût de Chose, ce qui leur a valu une bordée d'injures de tous les ennemis du *chosisme*. Depuis ils ont eu beaucoup de mal pour faire oublier cette aventure. Enfin on les a « demandés pour une anthologie » ; ils ont été légèrement grisés d'espoir, mais après avoir pris place

dans le char à-bancs en question, ils se sont trouvés assis entre les pires imbéciles et en ont eu pendant longtemps la nausée.

Il y a des indépendants qui sont de vrais indépendants. Ceux-là ont des rentes ; ils aiment l'automobile et la chasse. Ils publient, à leur gré, dans les grandes maisons à « comptes d'auteur » et s'abonnent à toutes les revues pour qu'on leur laisse la paix, ce qui fait parfois rechercher leur collaboration. Ils se moquent des écoles comme d'une guigne, confondent le *Superbisme* avec l'*Energétisme*, voyagent une bonne moitié de l'année et ne sont jamais au courant de rien. Ils gaffent avec élégance et organisent des réceptions, où ils traitent en même temps les plus mortels ennemis, mais qui se terminent toujours bien parce que les petits fours sont d'une bonne marque et qu'il y a beaucoup de porto. On appelle ces indépendants distraits des « amateurs de talent ».

Enfin il y a des poètes qui ne font partie d'aucune école et qui en souffrent beaucoup, non parce qu'ils voient dans le groupement la condition nécessaire du succès, mais parce qu'ils sont incertains dans leurs efforts, inquiets dans leur besogne et mal assurés sur les destinées de l'art. Ceux-là travaillent, avec patience et modestie ; mais ils gémissent d'un manque d'orientation ; ils cherchent à discerner « ce qu'il faut faire » et « ce qu'il ne faut plus faire ». Considérant la multitude des tendances, ils se demandent avec angoisse quelle est celle qu'il faut adopter, quelle est celle qui exprimera l'époque et ouvrira les portes du futur. Ils aspirent au tumulte de l'école comme à l'ivresse rassurante.

Leur responsabilité les épouvante et leur liberté leur est cruellement à charge.

§

C'est à ces derniers que Moréas mourant eût dû faire ses confidences. C'est à ceux-là qu'il faut répéter : « Toutes ces divisions, toutes ces écoles, tous ces mouvements, tout cela c'est de la plaisanterie. »

Certainement, il y a eu le Romantisme ; il y a eu aussi le Parnasse et le Naturalisme et le Symbolisme et bien d'autres choses encore ; mais oubliez qu'il y a eu tout cela, et rappellez-vous qu'il y a eu des *hommes*.

Les grands écrivains ont été eux-mêmes ; ce sont les petits écrivains qui ont formé la cohue des écoles.

La difficulté de l'art n'a pas changé depuis la naissance de l'humanité ; elle est toujours aussi grande. Ce ne sont pas les formules d'école qui en donneront le secret. Il y a l'âme et la langue. Jamais une doctrine n'a fait d'une âme médiocre une âme considérable, jamais un principe théorique n'a donné le moyen d'exprimer l'âme sans le patient talent, jamais une école n'a pu combiner une discipline qui fasse que les mots tiennent lieu d'esprit.

— Ce qu'il faut faire? Ce qu'il ne faut plus faire?

Il faut, si l'on a formé une pensée ou ressenti une émotion que l'on juge dignes d'une forme définitive, s'appliquer à les traduire avec précision, ordre et prudence. Cette simple maxime, cette honnête maxime est le seul guide en poésie comme dans toutes les choses de l'esprit. D'ailleurs, le débat s'étend de lui-même, et la poésie ne saurait être seule en cause.

De quelle école faisait partie Villon? de quelle Montaigne? A quel mouvement rattacher Rabelais? De quel groupe Pascal peut-il être détaché? A quel mot d'ordre obéissait Saint-Simon?

Baudelaire était-il chef d'école? Et sinon, disciple de qui? Faut-il pénétrer dans l'époque moderne? On a parlé de Verlaine comme pape du Symbolisme. Quelle affaire! Rimbaud est-il la proie d'une doctrine? — Certes, de la sienne, sauvage et sans règles. Et pour Claudel, pourrez-vous l'embrigader?

Je sais que les rhéteurs ne seront point en peine de faire rentrer ce farouche troupeau dans des cadres. Pour moi, j'avoue plus d'embarras.

On objectera et le romantisme et son maître tout puissant. — Mais non, Hugo est Hugo. Pour le romantisme, c'est le Lycanthrope, c'est Petrus Borel, et une foule de pauvres bougres qui ont cru « comprendre ce qu'il fallait faire ». De la même façon, le Parnasse, c'est ce malheureux Sully-Prudhomme et quelques autres mazettes, mais ce n'est pas tel ou tel grand poète.

On fonde des écoles à l'ombre des colosses. Ces écoles deviennent bientôt la bastille d'une multitude de malingres qui viennent là copier une attitude et seriner un refrain. Pendant ce temps-là, les comètes accomplissent leur destinée et suivent leur trajectoire.

A chaque tremblement de terre, les murs des écoles craquent et tombent en ruines. On accourt sur les lieux et on relève dans les décombres « le dernier des Mohicans » ou quelque chose d'analogue. C'est un honnête vieillard qui porte, par exemple, écrit sur sa casquette : *Ecole Rénoviste*. Il était seul dans la boutique et astiquait les panonceaux. Il est mort fidèle à son poste. On lui fait des funérailles littéraires.

J'ai relu hier *Adolphe*. J'ai pensé que Benjamin Constant n'avait ambitionné qu'une chose : bien dire ce qu'il avait l'intention de dire. Et il a réussi. J'ai relu les *Trois contes* de Flaubert. Quelle poésie! Mais qu'on ne parle pas d'école.

Le jour où l'on se demande ce qu'il faut faire et quelle école il faut suivre, qu'on relise les grands écrivains de chez nous et d'ailleurs; on connaîtra la fin du doute.

Bien entendu, il ne saurait être question de méconnaître les courants d'idée qui, de siècle en siècle, se frayent un chemin dans la

masse des peuples. Ces courants-là, il suffit d'être un homme pour en ressentir l'influence et pour obéir...

Ce dont il faut rire, ce sont des écoles qui ne recueillent point, avec une attentive sensibilité, les vibrations en voyage dans l'atmosphère, mais qui espèrent déterminer des vibrations et orienter des courants par la seule vertu des phrases.

D'ailleurs, les phrases doctrinales sont des armes dangereuses. La moitié des « bonshommes à idées » se croient tenus de travailler selon leurs idées et en deviennent les prisonniers. Pour les autres,ils infirment leurs théories par leurs œuvres mêmes, ce qui ne va pas sans ridicule.

Non! non! je le répète, une seule maxime, une seule règle : ressentir quelque chose, penser quelque chose, et approcher sa pensée d'aussi près que possible.

Je sais que des poètes vont s'écrier : je ne fais pas autrement, et vous n'aimez pas ce que j'écris. Mais je ne peux pas leur répondre : changez d'âme.

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

J.-H. Rosny, jeune : *Sépulcres blanchis*, Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — Paul de Ritter : *Les Bonardins*, Albin Michel, 3 fr. 50. — Maurice-Léon Martin : *En Armes*, Ed. Mignet, 3 fr. 50.— Marcel Rogniat : *Les Blasés*, E. Figuière, 3 fr. 50. — Louis Lamapet : *Les Foudroyès*, G. Ficker, 3 fr. 50. — Juliette Martineau : *Rédemption*, E. Sansot, 3 fr. 50. — Clémence Souillard-Desmons : *Claudette*, Jouve, 3 fr. 50. — Henri Falk : *La Main d'or*, Librairie universelle, 3 fr. 50. — Adrien Racine et G. Le Cornu : *A travers l'amour*, Bernard Grasset, 3 fr. 50.

Sépulcres blanchis, par J.-H. Rosny. Les femmes se trompent encore plus souvent qu'on ne les trompe. La glorieuse et douloureuse existence de Mme Hammelin en est une preuve terrible. Ce roman montre la double face du destin : les masques qu'il tourne alternativement vers nous selon les mouvements de nos propres passions. Une ambitieuse n'a pas le droit d'être une amoureuse. Cette bourgeoise sortie du menu peuple, élevée à la dignité de femme riche par ses aspirations intérieures vers le mieux et le beau, croyant que la force mauvaise d'un homme peut mener à de bons résultats, la Mme Hammelin qui se raconte est sévère pour elle-même. Si elle était une vraie femme,elle s'analyserait moins et on la plaindrait davantage ; mais l'attrait de l'œuvre écrite n'est pas dans la description minutieuse de ce caractère de fougueuse guerrière, il réside surtout dans la singulière dualité des deux savants, Niel et Hammelin,qui se partagent le cœur de Marguerite malgré eux, malgré elle. Il devient effrayant de penser que deux amis intimes, presque deux frères, dont les plus secrètes idées sont mises en commun, peuvent devenir des

ennemis mortels justement à cause de cette incessante communauté. L'un a le génie et dédaigne de le vulgariser, l'autre a le talent, le don d'assimilation et fatalement se sert des découvertes du premier. Ce n'est pas tant la femme qui les divise que cette perpétuelle rivalité dans la création. On dit en procédure : cherchez à qui le crime profite; mais dans cette lutte sournoise, d'abord inavouée, il faut chercher à qui réussissent les négligences de l'autre. Juger la question sans savoir comment Niel se serait tiré d'affaires seul n'est peut-être pas prudent. Où se trouve la meilleure disposition d'esprit ? Est-ce dans celui qui combat et qui produit, qui met au jour la bonne semence, ou dans celui qui rêve, attend l'impossible perfection, jette ses graines au vent, les laisse tomber sur n'importe quel sillon? Il existe des génies qui ne furent mis en lumière que par leurs détracteurs. Le naufrage du grand vaisseau n'est souvent révélé que par le pilleur d'épaves. Niel aurait-il eu la force de réagir contre les perfidies d'Hammelin sans le coup de fouet de l'indignation amoureuse ? Le talent sait toujours ce qu'il faut faire, mais le génie s'ignore souvent ou tâtonne dans une obscurité que lui forme autour de lui ses volontaires somnolences. Niel est le symbole de ces hommes qui naissent avec l'auréole du martyre : ce sont des dieux cachés par une pauvre humanité; méprisant le savoir-faire, ils attendent tout de la justice... or, il n'y a pas de justice. La spéculation l'étouffe ! Comment s'y reconnaître et à quel génie se vouer ? Nous avons dans les lettres des exemples de ce duel éternel entre l'arriviste féroce et le doux illuminé. Le hasard ou le caprice décide en dernier ressort. On connaît de grands poètes qui prennent tranquillement leur inspiration dans l'œuvre modeste de certains que tout le monde s'acharne à laisser inconnus, Quel beau livre on écrirait sur ces *illustres inconnus!* On puise à deux sources la vérité, mais il n'y a qu'une rivière et toute l'eau féconde, le flot qui porte les vaisseaux marchands ne va se déverser qu'à cette rivière, on ne remonte pas ce courant. De quelle horreur ne se sent-on pas saisi lorsqu'on découvre enfin la supercherie sous toutes les sanctions officielles. Ah ! les palmes, les rubans, les brevets, les plumets... à quoi servent-ils aux yeux de simples spectateurs qui n'ayant rien à perdre ni à gagner, cherchent simplement la pure lumière ! Je me rappelle encore le mouvement d'horreur que j'eus un jour devant un plagiat prouvé, nettement établi, sans une excuse pour le plagiaire, homme riche ayant dépouillé le pauvre, ayant pris *la brebis du pauvre*, pour parler comme l'amoureuse de Niel. *Sépulcres blanchis*, vous sentirez toujours la mort malgré la superficielle aseptisation du plâtre frais et toujours vous montrerez par quelque coin oublié dans l'ombre le squelette de l'impuissance ! Voici donc un beau roman de plus à l'actif de J.-H. Rosny, un livre troublant, c'est-à-dire d'une psychologie très compliquée,

pas très facile à démêler parfois, mais qui fait songer, c'est-à-dire le livre d'entre les livres.

Les Bonardin, par Paul de Ritter. Ou la réalité dans sa laideur et sa beauté. Ça n'est pas rien. Un gros roman, j'allais dire un roman gras. Paul de Ritter n'aime pas le midi, ou plutôt il déteste les méridionaux. Je vais essayer de le défendre. Je suis presque du midi et je n'aime pas les méridionaux non plus. Etant plus âgé que l'auteur des Bonardin, j'ai encore beaucoup plus d'ennemis que lui, mais il y a une chose que je ne pardonne jamais ni à un homme du midi, ni à des gens du nord, c'est le massacre d'un chien! Paul de Ritter dédie son livre au petit *Marcas*, un humble et joli toutou qui fut son compagnon fidèle durant près de dix ans et que, dans un village de la Gironde, on lui a empoisonné... Ceci me suffit pour comprendre la virulence de ses propos. Si les lecteurs des *Bonardin* se scandalisent de la façon brutale dont on s'exprime chez les Girondins, qu'ils sachent bien que l'auteur n'a pas exagéré, c'est-à-dire que je lui reprocherai seulement d'avoir abusé d'une expression obscène parce que les bons méridionaux se servent, en leur langage familier, de tous les termes obscènes connus et en ajoutent de fantaisistes. Oui, leurs vins, quand ils arrivent sur nos tables, sont frelatés *pour les besoins du transport* et ne ressemblent jamais à l'échantillon, ils ont de fort mauvaises mœurs et ils tiennent l'inceste pour péché véniel, mais... Mais, si l'auteur des Bonardin vivait autour de Paris, dans la petite ou la grande banlieue parisienne, il ne tarderait pas à s'apercevoir que les mœurs méridionales sont des mœurs de patriarches (voir les filles de Lot !) à côté des mœurs suburbaines. Moi, je vis à une heure de Paris, dans une contrée délicieuse, aux prés fleuris qu'arrose la Seine, et on m'a déjà cambriolé deux fois (sans *simulacre*), tué deux chiens, ravagé des bois, abîmé des clôtures, tout en me menaçant, de temps à autre, de me faire mon affaire, cela sous les yeux ahuris des gendarmes ou du garde champêtre, lequel les ferme souvent, et pour cause... Je n'ai pas écrit de livre sur ces différents sujets, parce que la question d'art ne doit pas être mêlée aux questions domestiques. J'ai laissé là la plume pour prendre le revolver dont je sais me servir bien mieux que de ma plume et j'ai engagé des conversations d'une littérature moins élevée... que les *Bonardin* avec mes voisins, cambrioleurs ou estimables notables du pays. A l'heure qu'il est, je vis dans la plus profonde quiétude et ils me répondent de mes chiens sur leur propre tête... bien que la tête d'un banlieusard ne vaille jamais les quatre fers d'un chien. Voilà. Je livre mon secret gratis à Paul de Ritter, en mémoire du pauvre petit Marcas.

En armes, par Maurice-Léon Martin. Une très curieuse étude de la guerre moderne, ou mieux de l'impossibilité de bien dresser un guerrier moderne. Le premier chapitre de ce livre est un récit

saisissant d'un attentat anarchiste sur le pont d'un chemin de fer. Ce n'est plus la glorieuse participation à la bataille où l'on peut déployer ses aptitudes, montrer son courage au grand jour, conquérir la récompense de ses services, c'est la louche embuscale, les fatales inerties des choses détériorées et l'obscurité dans le drame, l'ignorance de la nature du danger que l'on court. A lui seul ce tableau suffirait pour assurer la valeur de l'œuvre entière. On voit ensuite le duel mystérieux de deux tempéraments d'hommes, le soldat et le chef en présence, luttant, l'un pour l'indépendance de son cerveau, l'autre, pour l'affirmation de son aveugle dévouement à une discipline meurtrière. Ne concluons pas, car l'auteur n'a pas voulu que l'un de ces caractères, tous les deux chevaleresques, l'emporte sur l'autre. L'œuvre en demeure plus belle et plus solide au point de vue de l'art.

Les Blasés, par Marcel Rogniat. Deux jeunes gens appartenant aux classes des intellectuels, qui sont presque toujours des déclassés, traversent les différentes phases de l'énervement produit par l'abus de tous les raffinements spirituels ou charnels. Ils en arrivent, un beau matin, en face d'une nature très calme, d'un coin de campagne inondée de vive lumière, à se retrouver de bons petits enfants de cette même nature qui sait assainir les cœurs et les corps les plus malades.

Les Foudroyés, par Louis Lamapet. Un docteur en médecine revient au village pour s'y créer une position. Il reçoit d'abord le coup de foudre amoureux avant d'être foudroyé par le sort qu'on réserve généralement aux débutants sans fortune. La belle jeune fille dont il rêve en épouse un autre. Mais elle est très malheureuse et il a la joie finale de la consoler quand il s'est fait une position convenable.

Rédemption, par Juliette Martineau. Je ne résiste pas au plaisir de citer la préface de Claude Farrère :

« Mademoiselle,

« Vous êtes très jolie et vous avez beaucoup d'esprit. Quoique n'ayant eu l'honneur de vous rencontrer qu'une seule fois, je puis me porter garant de ces deux vérités-là. Et je regrette *d'autant davantage* que ma destinée errante ne m'ait pas permis de recevoir le manuscrit sûrement tout pétri d'humour et de grâce délicate pour lequel vous daignez me demander une préface. Mais je ne l'ai pas lu ! Qu'en pourrai-je donc dire ! Ceci seulement : que j'envie beaucoup tous ceux qui, plus heureux que moi, eurent la chance d'en apercevoir la première impression fraîche imprimée et qui surtout, plus sages, auront le bon goût de sauter ces deux pages aussi sottes qu'inutiles que je viens d'écrire, moi, pour vous seule, c'est mon excuse, afin de plus vite lire les quinze délicieux chapitres que vous avez écrits, vous, pour nous tous..

« Et je baise la gracieuse main qui tient la plume en la remerciant très respectueusement. »

Si Claude Farrère n'a pas lu le manuscrit, pourquoi diable irai-je lire le livre ? Ah ! Mademoiselle, je ne veux pas douter de votre beauté, mais vous me feriez douter de l'esprit d'une femme de lettres qui s'amuse à imprimer une préface pareille ! La suite au prochain numéro.

Claudette, par Clémence Souillard-Desmons. Le journal d'une petite écolière ingénue. Elle épouse ingénument le meilleur ami de son cousin. Les histoires de jeunes filles pour jeunes filles sont très à la mode décidément.

La Main d'or, par Henri Falk. Quelques récits très dramatiques, dont le plus attachant est celui de *la Farce*, où l'on voit cet *âge sans pitié* tuer un brave homme de professeur au collège.

A travers l'amour, par Adrien Racine et G. Le Cornu. Une jolie et convenable interprétation d'une amitié amoureuse entre jeunes filles. Peut-être plus réel qu'on ne pense, le platonisme entre amies de pension.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Ferdinand Brunetière : *Bossuet* Préface de Victor Giraud, 1 vol. in-18, 3.50, Hachette. — Eugène Tavernier : *Louis Veuillot*, 1 vol. in-18, 3.50, Plon. — G. Vauthier : *Villemain*, (*1790-1870*). *Essai sur sa vie, son rôle et ses ouvrages*, 1 vol. in-18, 3.50, Perrin. — Emile Faguet : *L'Initiation littéraire*, 1 vol. in-16, 2 fr., Hachette. — Emile Faguet : *La Fontaine*, 1 vol. in-18, 3.50, « Société Française d'Imprimerie et de Librairie ».

Brunetière nous a laissé un livre sur **Bossuet**. Un livre, non ; mais une série d'articles et de conférences qui résument les travaux et les réflexions du critique sur Bossuet. Ces pages, faites pour être prononcées — avec des gestes éloquents — perdent à être lues dans le silence : cette emphase et ces développements à la manière du grand siècle, cher à Brunetière, fatiguent : on perd pied, et il faut remonter à la surface pour respirer. Cependant Brunetière a compris Bossuet, parce qu'il l'a aimé. Il l'a compris : je veux dire qu'il a épousé sa doctrine et qu'il a tenté de l'exposer ; il ne se serait pas permis, petit vicaire littéraire, de critiquer le grand évêque. N'est-ce pas même dans l'œuvre de Bossuet qu'il s'est tracé un sentier vers la croyance ? Comme la philosophie de Voltaire, écrit Brunetière, c'est dans l'ensemble de son œuvre que la philosophie de Bossuet est « éparse ou plutôt diffuse ». Tout autant que dans le *Traité de la Connaissance de Dieu*, c'est dans son *Discours sur l'Histoire Universelle* qu'il nous faut la chercher, et même dans son *Histoire des variations des Eglises protestantes*. Elle est encore dans son

Instruction sur les états d'oraison, ou dans sa *Politique tirée des paroles de l'Ecriture Sainte*.

« Là est sa métaphysique. Là est sa logique, là sa psychologie. Là surtout, pour mieux dire, est sa conception de la vie, sa manière de résoudre l'énigme de sa destinée : là sont les principes de sa morale; et là enfin tout ce qu'il convient d'envelopper sous ce nom de sa philosophie, quand on parle d'un homme qui, pendant plus d'un demi-siècle, a plus agi que discouru, et moins disserté que lutté. »

La grande pensée qui domine l'œuvre de Bossuet, et Bossuet lui-même, c'est l'idée de la Mort qui rend la vie inutile. A cette idée de la Mort, il opposera l'idée de Providence, et c'est cette idée qui lui permettra de supporter la vie, lui donnera une raison d'être. C'est là sa manière de résoudre l'énigme de sa destinée ; la vie est une préparation fugitive à la mort qui est le commencement de la vraie vie. Partant de ces prémisses, la philosophie de Bossuet est d'une logique mathématique : la Providence, qui dirige notre vie, est immuable dans sa perfection, et l'Eglise, qui représente cette volonté divine, ne peut donc changer : elle est et demeurera telle que Dieu l'a instituée dans l'ancienne et dans la nouvelle loi. C'est ce que démontre Bossuet dans son *Histoire des variations :* ce qui varie est humain ; un dogme divin ne saurait évoluer. L'Eglise catholique, elle, est immuable, et cette immutabilité est la preuve de sa vérité. Telle est la logique très humaine de la philosophie de Bossuet, telle est la pensée qu'il a portée toute sa vie dans son cœur et qui a été son bouclier contre l'idée si précise de la vanité de tout. Comprend-on que c'est l'amour ardent de la vie qui lui a fait nier la petite vie humaine où il ne sentait pas assez d'espace pour éployer ses désirs et ses rêves ?

§

M. Eugène Tavernier consacre un volume à **Louis Veuillot**, *l'homme, le lutteur, l'écrivain*. D'abord, quelques souvenirs personnels, et ce portrait :

De corps et d'âme, Louis Veuillot manifestait une vigueur audacieuse et contenue, toujours prête à se déployer avec élan, prête toujours à se dominer avec aisance. D'une taille supérieure à la moyenne, les épaules et la poitrine larges, robuste de complexion comme de charpente, il avait la musculeuse et souple carrure de l'homme bâti pour l'action et pour la lutte sans repos.

Veuillot était, en effet, plus un homme d'action qu'un homme de pensée : il acceptait les idées toutes faites et les défendait avec le courage un peu aveugle d'un soldat. Mais M. Tavernier, qui accueille toutes les idées de Louis Veuillot, nous explique son rôle : « Il s'était converti très jeune, mais sa jeunesse toute virile et la précoce maturité de sa pensée, comme aussi les épreuves d'une rude existence,

lui avaient fait discerner très vite l'insuffisance des théories et des opinions régnantes dans la société d'alors.» La foi était pour lui une discipline qu'il s'imposait et voulait imposer au monde : le rôle moral et social de la religion lui était la preuve de sa divinité. Il prévoyait que l'athéisme mènerait à une débâcle que les écoles philosophiques ne pourraient arrêter. Lui-même ne se sentait pas assez fort pour se passer d'une contrainte religieuse.

M. Tavernier, après avoir jeté un regard sur le monde actuel, écrit : « Il n'y a plus de morale; il n'y a plus de principes; et les instincts dévoyés escomptent un triomphe qui les laisserait libres enfin de tout se permettre. Il est certain que nous en sommes là ; et il est certain aussi que cet aboutissement sinistre a été, sans nul détour, sans trêve et sans crainte, signalé d'avance par Louis Veuillot, lorsque la pensée dite moderne débordait de présomption. Clairvoyant et judicieux, tel apparaît aujourd'hui le prétendu fanatique qui avertissait en vain toute une société. » M. Tavernier est bien sévère et bien difficile à contenter, car la morale, loin de reculer, nous envahit de façon indécente, mais il faut essayer de s'en réjouir si cela correspond à un réveil d'énergie. Mais pourquoi faut-il que la force d'une race soit associée à la faiblesse de son cerveau ?

§

Voici de M. G. Vauthier : **Villemain** (*1790-1870*). *Essai sur sa vie, son rôle et ses ouvrages*. Pour la première fois dans ce volume est retracée la carrière de ce professeur qui fut aussi un lettré. On trouvera ici de nombreux et curieux extraits de sa correspondance avec les écrivains les plus notoires de son époque. M. Vauthier analyse encore la matière des cours de Villemain, et sa méthode. Disciple de Mme de Staël et de Chateaubriand, répète-t-on, « il a fait entrer la biographie dans la critique et montré le livre dans l'homme; il a cherché l'influence de la religion, des mœurs et des lois sur la littérature, et l'influence de la littérature sur la religion, les mœurs et les lois; enfin, le premier dans une chaire, dit Brunetière, « avec une curiosité spirituelle et intelligente, avec sûreté, avec finesse », il a démêlé les influences du dehors sur notre pays ».

M. Vauthier nous démontre que cette méthode fut celle qu'il appliqua dès 1822. Mais pourquoi, se demande-t-il, Villemain a-t-il renoncé à publier une partie de ses travaux ? Ce qu'il semble possible de dire, c'est qu'en 1830 « il avait parcouru un champ immense, mais il s'en était exilé lui-même avant la moisson. » La Révolution de 1830 ne vint-elle pas à propos « fermer une carrière qu'il sentait d'ailleurs épuisée, quand il cédait à l'ambition politique et briguait les voix des électeurs » ?

Pour comprendre l'importance du personnage que fut M. Villemain, il suffit de lire les lettres que lui adressèrent les écrivains les

plus célèbres de son époque. Sainte-Beuve est plein de déférence pour le critique influent qui va le présenter à Chateaubriand. Dans la lettre suivante, presque inédite, — puisqu'elle n'a été publiée, avec quelques autres, qu'à 25 exemplaires, en 1905, par M. Chambon — Sainte-Beuve s'adresse à Villemain comme à un protecteur :

Ce dimanche, 31 janvier 1830.

Mon cher monsieur Villemain,

Cette lettre est pour vous, pour vous seul, et vous le comprendrez bien quand vous l'aurez lue. J'ai vingt-cinq ans ; je sens que les années passent sans rien apporter de meilleur à ma destinée, et surtout sans calmer mon âme. J'ai un grand plaisir d'aller, de voir, de changer, de savoir ce que c'est que le monde et la vie ; j'en ai besoin pour le peu que je puis faire ; je veux essayer si ce ne sera pas un moyen de m'apaiser. D'un autre côté, je suis tenu ici à la glèbe ; il me faut vivre, gagner de l'argent par des articles de quinzaine en quinzaine, et, au bout de l'an, si j'ai quelques cents francs d'économie, cela me mène à faire une échappée de six semaines, d'où je ne rapporte que des regrets et des sensations étouffées. Par la disposition des choses et le concours des circonstances, je suis à la veille de m'installer plus que jamais dans cette vie insuffisante ; il ne tient qu'à moi de donner tout mon temps aux journaux et d'y créer à ce qu'on appelle mon talent une certaine position. Mais, vous l'avouerai-je ? cela me répugne horriblement ; cela me semble un gaspillage des dons de Dieu. Après une vie pleine d'œuvres, on peut finir par là, se reposer dans cette variété amusante et s'y laisser sans trop de remords. Mais, qu'ai-je fait pour croire que je n'ai plus qu'à promener mes yeux sur les choses et à dire à tort et à travers mon avis sur ce qui vaut mieux que moi ? Cette vie-là m'ennuie, me pèse, me flétrit mon peu de poésie ; au moment de m'y enfoncer, je recule, et je voudrais m'y soustraire. C'est pour cela que je m'adresse à vous.

Si, dans vos nombreuses relations, vous entendiez parler de quelque prince russe, comte polonais, baron allemand, qu'importe ? qui voulût un gouverneur, un précepteur, qu'importe encore ? pensez à moi, je vous prie ; que tout le temps ne soit pas pris, que j'aie à moi un petit nombre d'heures par jour, c'est assez ; qu'il faille quitter Paris, voyager, se retremper ailleurs, c'est tout ce qu'il me faut — ou encore, si dans quelque université allemande, à Berlin, à Munich, chez ce bon roi de Bavière, un professeur de littérature française pouvait trouver place — vivre là, apprendre l'allemand, l'Allemagne, me serait bon et doux pour quelques années. J'avais pensé, quand j'ai été à Londres, à l'Université de Londres ; mais cela n'a pas pu s'arranger et je préférerais le continent. Un mot de vous à M. de Humboldt, à M. Koreff, à M... (je mêle tous ces noms) pourrait me servir et m'éclairer sur les démarches à faire.

Il faut que j'aie bien confiance en votre amitié pour vous occuper ainsi de moi, en un moment où tant de soins plus chers vous prennent, mais vous erez ce dont je vous prie à votre loisir, à la rencontre, et je vous en saurai dans tous les cas un gré infini. Ne dites mot de ceci à nos amis du *Globe ;* ils croiraient que je veux les fuir, quand je me promets à eux ; mais je ne

veux fuir que moi, mes ennuis, ma paresse, ma plaine de Montrouge et mon horizon de l'an passé.

Mille amitiés.

Mes humbles respects, s'il vous plaît, à Mme Villemain.

Dans une autre de ces lettres, Sainte-Beuve, en envoyant *les Pensées d'août* à Villemain, lui dit sa plus secrète ambition : « On tient toujours à ce qu'on n'a pas, à ce qu'on a moins. Ce chapitre des vers m'occupe donc beaucoup; vous ne sauriez croire comme j'y vise, sans en avoir l'air. Oh ! si l'on pouvait atteindre quelque perfection de ce côté-là, si restreint et si modéré que fût le genre, que ce serait beau ! »

§

L'Initiation littéraire, par M. Emile Faguet, est un résumé de la littérature universelle : c'est un bon travail de professeur, qui ne comprend plus rien à la littérature à partir du romantisme finissant. Pour lui la poésie actuelle se résume dans les noms de Rostand, Haraucourt, Aicard et Richepin ; et Brunetière est le dernier des grands penseurs français : depuis la mort de Renan et de Taine, il a été « le seul directeur de la pensée française, qu'il continue du reste de diriger par ses livres et par la diffusion de sa pensée... etc. ».

Quand on songe que les livres de critique de M. Faguet sont peut-être les seuls qui soient lus en France, on plaint le public d'être si mal renseigné. Mais comment l'avertir qu'il y a de vrais poètes et de vrais penseurs : il ne lit que M. Faguet.

M. Faguet, d'ailleurs, compose un volume comme on ferait un article. C'est que M. Faguet développe ses idées et les retourne sur toutes les faces jusqu'à ce qu'il les ait fatiguées. Voici un volume sur **La Fontaine** ; c'est écrit tout en réticences et en répétitions : La Fontaine est un classique, il est un romantique, mais on a tort de le faire lire aux enfants, parce qu'il est immoral. On a mis plus de deux siècles à s'en apercevoir.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Félix Goblet d'Alviella : *L'Evolution du dogme catholique*. I. Les Origines (1re partie). Préface par M. Salomon Reinach. Librairie critique Emile Nourry, 6 fr. — Marquise de La Tour du Pin : *Journal d'une Femme de cinquante ans*, 1778-1815. Publié par le colonel comte Aymar de Liedekerke-Beaufort. Paris, Chapelot, 2 vol., 12 fr. — Philippe Bunau-Varilla : *Panama : la création, la destruction, la résurrection*. Plon, 10 fr., ill.

J'ai profité des vacances pour revoir *les Origines du Christianisme*, de Renan. Cet ouvrage paraît assez négligé aujourd'hui des exégètes. Par exemple, dans le livre dont j'ai à dire ici quelques mots : **L'Evolution du dogme catholique** (les Origines),

par M. Félix Goblet d'Alviella, le nom de Renan n'est mentionné que deux ou trois fois (dont une fois par le préfacier, M. Salomon Reinach). Ce quasi-silence peut impressionner. La science de Renan était considérable : mais son caractère, son esprit, a fait, dans le sujet qui nous occupe, bien des siennes. C'est peut-être cet esprit, ce trop d'esprit, qui, appliqué à l'histoire des religions, met en méfiance aujourd'hui les savants. Ceux-ci se croient d'autant plus astreints aux convenances qu'ils pratiquent une critique plus négative. De fait, on éprouve l'impression, en lisant Renan, qu'il a vu, dans l'Histoire primitive du Christianisme, moins encore un objet pour la Science cherchant à faire valoir ses droits que le sujet d'une œuvre d'art, et que, pour *lui*, il n'y avait plus rien d'autre à y voir. « Il est épouvantable, disait Hello, que M. Renan ait trouvé dans la Vie du Christ les moyens d'un succès littéraire. » Renan, qui fut un très large esprit, quoique vague, qui n'eut d'assurance que touchant certaines nuances raffinées et à vrai dire à peu près indiscernables du goût et de la liberté morale, eut toujours la coquetterie de se mettre au-dessus et au delà, ou même à côté, de ses propres certitudes. Il fut scrupuleux à sa façon devant l'Infini. Son goût en exprime, en un certain sens, la préoccupation. De là son scepticisme : « Que sais-je ? » dit-il aussi. Sa délicatesse, sa bonne éducation, le dissuade de conclure, et le sentiment moral se résout chez lui en un sourire qui nous avertit des élégantes énigmes, qui, tout compte fait des définitions dogmatiques de ce sentiment, subsistent encore et à jamais. Quoiqu'il rende ainsi justice à la mystérieuse plénitude de la vie où tout est affaire de tact, Renan n'aura peut-être pas mis, dans ce sourire du moral, la beauté qu'on accorde, dans l'ordre esthétique parallèle, à celui des visages du Vinci. C'est que les Religions ne sont peut-être pas, fût-ce pour les esprits les plus libres, la meilleure occasion qu'il y ait de sourire. Dans sa Vie de l'Apôtre Paul, Renan ne manque pas d'insister sur le peu de succès de l'Apôtre à Athènes. Son hellénisme et son atticisme se réjouissent ici, infiniment. Il y a, entre les lignes, à l'adresse du « laid petit Juif », un murmure d'ironie et comme un écho flûté de la prière sur l'Acropole. Mais le sourire peut sembler frivole, si l'on se dit que ces Grecs, qui avaient le bon esprit de tourner le dos à l'Apôtre, n'étaient plus guère ceux de Périclès, et n'avaient retenu de l'époque glorieuse que juste ce qu'il fallait de dons pour devenir les rhéteurs à tout faire, les amuseurs, les cabotins du monde antique. A Rome, devant le Christianisme persécuté, Renan n'a que faire de son atticisme : mais il trouve tout de même une occasion de montrer son esprit : faute de mieux, il va nous suggérer, — et que ses suggestions sont étranges ! — l'esthétique du Beau chrétien. La rencontre de Néron, — « qualis artifex ! » — a été pour lui, sous ce rapport, une véritable bonne fortune. C'est avec l'émeraude de Néron

qu'il a lorgné, dans le Cirque, « les aïeules de Cymodocée ». « En obtenant les applaudissements d'un connaisseur aussi exquis » (de Néron, pas de Renan), « d'un ami de Pétrone, qui peut-être salua la *moritura* de quelqu'une de ces citations de poètes classiques qu'il aimait, la nudité timide de la jeune martyre devint rivale de la nudité, sûre d'elle-même, d'une Vénus Grecque... » Ainsi « se créa, par une antithèse étrange, la charmante équivoque dont l'humanité a vécu des siècles, et en partie vit encore. Ce fut une heure comptée au ciel » (qu'est-ce que cette onctuosité vient faire ici ?) « que celle où la chasteté chrétienne, jusque-là si soigneusement cachée, apparut au grand jour devant cinquante mille spectateurs, et posa comme en un atelier de sculpteur, dans l'attitude d'une vierge qui va mourir. Révélation d'un secret qu'ignora l'antiquité, proclamation éclatante de ce principe que la pudeur est une volupté » (néronienne...) « et à elle seule une beauté... Habitué à marcher toujours à la tête de son siècle dans les voies de l'inconnu, Néron eut, ce semble, la primeur de ce sentiment, et découvrit, en ses débauches d'artiste, le philtre d'amour de l'esthétique chrétienne... » Ah ! Renan ! Sirène ! que ceci est artificieusement imaginé ! que ceci est spécieusement écrit ! En vérité, ce serait presque « ça », si j'étais certain du sérieux de Renan quand il dit toutes ces belles choses ; mais je ne le suis pas du tout. Au contraire, il est singulièrement « équivoque », ici, le sourire renanien (1) ! Et s'il n'y a pas de sérieux dans tout ceci, c'est donc qu'il s'y trouve une joie d'esprit assez contestable en l'occasion, — un pur dilettantisme. Du point de vue de l'histoire, on regrettera ce dévergondage de l'imagination, qui en use légèrement, sans conviction et sans certitude réelles, avec le pathétique douloureux, la rude vertu pratique d'un fait historique d'ailleurs indubitable : la caractérisation du christianisme par la persécution de Néron.

Cette aventureuse humeur d'artiste, introduite dans l'exégèse, a, probablement, comme je l'ai remarqué, fait tort, auprès des érudits, à l'œuvre d'ailleurs si savante de Renan. M. Goblet d'Alviella se renferme strictement dans la critique religieuse, et s'efforce de garder une neutralité complète. Sa principale autorité est M. Loisy dans *les Evangiles synoptiques ;* d'autres ouvrages sont compilés, comme *l'Evolution des Dogmes*, de M. Guignebert. L'étude de M. Goblet d'Alviella comprend une période d'un siècle (25-125) ; elle porte sur la vie et la morale religieuse de Jésus, sur l'œuvre apostolique (les

(1) En fait, je défie qu'on puisse définir le sentiment exprimé ici. Renan est une vieille coquette avec qui l'on ne sait jamais à quoi s'en tenir. Non qu'il n'y ait une vue juste sous tout ceci : Néron fut, *socialement,* beaucoup plus proche du Christianisme qu'on ne croit. Mais la préciosité renanienne s'échappe à côté. La « vieille coquette » a voulu rendre ce fait sensible par l'esthétique, « l'esthétique de Néron ». Une étude purement sociale eût été, ici, bien mieux à sa place ; — oui, beaucoup plus à sa place, et beaucoup plus instructive, que cette Cymodocée qui fait des grâces sous le trop compétent monocle de Néron.

Douze, l'Apôtre Paul, la lutte entre l'universalisme et le particularisme) et sur l'œuvre post-apostolique (les trois premiers évangiles, le quatrième évangile et ses origines, la théologie du quatrième évangile).

D'une façon générale, l'examen qu'il fait des textes amène M. Goblet d'Alviella à restreindre, plus qu'on ne l'a fait encore, le champ de la réalité historique, touchant la vie et l'œuvre religieuse de Jésus. « En ce qui concerne l'enseignement véritable de Jésus, dit-il, les évangiles synoptiques ne sont pas plus dignes de foi que lorsqu'il-nous parlent des événements de sa vie. » Il va même plus loin, dans la critique négative, que le récent traducteur et exégète de ces synoptiques et du 4e évangile, M. Loisy, et par exemple, au contraire de celui-ci, il ne prête pas aux disciples l'idée préconçue que Jésus était le messie. On le voit, M. Goblet d'Alviella se place tout à l' « extrême-gauche » de la Critique négative. Ce compte-rendu pourrait se borner à signaler, d'après un juge comme M. Salomon Reinach, cette position prise par M. Goblet d'Alviella. Les personnes qui s'occupent de ces questions savent par là ce qu'elles doivent chercher dans cette importante entreprise de critique religieuse. Quant à ceux-là qui, ayant la foi, sont parfaitement indifférents aux « fondements historiques de la croyance », ils n'ont que faire de l'érudition.

Voici toutefois le minimum historique accordé par M. Goblet d'Alviella : « Après que Jean eut été mis en prison, un prophète semblable aux anciens prophètes, Jésus, vint en Galilée, prêchant l'évangile de Dieu et disant : « Le temps est accompli et le royaume de Dieu est proche. Sa venue sera violente et subite et elle vous surprendra comme celle d'un voleur pendant la nuit. Soyez donc prêts ! Amendez-vous et croyez à cette bonne nouvelle ! En vérité, ceux qui sont ici présents verront l'avènement du règne de Dieu, notre père à tous. »

Il y a loin entre ce minimum historique (accordé lui-même non sans hésitation) et la doctrine de l'Eglise, aux termes de laquelle Jésus est, de toute éternité et de son vivant, le fondateur complet, intégral du Catholicisme. De cet imperceptible et *inconscient* germe historique du Dogme au Symbole de Nicée, oui, il y a du champ pour l'évolution, laquelle, d'après la critique négative, s'opère, à peu près en dehors de toute préoccupation historique, dans le sens de la déification continue de Jésus. M. Félix Goblet d'Alviella a, dans le présent volume, laborieusement parcouru le tiers environ de ce champ. On peut le suivre pour se tenir au courant, surtout quand, comme l'auteur de ces lignes, on a son siège fait, et qu'on donne d'abord sa sympathie aux éternels besoins de la sensibilité humaine, sans attacher une trop grande importance (du point de vue sceptique) aux moyens ou aux biais qu'elle peut prendre pour se satisfaire.

§

Quelqu'un disait, lisant le titre de ce volume de Mémoires, **Journal d'une Femme de cinquante ans**, par la marquise de La Tour du Pin : j'aimerais mieux le Journal d'une femme de trente ans. A quoi une autre personne répondit : Mais peut-être la femme de cinquante ans a-t-elle été aussi la femme de trente ans ? Comme il est toujours bon de connaître le caractère d'un auteur de Mémoires (on serait mal avisé, par exemple, de ne pas d'abord se faire quelque idée de la maligne Mme de Boigne, ou de la méprisante Mme de Dino), et que, chez une femme, ce caractère peut se montrer particulièrement dans le fameux trentenaire, je me suis souvenu de cette suggestion en ouvrant ce livre-ci. Je n'ai trouvé, à cet égard, que cette phrase, qui se rapporte à peu près aux « trente ans » de Mme de La Tour du Pin, alors qu'au moment de quitter l'Amérique, où elle était émigrée avec les siens à la suite des événements révolutionnaires, elle se sentait assez peu heureuse de rentrer en France : « J'y avais perdu ma jeunesse » (en France, pendant la Révolution). « Je n'avais plus et je n'ai jamais eu depuis dans l'âme que deux sentiments qui la maîtrisèrent entièrement et exclusivement : l'amour de mon mari et de mes enfants. La religion, seul mobile désormais de toutes mes actions, me commanda de ne pas opposer le plus léger obstacle à un départ dont je m'effrayais et qui me coûtait. » Deux bonnes commères, la Genlis et la D'Abrantès, parlent, il est vrai, d'une rencontre de Mme de la Tour du Pin avec M. de Talleyrand, émigré lui aussi en Amérique, sur un ton d'intérêt excessif: le ton qu'on prendrait pour parler, en certaines occasions, de « la femme de trente ans ». Mais il n'y a là qu' « ébullition de cervelles » bas-bleuesques. C'est une femme d'un caractère calme, autant qu'il paraît, en tout cas sérieux, dévoué, habile aussi, qui raconte sa vie.

Cela, quoique condition importante à noter comme gage de véracité, ne suffirait peut-être pas à donner à cette vie quelque utilité historique en ce qui concerne la connaissance de deux ou trois époques fameuses (Révolution, Empire, Restauration, la grande Trinité Historique, dans le goût contemporain !). Sans doute, M. et Mme de la Tour du Pin (celle-ci née Dillon) appartenaient aux premiers rangs de cette haute société sur laquelle, dans les tourmentes et vicissitudes publiques, les regards sont assurés de se porter comme sur le plus instructif des spectacles. C'est ce regard qu'a porté Balzac, qui, s'il n'eût été un sublime romancier, eût été un immense historien (*Le Lys dans la Vallée* contient une admirable psychologie d'Emigré.) Bien apparenté dans l'ancienne Société, bien en cour à Versailles par sa femme qui était dame d'honneur de Marie-Antoinette, puis émigré, fermier en Amérique, émigré une deuxième fois, en Angleterre, après Fructidor, rentré en France après Brumaire, préfet de l'Empire, en

très bonne place dans la société impériale, où, par Fanny Dillon, parente de la marquise et femme de Bertrand, il avait des alliances dans l'entourage de l'Empereur, puis ambassadeur et pair de France sous la Restauration, enfin ennemi irréconciliable du régime de Juillet, qui lui revalut cela et lui fit, dans l'exil, d'assez mélancoliques derniers jours, — certes, le marquis de la Tour du Pin résume assez bien, dans sa carrière, quarante années de révolutions politiques et, dans son caractère honorable, la moralité moyenne de ces révolutions (1). Mais cela ne suffirait encore pas, disons-nous, car de combien d'autres, en ces années d'orage, ne fut-ce pas là aussi, plus ou moins, le « curriculum vitæ » politique ?

Chez la narratrice de ces faits et gestes, il fallait, outre la sûreté du caractère et l'intérêt de la matière, il fallait autre chose encore, et ce quelque chose on l'a, indubitablement, ici : la faculté d'observation. Ceci, sans profondeur assurément, sans beaucoup de largeur (ne demandons pas trop cela aux écrivains de Mémoires ; dans les Mémoires, c'est en général au lecteur de penser, si cela lui dit), sans même grande étendue quant à l'enregistrement des faits (la marquise racontant d'abord sa vie même) ; sans, d'autre part, cette originalité d'humeur, de bile, qui fait l'amusement des Mémoires du baron de Frénilly (« le baron de Frénésie »), sans, non plus, cette malice qui, hélas ! imposa les Mémoires de Mme de Boigne, enfin sans l'atout formidable d'un Talleyrand, qui donna facilement, un peu trop facilement même, partie gagnée à ceux de Mme de Dino : mais, en revanche, avec des compensations capables d'assurer à ces Mémoires-ci un bon rang dans la littérature de cet ordre. De ces compensations, la principale est la sûreté de ce sens observateur chez Mme de la Tour du Pin. L'éducation, l'usage du grand monde, la précision des idées, enfin la curiosité, au bon sens du mot (celui du XVIIe siècle), s'y manifestent. Et Mme de la Tour du Pin est de la sorte arrivée à « cinquante ans » ayant discerné, çà et là, ce qu'il y eut de véritablement *documentaire* (rien de la paperasse) dans ceux des spectacles mondains, historiques, sociaux qui lui passèrent sous les yeux. J'arrive au bout de ce compte-rendu et je ne puis citer. Mais des Mémoires où se rencontrent des notations comme celles sur la Cour de Marie-Antoinette, ou sur le 18 Fructidor, ou sur la Cour impériale, ou sur Napoléon Ier (le grand « citoyen » Montesquieu de la douairière maladroite, à Bordeaux, dans le voyage de Bayonne, l'agacement de Napoléon là-dessus, voilà des choses typiques), de tels Mémoires méritent mieux qu'un succès de famille (2).

(1) Avec, plutôt, une tendance vers le haut : l'intercession de M. de la Tour du Pin, comme pair de France, auprès de Louis XVIII, en faveur du maréchal Ney, est une chose qui a de l'allure.

(2) Voir les lignes sur Joséphine (t. II, p. 212), qui, à Versailles, n'eût été, en argot de Cour, qu'une *traîneuse*. La place me manque pour expliquer. Qu'on lise

§

M. Philippe Bunau-Varilla, ancien ingénieur en chef du canal de **Panama**, vient de publier l'histoire de cette entreprise, qui, en ce moment même, touche à son terme.

Cette histoire se divise en trois parties. Dans la première, « la Création », l'auteur expose les origines de l'entreprise, la formation de la Compagie de Panama en 1881, ses mauvais débuts, la collaboration de M. Bunau-Varilla à l'œuvre comme ingénieur et directeur, les difficultés physiques, techniques, à la fin surmontées, — cela aboutissant au « monstrueux abandon d'une œuvre pratiquement réalisée ». « C'est quand l'œuvre du Canal méritait un crédit de certitude absolue que la confiance publique se retira d'elle. » (14 décembre 1888.)

L'auteur raconte, dans la deuxième partie, « la Destruction ». Il en montre les causes, politiques, financières, surtout financières. Il apparaît que l'erreur fondamentale fut, en effet, d'ordre financier (chapitre VIII) ; c'est cette erreur, dont la responsabilité reviendrait au fondateur du Crédit Lyonnais, M. Germain, qui ruina la Compagnie. Là-dessus se produisirent les complications judiciaires (escroquerie de Baïhaut) et enfin les complications parlementaires.

La troisième partie, « la Résurrection », contient l'histoire américaine du Panama. M. Bunau-Varilla y joua un rôle actif. Il met en lumière les infructueux efforts qu'il fit pour reconstituer en France l'entreprise ; c'est là-dessus, dit-il, qu'il voulut faire triompher au moins l'idée française de l'œuvre, en Amérique. On sait, en effet, qu'un autre projet, celui du Nicaragua, était depuis longtemps en faveur au Nouveau-Monde. Relié à la mer des Antilles par le fleuve San-Juan et au Pacifique par un canal, le lac de Nicaragua communiquait avec les deux mers. Il y eut à cet égard des luttes, dont on trouvera dans ces pages un historique. M. Bunau-Varilla y fut fort mêlé, et eut sa part dans les événements qui mirent le Canal sous la dépendance des Etats-Unis en brisant l'opposition de la Colombie et en amenant la création de la République de Panama, dévouée au gouvernement de Washington.

Plein de faits et de documents, enrichi de graphiques, de vues photographiques et complété par des appendices (voir, notamment, Appendice C, un article de *l'Eclair* sur la politique américaine et la réponse de M. Bunau-Varilla), ce considérable exposé présente

le livre. Il y a comme cela des traits de mœurs qui renseignent immédiatement sur les spécialités d'un milieu, d'une époque. Pour les chercheurs, ceci (t. I, p. 137) : « Je me rappelle particulièrement la lettre qu'il écrivit [J.-J. Rousseau, à Mme de Luxembourg ; lettre trouvée dans la bibliothèque de la duchesse de Lauzun] pour expliquer l'envoi de ses enfants aux *Enfants trouvés* et pour justifier une si inconcevable résolution.

le plus grand intérêt. Quel peut être encore, au point de vue français, l'avenir du Canal de Panama ? C'est ce que demain dira, à M. Philippe Bunau-Varilla entre autres.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Jean-Pierre Brisset : *Les Origines humaines*, 1 vol. in-16, chez l'auteur, 19, rue Saint-Lazare, à Angers. — Comte J. Catta : *Essai de philosophie fondamentale*, 1 brochure in-8, 1.25, Paul Leprêtre, Rouen.— William Nicati : *Perspective naturelle ;* 1 vol. in-12, 3.50, Schleicher. — E. Ladevèze : *La Loi d'universelle Relation*, 1 vol. in-16, 2.50. Alcan. — MM. Bergson, H. Poincaré, Ch. Gide, Ch. Wagner, Firmin Roz, de Witt-Guizot, Friedel, G. Riou : *Le Matérialisme actuel ;* 1 vol. in-12 de la Bibliothèque de philosophie scientifique, 3.50, Flammarion. — H. Poincaré : *Dernières Pensées*, 1 vol. in-12 de la Bibliothèque de philosophie scientifique, 3.50, Flammarion. — Eugène Lévy : *Le Problème biologique*, 1 vol. in-12, 3.50, Perrin. — Pierre Delbet : *La Science et la Réalité*, 1 vol. in-12, de la Bibliothèque de philosophie scientifique, 3.50, Flammarion. — Georges Matisse : *Les Ruines de l'Idée de Dieu*, 1 broch. in-16, 0,75, Mercure de France.

Nietzsche dit quelque part que toute philosophie n'est qu'une philologie. Il entend par là, je crois, que la science des étymologies renseigne mieux que tout sur la généalogie des idées. Mais cela peut être pris pour une formule nominaliste. Cela peut signifier qu'une philosophie cohérente est une langue bien faite; que chaque système a son vocabulaire et sa grammaire. Le malheur est que ces langues aient si peu d'analogie et qu'elles soient mutuellement intraduisibles. La Babel philosophique dressera éternellement vers les cieux vides ses portiques inachevés et sonores.

M. Brisset partagerait sûrement l'opinion de Nietzsche. Il se donne pour un simple linguiste; un linguiste inspiré de Dieu, il est vrai. Ses trouvailles philologiques l'ont mis sur la voie du mot magique, du « Sésame, ouvre-toi » de la sagesse. Ou se moque-t-il de nous quand dans son livre : **Les Origines humaines**, il nous expose une cosmologie apocalyptique fondée sur des étymologies abracadabrantes, des calembours et des coq-à-l'âne ? Mais non ; M. Brisset ne doit pas se moquer de nous... — M. J. Catta, auteur d'un **Essai de Philosophie Fondamentale**, s'exprime dans la langue de la logique abstraite ; M. William Nicati, auteur d'une **Perspective Naturelle**, dans celle de la géométrie et du dessin ; M. E. Ladevèze, auteur de **La Loi d'Universelle Relation**, a la prétention de parler la langue de tout le monde. Car il nous apprend qu'il est ignorant en philosophie. Il est persuadé avec Proudhon (?) que la philosophie « est du ressort de l'école primaire ». Cela ne l'empêche pas d'ailleurs de faire défiler dans son livre à peu près tous les systèmes et de leur appliquer une critique soi-disant nihiliste qui laisserait loin derrière elle, pour la rigueur et la puissance destructive, celle de Descartes et celle de Kant. — Je ne me sens pas le courage

de m'attarder dans cette Babel. D'abord, il est terrible de lire de la métaphysique pendant les vacances. Ensuite, tous ces langages philosophiques sont par trop décevants. — Si j'en crois les philologues, — les vrais, — quand on remonte à la source des mots, on doit toujours arriver à une image concrète, à une représentation sensible : couleur chatoyante, sonorité éclatante, vision fascinatrice, contact direct avec la réalité vivante et palpitante. Or, ici, rien de tel. Ces langues philosophiques n'ont rien de vivant ; ce sont des langues mortes-nées : vocables abstraits, paroles gelées qui ne dégèleront jamais et qu'aucun Panurge, aucun aventurier de la pensée n'entendra jamais résonner sur la mer.

A côté de ses symbolismes qui s'érigent dans le vide, de ces utopies et uchronies falotes qui n'ont ni date, ni lieu de naissance, ni point d'attache dans le réel, **Le Matérialisme actuel**, recueil d'études données aux Conférences de *Foi et Vie*, donne presque l'impression d'une œuvre vivante. A défaut d'un intérêt scientifique, ce livre, œuvre d'apologétique et d'homilétique spiritualiste, offre du moins un intérêt psychologique et social. Il se situe dans le conflit des idées. Il est un signe des temps. Il correspond à ce renouveau de religiosité — confessionnelle ou laïque, peu importe, — qui fleurit ou sévit parmi nous, comme on voudra. Quand je nie l'intérêt scientifique de ce livre, je fais exception, bien entendu, pour une des conférences qui composent ce recueil : celle de H. Poincaré sur « les Conceptions nouvelles de la matière ». C'est un simple récit des luttes entre atomistes et partisans de la continuité ; un simple exposé de l'état de la question. La conclusion de M. Poincaré est d'une belle impartialité scientifique : « N'allons pas si vite ; vous voyez seulement que nous ne sommes pas prêts de voir finir la lutte entre les deux façons de penser, celle des atomistes, qui croient à l'existence d'éléments ultimes, dont les combinaisons en nombre fini, mais très grand, suffiraient pour expliquer les aspects variés de l'univers, celle des partisans du continu et de l'infini. Cette lutte durera tant qu'on fera de la Science, tant que l'humanité pensera, parce qu'elle est due à l'opposition de deux besoins inconciliables de l'esprit humain, dont cet esprit ne saurait se dépouiller sans cesser d'être : celui de comprendre, et nous ne pouvons comprendre que le fini, et celui de voir, et nous ne pouvons voir que l'étendue qui est infinie. » — Cela fait contraste avec le reste du livre. La prétention des conférenciers qui ont collaboré à cette entreprise d'apologétique idéaliste est d'introduire le spiritualisme dans la science ou la science dans le spiritualisme, comme on voudra. M. Bergson, le chef de file de ces prédicateurs et bénisseurs, prétend s'appuyer sur la science pour démontrer ses thèses ; il ne désespère pas d'édifier un spiritualisme scientifique. C'est là un bon exemple du confusionisme universitaire

et rationaliste qui consiste à mêler sans cesse les genres : science et métaphysique, science et religion, science et morale... M. Poincaré les sépare. De son admirable livre : **Dernières Pensées**, qui est en quelque sorte le testament philosophique du grand savant, je ne retiens que l'étude sur « la Morale et la Science ». A l'encontre des deux clans rivaux : le clan spiritualiste et le clan homaisien, M. Poincaré établit l'hétérogénéité, l'indépendance de la science et de la morale. La morale n'a pas à régenter la science ; la science n'a pas à créer une morale. La science est affaire d'expérience, de raisonnement, de calcul ; la morale est affaire de sentiment. Voilà qui est clair. Il faut savoir dissocier les idées. Il faut la clarté d'un grand esprit pour dissiper l'obscurité amassée par tant de médiocrités sur des questions pourtant simples. Cela n'empêche pas, il est vrai, la science d'avoir sur les sentiments moraux une influence indirecte : « La science ne peut donc à elle seule créer une morale ; elle ne peut pas davantage, à elle seule et directement, ébranler ou détruire la morale traditionnelle. Mais ne peut-elle exercer une action indirecte ? Ce que je viens de dire indique par quel mécanisme elle pourrait intervenir. Elle peut faire naître des sentiments nouveaux, non que des sentiments puissent être objets de démonstration ; mais parce que toute forme de l'activité humaine réagit sur l'homme lui-même et lui fait une âme nouvelle. Il y a une psychologie professionnelle pour chaque métier ; les sentiments du laboureur ne sont pas ceux du financier ; le savant a donc, lui aussi, sa psychologie particulière, j'entends, sa psychologie affective, et il en rejaillit quelque chose sur lui qui ne touche à la science que par occasion. »

Au spiritualisme édifiant de ces Messieurs de *Foi et Vie*, on peut rattacher celui de M. E. Lévy, qui est d'accord avec M. Friedel pour résoudre le **Problème Biologique** dans le sens finaliste. — A ces biologistes bien pensants, il est permis d'opposer les mécréants : M. Pierre Delbet qui, dans son livre : **La Science et la Réalité**, se rapproche sensiblement des points de vue de M. Le Dantec, et M. Georges Matisse, dont le remarquable petit livre : **Les Ruines de l'Idée de Dieu**, porte un titre suffisamment significatif. M. Matisse a un mot d'une justesse admirable. Rapportant une phrase éloquente du « grand prédicateur » qu'est M. Boutroux, il ajoute : « Sans doute ! mais est-on jamais sûr que ces choses-là aient un sens? » Ce mot pourrait s'appliquer à tout le spiritualisme, ou plutôt à l'idéologie idéaliste tout entière.

GEORGES PALANTE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE.

La Station biologique de Vienne. Modifications expérimentales des couleurs et des formes des animaux.

J'écris ces lignes de Kazimierz, pittoresque et curieux petit bourg sur les bords de la Vistule; c'est une simple halte au cours d'un long voyage à travers l'Europe, afin d'étudier l'installation des laboratoires de biologie. J'ai déjà parcouru l'Allemagne du Sud et l'Autriche, et je ne saurais résister au désir de dire de suite mon admiration pour la **Station biologique de Vienne**, fondée il y a à peine dix ans au Prater par le Professeur Przibram. Les résultats obtenus par ce jeune et éminent biologiste et par ses collaborateurs, au premier rang desquels est Kammerer, sont déjà extrêmement variés et considérables. La biologie est ainsi entrée dans une voie toute nouvelle et féconde, la voie expérimentale.

La station biologique de Vienne permet l'étude des divers facteurs du milieu extérieur sur les êtres vivants, en particulier la lumière et la chaleur. Depuis des années, un certain nombre de chambres sont maintenues jour et nuit à des températures constantes, les unes élevées (25°, 30°, 35°), les autres basses (10°, 5°), et des animaux y vivent et s'y modifient.

Les recherches de Kammerer ont porté en particulier sur les couleurs des animaux; cet auteur a réussi à les modifier expérimentalement, et même à obtenir des modifications héréditaires.

Il arrive que des facteurs très différents produisent le même effet. Ainsi la pigmentation noire a pu être provoquée soit par la chaleur, soit par la sécheresse, soit par l'insolation, soit encore par un séjour sur un fond noir, soit enfin par une alimentation abondante. Les réactions de l'organisme vis-à-vis des facteurs du milieu extérieur ne seraient pas aussi spécifiques qu'on l'admet généralement.

Mais voici un autre fait, qui semble paradoxal au premier abord. Un même facteur à des degrés extrêmes produit le même effet. En maintenant des chrysalides de Papillons à des températures élevées (42 à 46°), on obtient des Papillons noirs, mais l'effet est le même si on fait agir un grand froid (— 4° à — 20°).

D'autre part, un même facteur en dessous et en dessus d'une certaine valeur (valeur critique) peut produire des effets contraires. Deux expériences sont faites dans des conditions qui paraissent identiques, et cependant elles donnent parfois des résultats opposés : le mélanisme dans un cas, l'albinisme dans l'autre; c'est que, dans un cas, la température était un peu au-dessous d'une certaine valeur critique, dans l'autre, un peu au-dessus. Par exemple, si on opère à une température très voisine de 37°, mais inférieure ($37° - \varepsilon$), on obtient la formation du pigment noir; au contraire, si la température est

tant soit peu au-dessus de 37° (37° + ε), on assiste à la destruction du pigment. Ceci peut expliquer certains désaccords entre les résultats de deux expérimentateurs différents, alors qu'ils ont opéré dans des conditions qui semblent les mêmes. Une fraction de degré suffit pour modifier totalement l'allure du phénomène. La connaissance des températures critiques va dissiper ainsi bien des malentendus.

Comme je l'ai montré, la considération des états chimiques internes permet de comprendre les faits précédents. D'une façon générale, pour comprendre les réactions d'un animal à un moment donné, il y a lieu de tenir compte, en outre des forces du milieu extérieur, des états chimiques internes. Or, ceux-ci sont essentie lement variables; ils varient, non seulement d'une espèce à l'autre, d'un individu à l'autre, mais encore, chez un même individu, d'un point du corps à l'autre, d'un instant à l'autre. L'état chimique d'un individu est modifié constamment par le milieu extérieur et par l'activité même de l'organisme; l'état présent dépend par suite de tout le passé de l'être.

Voici un fait curieux à cet égard. Kammerer, en faisant agir la chaleur sur les petits Lézards communs, *Lacerta muralis*, a obtenu des résultats différents suivant que ceux-ci provenaient d'en deçà des Alpes ou d'au delà. Dans le premier cas, quand on maintenait l'animal à 25° C, sa teinte devenait plus foncée; élevait-on un peu plus la température, il devenait noir comme de l'ébène. Les *Lacerta muralis* de l'Italie du Nord, bien que ne différant en rien des autres au point de vue de la forme, de la taille et de la couleur, conservaient dans les mêmes conditions leur teinte normale. Kammerer cherche à expliquer ce fait : les Lézards de l'Italie du Nord seraient habitués à un climat relativement chaud et réagiraient moins facilement aux élévations de la température. On conçoit l'embarras d'un biologiste qui, sans connaître l'origine de ses animaux d'expérience, se trouve en présence de résultats aussi dissemblables.

En biologie, contrairement à ce qui a lieu en chimie et en physique, il ne suffit pas de réaliser l'identité des conditions au moment même de l'expérience, il faut que cette identité soit préparée de longue date; il importe de tenir compte des effets tardifs, des influences passées.

Le dernier travail (1913) de Kammerer est relatif aux modifications expérimentales de la coloration et à la transmission héréditaire de ces modifications chez les Salamandres. Dans la nature, la Salamandre tachetée, *Salamandra maculosa*, présente des taches jaunes sur un fond noir; le jaune et le noir sont dus à des cellules spéciales de deux sortes, dites chromatophores, les unes jaunes, les autres noires. Il y aurait comme une lutte entre les chromatophores jaunes et les chromatophores noirs. En plaçant l'animal adulte sur un fond jaune ou sur un fond noir, on favorise ou non la multiplication des

chromatophores jaunes : sur un fond jaune, ceux-ci s'étalent et se multiplient ; sur un fond noir, ils se contractent et dégénèrent. En plaçant la larve sur un fond noir ou sur un fond jaune, on favorise ou non la multiplication des chromatophores noirs : sur fond jaune, ils finissent par se résorber. Ainsi, suivant les cas, l'animal passe au jaune ou au noir, les dessins de l'une ou l'autre couleur prenant de plus en plus d'extension.

Cette modification de coloration est progressive et repose sur une multiplication cellulaire ; toutes autres sont les modifications brusques présentées par d'autres animaux, tels que les Poulpes, et qui sont dues à une contraction plus ou moins rapide des chromatophores sous l'influence des excitants nerveux.

La sécheresse et l'humidité interviennent également dans ce phénomène. L'humidité favorise le développement des taches jaunes et le phénomène est surtout manifeste sur la face ventrale; la sécheresse favorise au contraire le développement des taches noires, et le phénomène est surtout manifeste sur la face dorsale.

Il y a une différence essentielle entre les modifications de coloration dues à la couleur du fond et les modifications de coloration dues à la sécheresse et à l'humidité. Les premières se font par l'intermédiaire de l'œil et du système nerveux ; les secondes dépendent d'une sensibilité spéciale de la peau. Mais les unes et les autres sont héréditaires. En greffant des ovaires d'un individu sur un autre, l'auteur a étudié d'une façon ingénieuse cette question de l'hérédité des modifications acquises.

Les Batraciens se prêtent particulièrement à cette étude. Je rappellerai ici encore le beau travail de Kammerer sur le Protée, cette sorte de Salamandre, à branchies externes, aveugle et incolore, qui vit dans les grottes de la Carniole. Suivant les auteurs, l'animal était considéré tantôt comme vivipare, tantôt comme ovipare ; or, Kammerer a montré que c'est là, comme chez la Salamandre d'ailleurs, une question de température. De plus, on pensait qu'à la longue, à la suite de modifications très lentes et progressives, sous l'influence de l'obscurité, le Protée était devenu aveugle. Or, il suffit que le développement ait lieu à la lumière, pour que les yeux, rudimentaires chez cette espèce, acquièrent un superbe développement.

Au sujet des yeux, on a entrepris bien des expériences à la station biologique de Vienne. On a supprimé les yeux à des Poissons, à des Crustacés, et on a obtenu des modifications de la coloration. On a greffé des yeux en un point quelconque du corps, chez des larves de Salamandres, et ceux-ci se sont parfaitement développés chez les adultes ; rien de plus étrange que ces animaux à yeux supplémentaires.

Dans le domaine des formes, on a obtenu à Vienne d'aussi beaux résultats que dans le domaine des couleurs. Les recherches du Pro-

fesseur Przibram sur la croissance et la régénération sont déjà en train de devenir classiques.

Weismann et beaucoup de biologistes se sont fait une conception finaliste du phénomène de la régénération. Les organes qui sont susceptibles d'être blessés posséderaient seuls la propriété de régénérer les parties perdues. Les organes internes, tels que les poumons, suffisamment protégés contre les traumatismes, ne régénéreraient pas. Le bec du Canard, si résistant, ne régénérerait pas ; le bec du Coq régénère bien dans certains cas, mais n'y-a-t-il pas de terribles combats de Coqs ? M. Przibram a mis fin à ces affirmations, en obtenant la régénération du poumon chez la Grenouille, celle du bec chez le Canard et l'Oie ; il suffit d'opérer sur des animaux suffisamment jeunes. En principe, tout organe est susceptible de régénérer. La question de la régénération est liée à celle de la symétrie du corps. Vient-on à amputer une pince chez un Crustacé, celle-ci repousse plus petite, mais, à la mue suivante, la pince opposée se trouve aussi plus petite : la symétrie du corps se trouve ainsi rétablie. Si l'animal avait deux pinces inégales, et que l'on coupe la plus grosse, celle-ci repousse petite, mais à la mue suivante la pince opposée se trouve plus grande, en sorte que l'asymétrie du corps, par une sorte de compensation, se trouve renversée. Un cas curieux de régénération est celui où à la place de l'organe coupé en repousse un autre de nature différente ; chez les Crustacés, et beaucoup moins facilement chez les Insectes, une antenne peut pousser à la place d'un œil.

Ces quelques exemples suffisent pour montrer l'importance des résultats obtenus par les biologistes du Prater.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

M. E. Ollivier et la guerre de 1870. — G. Bapst : *Le Maréchal Canrobert*, tome VI, in-8, Plon. — Ed. Lepelletier : *Histoire de la Commune de 1871*, tome III, in-8, Mercure de France. — Général Cherfils : *Vers l'Espérance*, in-18, Chapelot. — Colonel Baratier : *Epopées africaines*, édit. définitive, in-18, Perrin. — H. Dugard : *Histoire de la Guerre contre les Turcs*, in-18, Les Marches de l'Est. — G. Cirilli : *Journal du siège d'Andrinople*, in-18, Chapelot. — Memento.

M. Emile Ollivier écrivait, quelques mois avant de mourir : « Je supplie Sa Majesté la Mort de m'accorder encore un peu de temps ; je la suivrai ensuite docilement sans plainte et en toute confiance. » Entré dans la vieillesse, il avait en effet besoin d'un nouveau délai pour retracer, d'après ses souvenirs personnels, les péripéties du drame de 1870, dont il fut le premier acteur. Il avait des révélations à faire connaître, il se sentait armé pour ruiner certaines mauvaises légendes persistantes ; il s'y est employé avec énergie, avec un rare accent de sincérité, pendant les derniers mois qui lui restaient à vivre. La mort

semble l'avoir exaucé, car, avant de disparaître, il a pu dire au moins l'essentiel. Il a détruit, en particulier, la légende qui a consisté à faire croire, pendant de longues années, que la préparation matérielle de la guerre avait été nulle en France, que nous manquions de tout au début des hostilités, que nous n'avions ni vivres, ni munitions, ni approvisionnements d'aucune sorte. Rien n'est moins exact. A la vérité, comme en Italie, avant le désastre de Lissa, la préparation matérielle de la guerre avait été extrêmement poussée dans les dernières années du second Empire. On connaît la sollicitude de l'Empereur pour tout ce qui concernait les progrès de l'armement ; il avait la même foi dans les mitrailleuses que les générations actuelles dans nos aéroplanes. Mais il ne se préoccupait, malheureusement, et on ne s'occupait autour de lui, que de la préparation matérielle. Il lui répugnait de se séparer de compagnons d'armes qu'il avait vus vieillir en même temps que lui. Il ne lui venait pas à l'idée que les meilleurs instruments de combat, troupes ou engins perfectionnés, commis à des mains impuissantes, ne sont plus que des jouets. Il n'est pas inutile de rappeler ce qui fut l'erreur fondamentale de notre organisation militaire en 1870, aujourd'hui que les mêmes errements se continuent, que tous les crédits sont employés à l'édification de casernes, à la fortification, à l'armement, à l'achat de matériel et d'approvisionnements de toute sorte, alors qu'on laisse vieillir les cadres de cette armée sans paraître y prendre aucun souci. En réalité, les magasins de nos dépôts de l'intérieur regorgeaient en 1870 d'approvisionnements de toute sorte. Seulement ceux qui se plaignaient de manquer de tout, comme l'ont fait connaître certaines dépêches adressées par des chefs de corps directement au ministre de la Guerre, étaient incapables de toute initiative. Ils avaient pris l'habitude, et cela leur était devenu un besoin, d'être servis sans qu'il leur en coûtât le moindre effort. Ou bien voyaient-ils une impossibilité radicale dans l'absence d'une formalité administrative, et ils se trouvaient paralysés. M. Germain Bapst, dans le tome VI de son ouvrage consacré à retracer la longue carrière du **Maréchal Canrobert**, a réussi à tirer au clair un des faits restés les plus mystérieux de l'histoire de l'armée du Rhin. On sait que, le soir de la bataille de Rezonville, le maréchal Bazaine, dont la pensée secrète était de ne plus s'éloigner de Metz, prit prétexte, pour se replier dans la direction de la place, d'une communication du général Soleille, commandant en chef de l'artillerie. Celui-ci prétendait que la place de Metz n'était pas à même de remplacer les munitions, dont l'armée avait fait une consommation prodigieuse pendant la journée du 16 août. Il y avait dans une pareille affirmation une double inexactitude : 1° l'armée du Rhin était loin d'avoir fait une consommation exagérée de munitions, puisque beaucoup d'unités n'avaient pas été engagées ; 2° la place de

Metz renfermait en abondance de quoi ravitailler l'armée. Elle possédait, en effet, un stock de dix millions de cartouches, qui furent livrées aux Prussiens lors de la capitulation. En particulier, un train spécial avait amené, dans la matinée du 13 août, 4 millions et demi de cartouches. Le général Soleille ne peut l'ignorer, nous dit M. G. Bapst, « seulement les feuilles d'expédition manquant, il considère cet envoi comme inexistant ». On croit rêver. Ainsi, parce que les avis d'expédition manquent, le général Soleille, bien qu'il soit informé de l'arrivée réelle d'un stock important de munitions, se croit autorisé en conscience à prétendre auprès du général en chef que les munitions font défaut. Il paraît impossible que le maréchal Bazaine n'ait pas connu lui-même la réalité. Le général Soleille, incapable de monter à cheval et de mener une autre vie que l'existence tâtillonne et paperassière de bureau, était aussi désireux que lui de voir l'armée se retirer et s'immobiliser sous la protection des forts de Metz. On se trouve là en présence d'un de ces arrangements mystérieux que l'on voit se nouer entre compères de comédie.

§

Le tome VI de l'ouvrage de M. G. Bapst est consacré en entier à la bataille de Saint-Privat. Cette journée a marqué l'apogée de la carrière du maréchal Canrobert, et une légende, d'autant plus complaisante que notre besoin de consolations était plus grand, l'a fait définitivement entrer dans la gloire, au lendemain d'un nouveau désastre. J'ai dit, dans une de mes précédentes chroniques, lors de le parution d'un tome précédent de cet ouvrage, quelle méthode originale M. G. Bapst avait inaugurée pour faire revivre devant nous la longue carrière de ce vieux soldat. Entré en confiance, non seulement avec le maréchal et ses collaborateurs, mais avec un grand nombre de survivants de l'armée du Rhin, il s'est trouvé à même d'avoir connaissance de notes intimes, rédigées sur le vif, dans la sincérité du moment, notes que, pour la plupart, leurs auteurs n'eussent pas divulguées aussitôt sans une affectueuse insistance. M. G. Bapst a pu ainsi recueillir des témoignages inédits, sans compter des aveux et des confidences d'une valeur inestimable. Il n'a eu qu'à classer toutes ces notes et ces souvenirs dans le cadre des faits, à leur place et dans l'ordre chronologique, pour nous donner, sur un sujet déjà si souvent traité, un tableau d'ensemble extraordinairement neuf et vivant. Rien n'est impressionnant, par exemple, comme la vision qu'il nous donne de l'armée du Rhin, le soir de la bataille de Rezonville. M. G. Bapst a été assez heureux, dans sa cueillette de témoignages, pour pouvoir nous donner dans leur fraîcheur les impressions qui dominaient alors dans chaque corps d'armée, dans chaque division, dans chaque état-major, suivant le tempérament de chacun ou la part prise au combat. D'une manière gé-

nérale, un grand souffle d'espérance dilatait les cœurs. On avait le sentiment de n'avoir rien fait, a dit l'un des témoins de cette journée, mais au moins n'avait-on pas reculé. Dans la nuit, une fois de plus, arrive l'ordre de se replier, surprenant les états-majors harassés en plein sommeil. Les protestations les plus véhémentes se font entendre. Le général Bourbaki se prend à pleurer; le général Deligny accueille l'officier porteur de l'ordre « par une bordée d'épithètes comme il n'en a jamais entendu »; le général Montaudon croit à une erreur de rédaction et envoie son chef d'état-major aux nouvelles. Seul, le maréchal Canrobert n'a « aucune hésitation ». Il ne récrimine pas, il ne se livre à aucune réflexion, il obéit simplement. Ici nous saisissons la véritable nature du maréchal sur le vif. C'est qu'il appartient à cette catégorie d'officiers, plus nombreux qu'on ne le croit, qui ne possèdent que des vertus négatives. Toute leur fonction est d'obéir passivement; tout leur rôle est dans l'exécution littérale des ordres. Ils sont sans personnalité; et, s'ils sont ainsi, ce n'est pas par un effet de leur volonté ou par esprit de sacrifice. Il suffit de toucher à leurs intérêts pour s'en apercevoir. Le maréchal Canrobert estimait que le grade de maréchal de France était la plus haute dignité du pays. Il en acceptait volontiers les honneurs, mais il n'avait pas le goût d'en partager les responsabilités. En somme, il est plus commode de se borner toujours à obéir. Presque toujours, il ne faut voir aucune espèce de grandeur dans un tel principe de vie. Pour une intelligence moyenne, mais douée de quelque malice, l'obéissance passive est un fil conducteur, qui mène souvent très haut et de la manière la plus heureuse. Le vieux maréchal appartenait à cette race de soldats malins, qui ne mettent jamais leurs doigts entre l'arbre et l'écorce. Quelle fut son attitude à Saint-Privat, pendant la journée du 18 août, d'après le récit si vivant qu'en donne M. G. Bapst? La légende s'est emparée du vieux Maréchal et en a fait une sorte de parangon d'héroïsme, accroché aux positions qu'il avait à défendre et ne voulant pas en lâcher pied. La vérité est bien différente. Dès 10 h. du matin, le Maréchal Bazaine lui a recommandé de battre en retraite « si l'ennemi semble vouloir l'attaquer sérieusement ». Il a la lettre en poche. Dès lors, sa ligne de conduite est bien tracée. Il se conformera à l'ordre donné, lorsqu'il jugera le moment venu. Jusque-là, il donnera à la défense la mise en scène, l'aspect théâtral qui est assez dans ses goûts. Il s'installe dans l'enclos d'un verger, attenant à l'une des dernières maisons du village. Il ne quittera pour ainsi dire pas, de la journée, ce poste d'observation, d'où il ne découvre que les pentes du glacis de Saint-Privat. Derrière lui, les pires défaillances pourront se produire dans son propre corps d'armée sans qu'il intervienne. Il est là, à un poste de chef de section, au milieu de ses troupes de première ligne, dont il est bien en vue. Cela

lui suffit. Il poitrine, et cependant, parmi le nombreux état-major qui le suit, personne, si je ne me trompe, ne reçoit de toute la journée la moindre égratignure, malgré les 284 pièces allemandes qui couvrent le village d'obus. Roncourt est tourné et occupé par les Saxons sans qu'il s'en doute. Dès lors, le moment de la retraite est venu. En fait, la garde prussienne ne pénétra dans Saint-Privat qu'après la complète évacuation de ses défenseurs ; et nos troupes y fussent-elles restées accrochées qu'il est douteux que l'ennemi, dans l'état d'épuisement où il se trouvait, ait pu y pénétrer de vive force dans la soirée du 18 août. Il semble que le jugement porté par le général de Cissey, si sévère qu'il soit, reflète l'exacte vérité sur la valeur de la résistance opposée par le Maréchal Canrobert aux attaques de la Garde et du XII[e] corps saxon. « Lorsque le Maréchal, a-t-il écrit dans ses notes, le lendemain de la bataille, a commencé son mouvement de retraite, il a prétexté le manque de cartouches et cependant deux régiments de son corps d'armée n'ont pas tiré un coup de fusil. Ses troupes, accumulées sur un espace trop restreint, n'ont fait qu'appuyer alternativement à droite et à gauche *et n'ont jamais été engagées sérieusement.* » M. G. Bapst cite lui-même, en italiques, ce passage des notes du G. de Cissey. S'il conclut, cependant, que le Maréchal Canrobert « a dans cette journée fait son devoir et l'a fait jusqu'au bout ».il veut sans doute exprimer que le Maréchal s'est conformé aux prescriptions littérales des ordres qu'il avait reçus.

Il faut rendre justice à M. G. Bapst ; son ouvrage n'est pas rédigé à la manière d'une apologie. Il s'est inquiété de rassembler tous les éléments de vérité, sans discerner entre eux et sans cesser de garder sa sympathie au vieux soldat, dont il a fait la figure centrale de cette immense fresque gesticulante. Il a composé son récit à sa manière, avec une scrupuleuse conscience. Le lecteur peut se former un jugement en toute indépendance ; les éléments de la cause ne manquent pas.

§

M. Edmond Lepelletier vient de mourir, après nous avons donné la tome III de son **Histoire de la Commune de 1871**. Douloureuse histoire d'une époque qui semble déjà lointaine ; et cependant les Français d'aujourd'hui ne sont autres que les fils ou les petits-fils des hommes qui se trouvèrent d'un côté ou de l'autre de la barricade. C'est assez dire que les enseignements qui se dégagent de cette terrible et humiliante leçon doivent garder toute leur fraîcheur pour nous. Je n'en veux retenir ici que ce qui concerne la conduite des opérations militaires destinées à étouffer l'insurrection parisienne. Ces opérations auraient pu être conduites presque sans effusion de sang, à condition d'être menées avec rapidité et avec vigueur. La faiblesse de caractère du Maréchal de Mac-Mahon, qui n'a été qu'un

instrument docile entre les mains de M. Thiers, a permis de laisser traîner les choses en longueur, en donnant aux haines les moyens de s'exaspérer. Ainsi, une fois de plus, dans les circonstances les plus douloureuses, le manque de caractère chez un chef militaire a été la cause initiale des plus graves désastres.

§

Je ne peux que citer aujourd'hui l'ouvrage du général Cherfils : **Vers l'Espérance**. Un beau titre pour nouer en gerbe un recueil d'articles, rédigés dans une belle langue, mais animés d'une passion politique, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est choquante au lendemain d'une longue période d'activité, passée en silence dans le rang. Le Colonel Baratier vient de nous donner une édition définitive de ses **Epopées Africaines** ; M. H. Dugard a rassemblé avec intelligence les premiers éléments d'une **Histoire de la guerre contre les Turcs** ; M. G. Cirilli nous confie ses *impressions d'un assiégé* dans son **Journal du siège d'Andrinople**, où l'on voit que la terreur commença à régner dans la ville après que les Bulgares y eurent fait leur entrée.

Memento. — J. Aigoin : *La Promotion des Officiers-élèves de Saint-Cyr. Souvenirs de 1870* (Chapelot). — Balkanicus : *Les Serbes et les Bulgares dans la guerre Balkanique* (P. Brodard, Coulommiers). — *Revue d'Histoire* (août) : Etudes sur l'avant-garde ; l'Esprit militaire de la Révolution, etc. — *Journal des Sciences militaires* (sept.) : La Rapidité du tir. — L'Enigme Autrichienne. — Etude sur la Discipline et le Droit de punir, etc. — *Revue militaire des Armées étrangères :* La nouvelle loi militaire Allemande. L'armée Norvégienne, etc. — *Revue Napoléonienne :* La Russie, la France, l'Europe (1812-1912). — La Campagne de 1812. — Napoléon à Auxonne, etc.

JEAN NOREL.

LES REVUES

La Nouvelle Revue Française : M. Jacques Copeau parle de l'art dramatique, de l'état actuel de la scène, du « Théâtre du Vieux Colombier » qu'il fonde pour rendre au théâtre un éclat de bon aloi. — *Les Marges* : quatre poèmes de M. P.-J. Toulet. — *Revue Bleue :* lettres inédites de Béranger, le chansonnier, brave homme et homme d'esprit. — *Le Correspondant :* la duchesse d'Angoulême et les Français. — Memento.

Nulle entreprise d'art dramatique, depuis des années, n'aura inspiré confiance, par la personnalité de son promoteur, autant que « le Théâtre du Vieux Colombier ». M. Jacques Copeau, qui le fonde, expose dans **la Nouvelle Revue Française** (1er septembre), la nécessité de cette œuvre et son objet.

... Si l'on veut que nous nommions plus clairement le sentiment qui nous anime, la passion qui nous pousse, nous contraint, nous oblige, à laquelle il faut que nous cédions enfin : c'est *l'indignation*.

Une industrialisation effrénée, qui, de jour en jour plus cyniquement, dégrade notre scène française et détourne d'elle le public cultivé ; l'accaparement de la plupart des théâtres par une poignée d'amuseurs à la solde de marchands éhontés ; partout, et là encore où de grandes traditions devaient sauvegarder quelque pudeur, le même esprit de cabotinage et de spéculation, la même bassesse ; partout le bluff, la surenchère de toute sorte et l'exhibitionnisme de toute nature parasitant un art qui se meurt, et dont il n'est même plus question ; partout veulerie, désordre, indiscipline, ignorance et sottise, dédain du créateur, haine de la beauté ; une production de plus en plus folle et vaine, une critique de plus en plus consentante, un goût public de plus en plus égaré : voilà ce qui nous indigne et nous soulève.

M. Jacques Copeau donne à sa protestation un prix supérieur à la plupart des manifestes de cette sorte, par le tempérament qu'il apporte à ses justes critiques :

Nous ne méconnaissons pas que des dons de toute sorte, et souvent précieux, se fassent jour dans la production dramatique contemporaine. Ils y sont fébrilement prodigués, dispersés, gaspillés. Faute d'orientation, de discipline, faute de sérieux et surtout d'*honnêteté*, on ne les voit nulle part aboutir à la concentration, à l'accomplissement d'une œuvre d'art. Considérant les choses d'un peu haut, il est impossible de ne pas reconnaître que plusieurs générations se sont succédé, sans qu'un artiste véritable ambitionnât, pour y manifester son génie, la forme dramatique. Lors même que ses facultés semblaient proprement le destiner au théâtre, l'artiste dont nous parlons a toujours cherché refuge en quelque autre genre, l'estimant plus digne de lui, fût-il moins conforme à sa visée. Est-ce à dire qu'il soit sans ressource et comme désaffecté, trop fragile dans une main puissante et rebelle à toute nouveauté, l'instrument qu'ont façonné et dont se contentèrent les Sophocle et les Shakespeare, les Racine, les Molière, les Ibsen ! Non. Mais il a dégénéré parmi les pratiques infâmes, et l'usage en paraît interdit à quiconque prétend, de nos jours, faire librement œuvre de beauté.

Nous avons vu, depuis trente ans, quelques vrais talents se porter vers la scène. Nous avons vu les uns, peut-être à leur insu, prendre insensiblement et garder ce pli de complaisance que les premiers succès laissent aux âmes faciles ; de leurs dons exploités, déformés, ils ont tiré ce creux prestige qu'ils exercent désormais sur la foule. Nous avons vu les autres, mieux défendus par la fermeté du caractère et le respect de leur art, déserter un théâtre qui ne les eût accueillis que pour les corrompre ; leur verve s'est ralentie, leur inspiration s'est brisée. A tous s'est imposée l'alternative ou de se taire ou d'abdiquer.

Si cela vise M. François de Curel, on voit qu'en l'espèce le fait contredit M. Copeau, puisque la nouvelle œuvre de l'auteur des *Fossiles : la Danse devant le miroir*, sera représentée cet hiver, à l'*Ambigu*. Néanmoins, M. Copeau exagère à peine. Il ne nomme personne. Il ne nierait certes pas qu'un Mirbeau, un Porto-Riche,

un Bataille, un Bernstein, un Courteline, un Tristan Bernard, quelques autres encore, qui connaissent les grands succès, méritent l'admiration des vrais artistes.

M. Copeau a fait une adaptation scénique des *Frères Kamarazoff*, qui est un chef-d'œuvre. Il apporte à sa tentative nouvelle une active intelligence des réalités que peu d'hommes ont au point qu'il la possède. Il aime le théâtre. Retenez ce qu'il en écrit.

Nous voulons travailler à lui rendre son lustre et sa grandeur. Dans cette entreprise, à défaut de génie, nous apporterons une ardeur résolue, une force concertée, le désintéressement, la patience, la méthode, l'intelligence, la culture, l'amour et le besoin de ce qui est bien fait. Et de qui attendrait-on pareil effort, sinon de ceux pour qui il y va de leur vie même ? non pas des trafiquants, ni des amateurs, ni d'orgueilleux esthètes, mais des ouvriers en leur art, rompus à la besogne, s'ingéniant à tout faire sortir de leurs mains et de leur cerveau, préparant les matériaux et concevant le plan selon lequel ils seront assemblés, depuis la fondation jusqu'au faîte. Puisque nous sommes jeunes encore, puisque nous avons conscience du but et des moyens pratiques de l'atteindre, n'hésitons pas. Que rien ne nous détourne plus. Laissons là les activités secondaires. Mettons-nous, d'un seul coup, en face de toute notre tâche. Il la faut attaquer à pied d'œuvre. Elle est vaste, et sera laborieuse. Nous ne nous flattons guère de la mener à bout. D'autres que nous, peut-être, achèveront l'édifice. Essayons au moins de former ce petit noyau d'où rayonnera la vie, autour duquel l'avenir fera ses grands apports.

Bon marché des places, alternance des spectacles, répertoire classique, reprises, — voilà quelques moyens dont M. Copeau attend la réussite matérielle de sa tentative. Et il montera des pièces inédites retenues après « un choix sévère ». Voici un avertissement qui dénote l'homme de théâtre :

Il arrive que, sous prétexte de style, de pensée, de lyrisme, les écrivains nouveaux produisent à la scène des ouvrages forgés sur plus d'à-priorisme littéraire que d'expérience humaine et de nécessité tragique. Les bonnes intentions, les hautes visées ne suffisent pas. Entre une « idée » de drame et ce drame lui-même, il y a la distance de l'art tout entier. *Le Théâtre du Vieux Colombier* est ouvert à toutes les tentatives, pourvu qu'elles atteignent un certain niveau, qu'elles soient d'une certaine qualité. Nous entendons : une qualité *dramatique*.

Le « Théâtre Libre » de M. André Antoine — « à qui nous devons tout », déclare justement M. Jacques Copeau, — émettait un programme analogue, il y a vingt-cinq ans. M. Antoine l'a réalisé, boulevard de Strasbourg, et il le continue à l'Odéon, avec un courage magnifique. *Le Théâtre du Vieux Colombier* fasse, aussi bien, d'aussi belle besogne ! Sous forme d'un vœu, nous exprimons une quasi-certitude.

Au point de vue de l'interprétation, M. Copeau s'exprime aussi en disciple d'Antoine : l'acteur *serviteur* de l'œuvre. Pour obtenir ce prodige, soit : une troupe homogène, M. Copeau a réuni des collaborateurs qu'il éduque :

Depuis deux mois déjà, la troupe du *Théâtre du Vieux Colombier* est réunie au complet, et ses travaux ont commencé. Le 1er juillet, elle a pris ses quartiers d'été dans un hameau de Seine-et-Marne, en pleine campagne. Là, chaque jour, pendant cinq heures, elle étudie sons la direction de son chef les pièces du répertoire. Deux heures sont en outre consacrées, en plein air, à des lectures à vue considérées comme exercices d'assouplissement intellectuel et d'articulation vocale, à des explications de textes (comédies, poèmes, fragments de prose classique), et à des exercices physiques. Les avantages d'un tel régime ne se feront pleinement apprécier qu'au bout de plusieurs années. Dès maintenant, ils se laissent pressentir.

Aujourd'hui, 1er septembre, déjà entraînée par un travail commun de deux mois, et possédant une partie de son répertoire, la troupe rentre à Paris, pour répéter encore pendant un mois et demi, sur la scène, en costumes et dans les décors.

M. Copeau adjoindra à son théâtre une école de comédiens. Il limitera la décoration. Elle ne sera ni un trompe-l'œil objectif, ni machinée pour faire « verser le drame dans la féerie » :

Les servitudes de la scène et son grossier artifice agiront sur nous à la façon d'une discipline en nous forçant à concentrer toute vérité dans les sentiments et les actions de nos personnages. Que les autres prestiges s'évanouissent, et, pour l'œuvre nouvelle, qu'on nous laisse un tréteau nu !

écrit M. Copeau, pour résumer ce point de vue.

Il termine ainsi :

L'exposé qu'on vient de lire, tout imparfait qu'il soit, établit les grandes lignes de notre action prochaine. Un concours unanime de bonnes volontés pourra seul la rendre durable et féconde. J'ai dit que nous nous adressions à un public restreint, choisi : au moins faut-il que celui-là réponde à notre appel. Il ne suffira pas qu'on nous approuve, qu'on nous encourage avec de bonnes paroles. A tous ceux qui se déclareront en notre faveur, nous demandons une preuve tangible, un témoignage actif de leur sympathie. Toutes les collaborations, jusqu'aux plus modestes, dévouées à une œuvre comme celle-ci, auront une efficacité réelle. Non seulement les écrivains, les critiques, les journalistes, et tous ceux qui ont un intérêt professionnel en la matière peuvent faire campagne en notre faveur. Mais les partisans isolés, les prosélytes disséminés dans la foule peuvent assumer une part dans l'entreprise, et lui conquérir le succès en exerçant leur influence personnelle dans les milieux, même restreints, qu'ils atteignent.

Parmi les œuvres encore jamais représentées d'auteurs français contemporains, M. Jacques Copeau en annonce, pour sa première saison, de MM. F. Vielé-Griffin, Claudel, Suarès, H. Ghéon, J. Schlumberger, A. Arnoux, et de lui-même.

§

Les Marges (nº daté : *Eté*) publient d'adorables « dixains » de M. P.-J. Toulet. Peu de poètes ont eu ou possèdent, avec la gracieuse fantaisie de celui-ci, une sûreté de goût, de rythme, d'esprit qui leur fasse un style classique et personnel à l'égal de celui qu'on admire dans ces vers, par exemple, écrits « à la manière de Claude Le Petit » :

Sur le Canal Saint-Martin glisse
Une péniche en acajou,
Que l'on prendrait pour un joujou
Avec ses volets à coulisse,
Ses panneaux peints au minium,
Ses deux pots de géranium,
Et la Picarde dans sa taule.
. . . .
Je rêve d'un soir rouge d'or
Où pleure une chanson créole
Sur une barque qui s'endort.

—

— Ah, ce taxi, quelle charrette
C'est au grenier, votre entresol.
Je t'aime... Oui, c'est un tournesol.
Si tu savais comme il me traite...
Et tu parles... pour les cadeaux !
Ça ? C'est moi... Non, pas de rideaux.
— Le cœur vous est bien en dentelle.
— Mais il faut une heure, dit-elle,
Rien qu'à me lacer dans le dos.

—

La Sorcière.

Ce pavé que l'Europe foule
Est gras encore du suif des morts.
Leurs os, qui n'ont pas de remords,
Y dorment, au pas de la foule,
D'un sommeil noir, à pleins paniers.
Dors-tu, Cathau, loin des charniers
Où tes crapauds, dans l'herbe verte,
Enchantaient le cœur des passants ;
Toi qu'un jour l'aube, aux Innocents,
Trouva nue, et la gorge ouverte.

—

Puisque tes jours ne t'ont laissé
Qu'un peu de cendre dans la bouche ;
Avant qu'on ne tende la couche
Où ton cœur dorme, enfin glacé,
Retourne, ainsi qu'au temps passé,
Cueillir près de la dune instable
Le lys qu'y foule un souffle amer,

Et grave ces mots sur le sable :
Le rêve de l'homme est semblable
Aux illusions de la mer.

§

J'ai une sorte de tendresse pour Béranger, le chansonnier, parce que ma grand'mère maternelle, la meilleure créature qui ait vécu, avait, sur sa fin, deux livres de chevet : son *Paroissien romain* et les *Œuvres* du chansonnier. Dans celles-ci, je crois bien qu'elle retrouvait de quoi ressusciter l'atmosphère de sa jeunesse. Elle en éprouvait le besoin, après nous avoir, Paul Fort et moi, entendu lire à haute voix du Rimbaud, du Laforgue, du Henri de Régnier, ou *Tête d'Or*, que M. Paul Claudel venait de publier sans signature. Cette littérature ne l'étonnait pas moins que d'avoir des petits-enfants élevés en dehors de toute religion, qui la chérissaient bien et qu'elle adorait, elle, avec une sorte de timidité dont le souvenir m'émeut encore.

Pour en revenir à Béranger, je ne savais me le figurer qu'à travers le culte que lui vouait ma bonne et pimpante aïeule. Il me vient, du chansonnier, une impression nouvelle, à la lecture de sa correspondance avec Pierre Lebrun. La **Revue bleue** publie ces lettres, depuis le 25 juillet. Le n° du 30 août annonce qu'elles sont *à suivre*. Béranger, qui eût été de l'Académie Française s'il avait eu cette mesquine ambition, traite assez de l' « illustre compagnie » dans son courrier au poète qui ne fut immortel qu'en son vivant, et il le fait toujours avec esprit et bon sens.

Il a des remarques agréables de petit philosophe pince-sans-rire :

O temps passé, que tu fais payer cher au temps présent le peu de trésors que tu lui as laissés en héritage ! Vive notre siècle ! Rien de ce que nous faisons ne durera, sauf peut-être les briquets phosphoriques et les tire-bottes. Encore peut-on en douter.

S'il voit Lamartine, non sans trivialité, du moins il le dépeint au vif et rend justice à *Jocelyn* :

Il fait partie de ce mode artificiel où l'on n'admet pas l'idée qu'une Muse puisse allumer son feu et vider son vase de nuit, plaisanterie à part, les deux actes les plus philosophiques, puisque l'un nous fait apprécier notre néant et que l'autre nous apprend à rendre grâce à Dieu qui nous a donné l'intelligence de l'élément créateur. Comme le bonhomme Job, c'est mon fumier qui m'a fait poète. Eux (les gens du monde, dont je ne fais pas partie) se croient des anges et s'étonnent de n'avoir pas deux ailes au dos, pour faire leurs courses dans Paris et aller le soir aux Bouffes et à l'Opéra. L'homme qui cache avec le plus grand soin le nom de Prat sous celui de Lamartine, et qui s'est déguisé en prince pour aller visiter la crèche où est né le fils du charpentier, celui-là doit avoir un superbe dédain pour l'auteur des *Gueux* et des *Bohémiens*. Je le lui pardonne de tout mon cœur et n'en suis pas moins disposé à défendre *Jocelyn* envers et contre tous. Il a

rendu un véritable service à la poésie française, car c'était bien de la poésie française, toute française, que cet ouvrage, en dépit de fautes de langue, qui eussent fait bondir de rage le pauvre Grandmaison, qui, comme vous le dites bien, était passionné pour la pureté du langage.

Ceci, sur les « prix de vertu », — qui sont toujours ceux des vertus « académiques », forcément ! — n'est pas mal :

Quant à la vertu, grand bien vous fasse de parler d'elle ! Votre Monthyon était un vieux fou ! Il eût cent fois mieux fait de fonder des écoles et des salles d'asile que de fonder de pareils prix.

La nécessité d'argent contraint Béranger à quitter La Grenardière, une vieille maison qu'il habite, près Tours. Voici comme il parle à ce propos :

Quant à quitter la Grenadière, j'y pensais depuis longtemps. J'étais trop bien ici : il ne faut pas être trop bien ; rien ne m'y manquait. Cela ne me va pas. Quand nous manquons de quelque chose, nous nous faisons moins de reproches en pensant à ceux qui manquent de tout, gens à qui, par nature, je pense toujours. Voilà une de ces raisons qu'on ne donne qu'à un ami ; vous devez le sentir. Je vous l'avoue, la demi-pauvreté où me voilà revenu me réconcilie avec mes principes et mes sentiments. Je vous surprends peut-être, et pourtant, je vous dis vrai. Mais gardez mon secret pour vous. Oui, j'étais tracassé de toutes mes satisfactions dans cette jolie retraite. Il n'y a là rien qui ressemble à l'humeur de J.-J. Rousseau, je vous prie bien de le croire. Je crains même de laisser percer cette disposition intérieure ; mais elle influe beaucoup sur mes déterminations. Puis, j'ai vu combien était niais cet attachement pris pour des choses matérielles. En prolongeant mon séjour ici, qui sait si j'aurais jamais pu m'en arracher plus tard ; et si, pour y rester, je n'eusse pas fait des sacrifices trop grands. Je me débarrasse de cette crainte. Au reste, ne croyez pas que j'aille dans un taudis. Nous avons un petit coin bien seul, entre deux jolies promenades, fenêtres donnant sur des arbres, et de l'air, et du soleil. Le tout très propre. Judith voulait que nous ne prissions qu'une femme de ménage, mais je veux une domestique. Nous sommes vieux tous les deux et pouvons nous trouver indisposés ensemble. Il faut avoir sous la main quelqu'un pour aller chercher le médecin. Cela me fait penser à tout ce que ce bon Bretonneau a fait pour nous avoir à sa maison de campagne. Excellent homme ! Les Brétignères ont été parfaits aussi. Combien d'autres amis m'ont accablé d'observations accompagnées d'offres aimables ! Ce qui me fâche dans tout cela, c'est qu'on se figure toujours que c'est par fierté que je refuse. Or, c'est bien peu me connaître. Je trouve tout simple qu'on puise dans la bourse d'un ami, et puisque la mienne a été si souvent ouverte aux autres, on devrait penser que je ne vois rien d'humiliant à cela. Quant à l'argent du pouvoir, ce n'est plus la même chose, à part même les convenances d'opinion et de position. Je trouve qu'il existe parmi nous une détestable manie, c'est de recevoir de l'argent du trésor commun sans le gagner par des travaux quelconques. On devrait penser, comme disait le grand Colbert, que, dans une pension de 3.000 francs, il y a les impositions d'une

ou deux pauvres communes, et que cet argent est sorti encore plus des petites bourses que des grosses. Je ne ferais peut-être pas tous ces beaux raisonnements, si je mourais de faim. Mais, rassurez-vous, mon cher ami, je sers encore pour plus de 1.300 francs de pension que je serais en droit d'interrompre. Ce doit vous être la preuve que je suis loin d'être à plaindre.

Cette page-là, n'est-elle pas le fait d'un très brave homme ?

Avant de quitter Béranger, un joli mot de sa plume, encore :

Eh ! bien, il est donc vrai que M. de Talleyrand est mort. Pourquoi n'avoir pas permis qu'il fût exposé en habits pontificaux ? Cela me semblait de sa part un trait d'esprit charmant. Ah ! vénérable évêque d'Autun, que j'aurais voulu vous voir crossé, mitré ! Robert Macaire serait venu vous jeter de l'eau bénite.

§

Le Correspondant (25 août) publie, par les soins de M. François Laurentie, un « manuscrit inédit des Archives de Frohsdorf » dû à la duchesse d'Angoulême et relatant son départ de Bordeaux en 1815. A titre de curiosité, nous en extrayons ces deux lignes typiques, dont une note de l'éditeur pallie à peine la fâcheuse expression :

L'esprit de la nation espagnole en général était excellent pour notre cause, détestant les Français.

« Lire : les bonapartistes », propose M. Laurentie. Cette interprétation est d'un zélé partisan. Elle n'empêche que, plus loin, le duc d'Angoulême, ne dise : l'ennemi, pour désigner les troupes passées au service de Napoléon retour de l'île d'Elbe.

§

Memento. — *Le Correspondant* (15 août) : — Anonyme : « La Question chinoise. Les dessous de l'emprunt. Les préparatifs du démembrement. » — « L'Aventure d'Alexandre Andryane », par M. H. de Noussanne.

La Revue hebdomadaire (23 août) : — M. G. Hanotaux : « Le Temple de la Paix. » — M. le Dr Ch. Burlureaux : « De la conversation médicale. »

Le Pays de l'Ouest (août) : — « Auguste Gaud, poète du Poitou », par M. Philéas Lebesgue. — M. H. Talvarh : « Sur les droits de la caricature. »

Le Feu (septembre) : — M. Joseph d'Arbaud : « La Chanson de la journée », poème provençal, avec sa traduction.

La Nouvelle Revue (1er septembre) : « Les deux bavards », de Cervantès, adaptation de MM. J. Gravier et M. Formont. — « Tristan Corbière », par M. E. Beaufils.

Les Entretiens idéalistes (août) : — M. L.-R. Monnet : « Paul Claudel. »

Revue catholique et royaliste (20 août) : — M. A. Granet : « Les Conséquences réparatrices de la Révolution Française. »

La Revue critique des Idées et des Livres (25 août) : — « La Politique

royale en Alsace », par M. Paul Acker. — « Un poète pittoresque : Joseph-Alfred Roussin », par M. Francis Carco.

La Grande Revue (25 août) : — La suite d'un très remarquable roman de M. Pierre Hamp : « L'Enquête. » — M. Henri Guilbeaux : « Un précurseur du naturalisme allemand : Hermann Conrardi. »

La Revue (1er septembre) : — M. H. Coupin : « L'œuvre de J.-H. Fabre. »

La Revue de Paris (1er septembre) : — M. Louis Villat : « La Question corse. » — M. Louis André : « Le vrai Claude Gueux. » — M. S. A. Boyd : « Le Théâtre irlandais. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Deux figures d'Alfred de Vigny (*Le Temps*, 11 septembre). — Aujourd'hui et demain (*Le Soleil*, 31 août).

M. Léon Séché a retrouvé au Manoir du Maine-Giraud, où se réfugia Alfred de Vigny après sa rupture avec Marie Dorval, de nombreux documents concernant le poète des *Destinées*. Dans *le Correspondant* il nous montre que le pessimisme de Vigny n'était que « du jansénisme outré » et il publie cette lettre écrite, en 1804, au P. Langlois par l'abbé Vidal, ce curé de Bercy, qui reçut la suprême confession du poète à son lit de mort. **Le Temps** la reproduit :

Mon Révérend Père,

Vous m'avez fait l'honneur de me demander des renseignements sur les derniers moments de M. Alfred de Vigny. Voici comment les choses se sont passées :

Plusieurs fois, j'avais parlé à M. de Vigny de songer à la confession avant de paraître devant Dieu, et, sans jamais me repousser, il m'avait seulement témoigné le désir d'attendre encore pour accomplir cette action. Quinze jours environ avant sa mort, j'allai le voir, et après une conversation très sérieuse dans laquelle il me dit que sa famille était une famille presque sacerdotale ; qu'un de ses oncles était mort trappiste ; qu'un autre, doyen du chapitre de Loches, était, je crois, mort en exil, et que lui, M. de Vigny, portait encore au doigt l'anneau de cet oncle, je crus le moment venu de lui parler de confession et d'en finir cette fois.

« Monsieur de Vigny, lui dis-je, je pars un de ces jours pour un long voyage, et je ne veux pas partir sans vous avoir donné l'absolution. » Tout aussitôt, il s'inclina, et me donna son plein consentement. Il prit un air extrêmement recueilli, et, après la confession, il me dit ces paroles : « Je suis catholique et je meurs catholique. » Après cette profession de foi, je lui donnai l'absolution. En ce moment, il était imposible d'exiger davantage. Cet acte suprême fit sur lui la plus grande impression : il me prit la main, m'attira à lui, et m'embrassa en me disant avec une effusion de cœur inexprimable : « Ah ! quelle bonne action vous venez de faire ! » Je n'oublierai jamais cette parole et le ton dont elle fut prononcée.

Pendant mon absence, il me demanda à plusieurs reprises, et enfin, se sentant près de mourir, il demanda lui-même un prêtre pour recevoir l'ex-

trême-onction. Sa bonne courut à l'église et ramena un des vicaires, qui put l'administrer. Il est bon de noter que cette bonne était protestante et que, pendant les derniers jours de sa vie, M. de Vigny lui fit plusieurs fois l'éloge des prêtres. On pouvait assurément voir dans ces conversations avec elle la pensée de la ramener à l'Eglise catholique. En tout cas, c'est cette bonne qui a raconté ces détails, et qui, voyant mettre en doute par un personnage connu (Louis Ratisbonne, qui appartenait à la religion israélite et à qui Vigny légua la propriété littéraire de toutes ses œuvres imprimées de son vivant) le fait de la demande spontanée du prêtre par M. de Vigny, répondit : « Monsieur, je suis protestante, et c'est moi qui ai été chercher le prêtre à l'église pour l'administrer. »

Voilà, mon Révérend Père, comment les choses se sont passées. Je l'affirme.

VIDAL

curé de N.-D. de Bercy.

P.-S. — Pendant les derniers jours de sa vie, M. de Vigny a lu très attentivement mon *Histoire de saint Paul*. Son exemplaire est presque usé.

Cette lettre prouve-t-elle, comme M. Séché semble l'affirmer, que Vigny se serait converti, à ses derniers moments? Je ne le crois pas. Il y a dans l'œuvre de Vigny une sorte de mysticité religieuse atavique qu'il avait personnellement transmuée en un déisme philosophique, assez vague d'ailleurs. Il ne faut pas oublier qu'il a écrit, dans la maturité de sa pensée :

Gémir, pleurer, prier est également lâche.

Et, puisqu'il s'agit de son attitude devant la mort : « Un homme d'honneur. A sa mort, il regarde la croix avec respect, accomplit tous ses devoirs de chrétien comme une formule et meurt en silence. »

Vigny jusqu'au bout a voulu être l'homme d'honneur qu'il avait défini, respectueux des traditions de sa race ; il a accompli tous ses devoirs de chrétien « *comme une formule* », et il est mort en silence.

§

Je trouve dans **Le Soleil** un article de M. J. Mantenay : *Aujourd'hui et demain*, dont la gravité eût bien réjoui Flaubert. On nous annonce que *la fin du monde est proche.* C'est le titre même d'un volume publié par M. Raphaël Pary, « avec l'autorisation de Mgr de Saint-Brieuc ».

L'auteur croit reconnaître, à certains indices qui n'ont point été donnés aux siècles précédents, que nous sommes entrés dans la période finale. Les arguments qu'il développe à l'appui de son opinion reposent sur des déclarations tirées de l'Ecriture, des documents du Moyen-Age, de la Vie des Saints, de la liturgie, des apparitions de la Sainte Vierge, des actes des Souverains Pontifes.

Il mentionne aussi l'opinion de prêtres et de prélats contemporains, au premier rang desquels il faut citer l'illustre cardinal Pie.

« Quand nous nous retournons, a écrit le grand évêque de Poitiers, vers les siècles passés, nous ne trouvons point, depuis l'établissement de la société chrétienne, un travail et un résultat de désorganisation radicale comme celle qu'offre le monde actuel. Le mal est poussé si loin qu'il ne peut durer à son état aigu. Des crises si violentes ne se prolongent pas. »

M. R. Pary reproduit encore cette phrase de M. l'abbé Thomas, vicaire général de Verdun : « Jésus, parmi les signes précurseurs de sa seconde venue, signale l'affaissement général de la Foi. Or, n'est-ce pas le caractère des temps présents ? »

Les reproductions de M. Raphaël Pary sont nombreuses. Je me borne à citer encore l'opinion du P. Chevalier, l'éminent religieux, fondateur de la Société des Missionnaires du Sacré-Cœur, lequel estime que nous sommes à la fin de la sixième période de l'Apocalypse, c'est-à-dire à la veille de la période finale plus ou moins longue qui comprendra les derniers grands événements de l'humanité : l'apostasie générale, l'apparition de l'Antéchrist, les luttes finales et enfin le grand avènement du Christ pour le jugement dernier, qui marquera la consommation des siècles. Il se peut, en effet, que nous assistions à cette apostasie générale qui doit précéder la fin du monde. Mais à quelle époque sera-t-elle consommée ? C'est le secret de Dieu.

Et, quels que soient les desseins de la Providence, nous avons le devoir de défendre la France chrétienne contre ses éternels ennemis.

Pouvons-nous soutenir cette lutte ? Oui. Nous avons fait du chemin depuis le temps où le cardinal Pie prononçait les graves paroles que reproduit, dans son volume, M. R. Pary !

A cette époque, les catholiques français ne connaissaient pas leurs adversaires. C'est dire qu'ils étaient désarmés et impuissants. Ils ignoraient alors que les juifs et les francs-maçons avaient organisé les troupes de la Révolution sociale, en payant les meneurs et les traîtres, et lié partie avec l'étranger.

Aujourd'hui nous sommes renseignés, et on peut dire que la victoire — obtenue par les moyens que l'on sait — des partisans de Dreyfus a été, en fin de compte, utile aux catholiques et aux royalistes à qui elle a ouvert les yeux.

M. R. Pary constate que l'ordre social est profondément bouleversé et que les nations, inquiètes, se préparent à la guerre ; il est surtout frappé des perturbations insolites qui se produisent dans l'ordre physique et il est convaincu que nous sommes arrivés à la fin des temps Les témoignages qu'il cite, on l'a vu, semblent lui donner raison ; mais, encore une fois, nous ignorons les desseins de Dieu. . . . . . .

Dans quelque cinquante mille ans il se retrouvera un nouveau M. Pary, ému des perturbations insolites qui ne se produiront pas dans l'ordre physique, et qui prédira, à des fidèles toujours crédules, l'apparition d'un Antéchrist qui ne viendra jamais.

R. DE BURY.

MUSIQUE

Ballets russes : *Le Sacre du Printemps*, tableaux de la Russie païenne, musique de M. Igor Stravinsky, chorégraphie de M. Nijinsky, décors et costumes de M. Nicolas Rœrich.

La dernière saison musicale s'est terminée par une manifestation extraordinaire à plusieurs égards, et dont une longue indisposition, suivie d'une inéluctable convalescence, m'empêcha de parler en son temps. De tout ce que nous ont octroyé jusqu'à présent les Ballets russes, **le Sacre du Printemps** est assurément le spectacle de l'originalité la plus saisissante et la plus complète en soi. On rencontra bien rarement, chez trois artistes associés, une aussi parfaite unanimité de tendances. On imagine même difficilement que la collaboration du chorégraphe et du musicien ait pu être successive, que ses résultats n'émanent pas d'une invention et réalisation à tout instant simultanée, tellement la vision scènique apparaît ici spontanément adéquate à l'évocation sonore. On a vraiment quelque peine à se persuader que M. Nijinsky n'ait été, dans la circonstance, que le traducteur plastique des préalables intentions du musicien poète. Il y a déployé, en tout cas, un art évidemment génial. On a généralement critiqué les récentes innovations de celui qui est sans contredit, à l'heure actuelle, le plus grand virtuose de la danse, et la chorégraphie du *Sacre du Printemps* a tout spécialement provoqué les objections les plus acerbes. M. Nijinsky pourtant possède ostensiblement tous les titres requis pour prétendre au droit de rénover à sa manière un art dont il n'ignore aucun secret. Et, si cette manière déconcerte éventuellement nos préjugés, on ne peut guère contester qu'il n'ait eu, dans l'espèce, le plus légitime prétexte à l'appliquer. Dans ses deux « Tableaux de la Russie païenne », *le Sacre du Printemps* nous transporte en quelqu'une de ces époques légendaires, voisine encore du mythe, où l'humanité en genèse communiait avec la nature à travers des théogonies rudimentaires, ébauchait des rites barbares et constituait d'instinct des cérémonies symboliques, où germaient peu à peu les semences primordiales de l'art. Sans doute, personne n'oserait se flatter de savoir exactement comment on dansait alors, mais du moins semble-t-il assez certain qu'on n'y exécutait pas d'entrechats. Auprès de la brutalité virile, on peut certes s'y figurer le féminin contraste de quelque grâce inculte ; on conçoit même volontiers quelque fruste beauté, âprement savoureuse, dans les attitudes et gestes de ces ancêtres nébuleux, mais nul n'aurait l'idée de leur prêter de l'élégance, au sens qu'a pris pour nous ce terme. Rien qu'à ce point de vue, l'interprétation libérée, cet essai de stylisation d'un réalisme primitif, où M. Nijinsky s'ingénia, apparaîtraient suffisamment justifiés. Mais ces innovations ont une portée

plus profonde. Subitement arraché à des habitudes invétérées, on en mesure avec stupéfaction la puérilité conventionnelle où aboutit notre art occidental du ballet. On aperçoit combien la séculaire évolution de la danse sur les planches de nos opéras fut factice, égoïste, inapte à quelque vérité expressive, incompatible avec l'homogénéité organique qui est la condition de l'œuvre d'art; à quel degré ces vains spectacles ont gardé les stigmates de leur authentique origine dans l'apparat fastueux, superficiel et mondain des « Ballets de Cour ». En présence de nos ballets, notre réceptivité routinière fait inconsciemment abstraction de toute vraisemblance humaine ou dramatique, au profit exclusif de la virtuosité de la danseuse étoile, à quoi tout est subordonné. L'action, pour nous, est si indifférente à priori, que cette virtuosité impassible, la convention de ces « pas » à tout usage en leurs combinaisons interchangeables ne nous choquent pas plus que le ridicule d'un langage de sourds-muets auquel nous ne comprenons goutte. Malgré leur apparente nouveauté, les ballets de M. Fokine, en leur cadre splendide, n'échappaient point aux errements traditionnels : de là leur succès immédiat. On ne remarquait guère, dans *Shéhérazade*, l'ineptie des pirouettes clownesques et des sauts du géant nègre amant de la Sultane, le grotesque de la conversation gesticulée où, de retour à l'improviste avec son frère, l'époux trompé épanche sa fureur ahurie. Là ou ailleurs, et qu'il s'agît d'esclaves, de guerriers, de bandits, de moujiks, de démons ou de nymphes, on ne songeait pas à broncher devant l'imperturbable symétrie des entrecroisements de quadrilles jouant à un quatre coins éperdu. Il est vrai que nous en avions vu bien d'autres en notre Opéra toulousain d'antan, et, surtout dans *Daphnis et Chloé*, un évident progrès dans l'artifice pouvait nous abuser fort agréablement. Mais, en somme et à notre insu, notre conception du ballet était celle d'un Guignol où les enfants s'amusent, et notre plaisir y différait bien peu du leur. Aux prises avec un sujet exceptionnellement favorable, M. Nijinsky a, pour la première fois, fait du ballet une œuvre d'art. La danse, ici, est l'action elle-même, stylisée dans le rythme. Il n'y est pas un geste qui ne soit expressif, pas une évolution qui ne soit significative, rien qui s'accuse superflu, postiche, d'une virtuosité stérilement conventionnelle. Seule une chorégraphie renouvelée de fond en comble, épurée de toutes formules, était propre à ce résultat, et c'est assurément un merveilleux artiste que celui qui la sut créer, on croirait, de toutes pièces. Mais les innovations d'un véritable artiste ne sont jamais arbitraires. Si violemment qu'elles semblent bouleverser, saper les traditions, elles les renouent, au contraire, au mépris d'une décadence dévoyée — comme est la nôtre — et elles redressent et poursuivent une évolution qu'elles paraissent briser ou récuser. La danse en tant

qu'art est symbolisme rythmé et figuré. C'est là son principe et son essence, qu'on reconnaît dans ses manifestations les plus hautes, telles que le Dithyrambe et la Tragédie des Hellènes ; par quoi est expliqué son rôle capital dans les cultes antiques, son admission dans tous les temples et devant tous les autels. Dès ses primes balbutiements pensables, l'art de la danse ne put être autre chose qu'une symbolisation mimique de sentiments individuels ou communs, pour se développer peu à peu en représentations ou allégories de plus en plus complexes et, réalistes ou idéalisées, toujours pourvues de signification parfois profonde. Essentiellement, sous la parure mouvante du symbole, l'art de la danse fut et demeure humaine expression avant que d'être gymnastique. Il n'était évidemment plus, sur nos scènes lyriques, que de la gymnastique, quelquefois prestigieuse sans doute, mais souvent la plus niaise, et immuablement inexpressive, oiseuse. En renonçant à cette virtuosité stéréotypée, à une chorégraphie de procédés et de recettes, M. Nijinsky a génialement repris la saine et plus glorieuse tradition de son art. Pour exprimer l'action humaine et quasi-liturgique à la fois de la légende, il remplaça les ronds de bras ou jambes et les chassés-croisés des quadrilles par des gestes et une figuration expressément symboliques, réalisant une stylisation à la Gauguin. Dans un décor qu'eût pu signer Cézanne, *l'Adoration de la Terre*, avec ses piétinements dévots, ses groupements massifs et ses cortèges, formait une vision d'intense et lumineuse poésie, tandis que les ténèbres blafardes du second tableau encadraient les péripéties du *Sacrifice*, les jeux mystiques et la glorification de l'Elue vouée au dieu féroce et magnifique. La pose de celle-ci, dressée, longtemps immobile au milieu des consécrations, avait cette beauté poignante qu'offrent certaines figures d'Odilon Redon et que Puvis de Chavannes pressentit avec son *Pauvre Pêcheur*. L'éréthisme dionysiaque de la « Danse sacrale » est vraiment une chose inouïe, en son malagme de jubilation frénétique et d'horreur, de délire, d'enthousiasme et de désespoir. On songe aux Corybantes de Cybèle, aux mystères sanglants d'Eleusis. Jamais certes l'art de la danse n'atteignit à une telle puissance expressive, ne réussit une aussi insoupçonnable, hybride et pourtant étrangement harmonieuse synthèse.

La musique de M. Igor Stravinsky ne concourt pas moins puissamment à un effet d'ensemble imprévu, d'originalite autonome et troublante, auquel on chercherait en vain quelque comparaison parmi ses souvenirs. Timbre aussi bien que son, tout ici semble concerté pour fournir à la réceptivité exaspérée des sensations encore inéprouvées et de l'acuité la plus incisive. L'orchestre ayant, d'une façon générale, la curieuse faculté d'atténuer, si non même souvent d'annihiler la dissonance, les chapelets d'agrégats insolites, les super-

positions d'aspect paradoxal se résolvent en sonorités sourdes, rauques, éclatantes, morbides ou suaves, au suprême degré évocatrices. Dans *Montjoie*, la vaillante revue d'avant-garde fondée par Ricciotto Canudo, M. Igor Stravinsky commenta son œuvre musicale et exposa ce qu'il y entendit exprimer. L'art très spécialement caractéristique dont il lui plut d'user s'est attesté certes singulièrement propre à son objet. L'ambiance de mysticisme barbare, le mystère de joie et de « terreur paniques » où, hiératique et fantômale, s'agite une humanité primitive, adoratrice de la Nature énigmatique dans l'angoisse obscurément subie des flux et des reflux de la « sève universelle », tout ce que rêva le poète est traduit par cette musique avec une intensité de couleur à laquelle on doit céder. Au théâtre, l'impression est prenante, irrésistible, analogue à une sorte d'envoûtement qui persiste à chaque audition nouvelle, en dépit même des réserves suggérées par l'analyse purement musicale. Cette analyse, que je ne puis ici que résumer, est très intéressante et, quelques conclusions qu'elle entraîne, il faut se hâter de proclamer que le prodigieux talent de M. Stravinsky en reste indiscutable. Le musicien qui écrivit *le Sacre du Printemps* est évidemment passé maître dans le maniement désinvolte de toutes les ressources de son art. Peut-être, d'ailleurs, ces réserves s'adressent-elles au fond, surtout au genre de composition que M. Stravinsky a jusqu'à présent cultivé à l'exclusion de tout autre et auquel il paraîtrait se vouer. Sans doute est-ce surtout parce qu'il s'agissait d'un ballet, que l'effort du musicien n'aboutit guère ici qu'à un art extérieur, avant tout décoratif et pittoresque, où la recherche de l'effet semble souventefois artificielle. La transition entre *l'Oiseau de Feu* et *le Sacre du Printemps* apparaît à coup sûr un peu brusque. Si on n'a pas le droit de douter de la sincérité de l'évolution qu'elle implique, on est moins convaincu de la spontanéité de tous les résultats qui s'en suivent. C'est de l'exploitation instinctive de l'harmonique 11, et parfois des sons 17 et 19, que dérivent ces fréquents intervalles de seconde, d'octave diminuée ou augmentée et de septième majeure, qui diaprent l'harmonie ravélienne, en corsent le ragoût, en aiguisent la force expressive sans entamer jamais sa liberté verveuse. Ces innovations spontanées revêtent dans *le Sacre* un caractère tout différent. Quand M. Stravinsky accompagne sans répit ni trêve — et, grâce à l'instrumentation, comme « à découvert » — un thème tout entier de sa septième majeure quasiment tout nue, on ne peut reconnaître là qu'un parti pris d'écriture pour un effet prémédité. Pareillement, dans les « Jeux des Cités rivales », lorsque M. Stravinsky confectionne l'harmonisation de toutes et chacune des notes du mélos uniquement par l'inlassable et têtue simultanéité de tierces à la fois majeures et mineures, on ne peut évidemment constater

que l'application volontaire d'une formule préalablement choisie. C'est ainsi que les ultimes et plus fécondes conséquences de l'évolution harmonique apparaissent en maint endroit utilisées en qualité de moyens purement pittoresques, et cela, d'une façon simpliste et machinale qui, il faut bien l'avouer, fleure assez fâcheusement le procédé. L'intervalle d'octave diminuée, base de la combinaison précédente, et celui de septième majeure semblent avoir exercé sur le musicien une sorte de hantise qui l'incite à un usage aussi persévérant que d'ailleurs facile de l'appogiature de seconde non résolue. Le Prélude du second tableau est remarquable à cet égard. Soit, par exemple, l'accord de *Ré* mineur : *Ré* — *fa* — *La*. Les appogiatures de seconde mineure supérieures donneront : *Mi*♭ — *sol*♭ — *Si*♭ ; les appogiatures inférieures : *Ré*♭ — *fa*♭ — *La*♭. Et en faisant se succéder ces deux derniers accords au-dessus de la presque immuable tenue : *Ré* — *La* — *fa* — *Ré*, on obtient les cinq mesures commençant le dit Prélude. En s'aidant de quelques secondes majeures et en opérant de même à chaque changement d'accord, on obtient à bien peu près les deux premières pages entières de ce Prélude. Un esprit sans malice et conservatorial pourrait énoncer la méthode à peu près en ces termes : Etant données les sept notes de la gamme qui, diésées et bémolisées, fournissent quatorze sons tempérés d'intonation distincte, employer de préférence, tant pour la mélodie que pour l'harmonie concurrente, la simultanéité de sons en rapport de seconde mineure ou parfois majeure. On est bien obligé de confesser qu'une bonne portion de l'harmonie et de la polyphonie du *Sacre* a souvent l'air d'avoir été élaborée d'après ce principe, et il advient qu'on écarte malaisément l'insidieuse et impertinente hypothèse que quiconque suivrait la règle susdite à la lettre arriverait peut-être à un résultat fort approchant. Cependant, à mesure qu'on gravit les échelons de la résonance naturelle, il est évident que l'évolution harmonique tend sans cesse vers des combinaisons de plus en plus complexes et touffues, où se multiplieront et se multiplient déjà les intervalles en question ; où d'apparentes appogiatures se résorberont harmonieusement peu à peu en accords homogènes. Les tendances de M. Stravinsky sont donc des plus louables, mais il semble que ses tentatives ultranovatrices soient ici pour le moins prématurées, qu'elles manquent des assises d'une assimilation inconsciente et profonde d'où naît la création spontanée, et qu'il n'y sache réussir encore qu'à un empirisme musicalement assez aléatoire, trahissant une préoccupation de l'effet, une recherche parfois alambiquée, dont l'écueil est presque fatalement le « procédé ». Si bien que cette poursuite obstinée de la double ou triple appogiature de seconde à perpète apparaît par moments comme un jeu, une sorte de gageure rappelant assez bien la fantaisie du vieil Hucbald de Saint-Amand, théoricien de

l'organum, composant en l'honneur de Charles le Chauve un poème latin dont tous les mots commençaient par un c. Il est pourtant maintes pages non moins évidemment « avancées », où le musicien témoigne d'une spontanéité harmonique péremptoire; dans le « Jeu du Rapt », par exemple, et surtout dans la « glorification de l'Elue » et dans la « Danse sacrale » où gît en outre une émotion humaine; mais alors, cela ressemble étonnamment à du Ravel un peu richard-straussé. Il en est d'autres où son empirisme s'emballe tout bonnement à la tzigane, et ce ne sont pas les moins savoureuses en leur brio superficiel. D'autre part, la matière mélodique du *Sacre* est faite de thèmes ou, mieux, de motifs très courts, de deux ou trois, rarement quatre mesures, répétés d'ordinaire avec insistance, parfois jusqu'à satiété, et qui tantôt s'entrelacent, juxtaposant sans les confondre leurs taches ou linéaments sonores en une polyphonie bigarrée, tantôt sont présentés isolément par tranches alternées, de sorte que c'est à bien peu près toujours de compartiments successifs, quasiment cloisonnés, qu'est tissée peu à peu la trame musicale, pour composer une mosaïque asurément parfois étincelante, mais dont la prédestination plausible apparaît avant tout le décor. On ne peut certes qu'admirer l'art avec lequel M. Stravinsky tire parti de tout cela. *Le Sacre du Printemps*, en effet, est « construit », comme on dirait à la Schola. Si on n'y rencontre point de leitmotifs traversant tout l'ouvrage et lui procurant un propice facteur d'unité purement musicale, on y découvre, dans les amorces, entrées, rappels ou retours thématiques, une ordonnance dont la logique est heureusement déterminée par le cours de l'action. Le second tableau offre même un évident « développement symphonique » avec la cristallisation progressive du thème des « Cercles mystérieux des Adolescentes » esquissé vaguement d'abord dès le Prélude. Cependant l'impression de marqueterie n'en subsiste pas moins à cet égard encore. En gros comme en détail, dans chacun des morceaux distincts autant que dans les deux parties qui les agrègent, c'est toujours une mosaïque décorative qu'il semble qu'on contemple.

On ne saurait nier pourtant qu'un art de cette espèce soit, non seulement des plus licites, mais mieux défendable qu'ailleurs dans le genre ballet, dont la loi est le morcellement et où on trouverait, en somme, bien peu d'œuvres possédant une consistance musicale comparable à celle du *Sacre du Printemps*. Au fond, cette mosaïque iconesque, un peu raide et barbare, aux contrastes violents, pourrait compter ici pour de la couleur locale. Le slavisme du sujet l'impliquerait volontiers au même titre que le caractère autochtone de la plupart des motifs et la tournure rapsodique de bon nombre de pages. Sauf peut-être avec la « Danse sacrale », la psychologie élémentaire de l'action, d'autre part, n'exigeait guère de la musique pour le

geste qu'un décor de sonorités, un pittoresque évocateur. Le ballet comporte souvent moins, musicalement ; jamais plus. C'est un genre dangereux pour l'extériorité dont il s'accommode, à laquelle il induit nécessairement ; pour l'indolence et la dispersion de la pensée qu'il favorise. A ce propos, l'institution des Ballets russes, avec les avantages qui s'y rattachent, pourrait bien ne pas être sans inconvénients pour notre art, en détournant peut-être nos jeunes musiciens de conceptions plus hautes et plus humaines, de créations plus musicalement cohésives ; en les déshabituant de l'effort soutenu qui seul engendre les chefs-d'œuvre. Le souffle et la puissance ne sont déjà que trop rares chez nous. Il est assurément excellent qu'un musicien fasse un ballet, mais peut-être est-ce suffisant. On aimerait que M. Stravinsky, qui en écrivit trois, s'essayât à quelque autre chose où il lui fût loisible d'être plus librement et plus profondément musicien ; où, affranchi de la tyrannie d'un rythme mécanique et de la bride d'un morcellement imposé par le genre, il pût s'abandonner sans contrainte à son inspiration créatrice et affirmer plus nettement sa personnalité purement musicale. Cette personnalité, jusqu'ici, apparaîtrait plutôt papillotante, si on peut dire. Les « scènes burlesques » de *Petrouchka* excusaient certes l'éparpillement d'une fantaisie capricante et décousue, dont la virtuosité orchestrale constituait le plus substantiel attrait. Dans *l'Oiseau de Feu*, outre une assimilation transparente de l'harmonie debussyste et ravélienne, il y avait beaucoup de Rimsky, quelque *Boris*, du Wagner, du Grieg et même, avec le « Jeu des pommes d'or », du Mendelssohn. *Le Sacre du Printemps* ajoute à la collection l'influence de Richard Strauss, et l'originalité personnelle du musicien y résiderait peut-être surtout dans une certaine outrance des recherches harmoniques et des combinaisons instrumentales. L'inspiration de M. Stravinsky a l'haleine courte et, le plus souvent, un caractère « national » indélébile, même une couleur « chanson populaire » fortement prononcée. On souhaiterait qu'il fît choix de sujets laissant, à cet égard, plus indépendante carrière à sa personnalité propre. Il faut bien en risquer l'aveu : le folklore russe n'est pas intéressant. Il se répète vraiment à l'excès. On a vite fait le tour de sa sentimentalité monotone qui n'est pas moins superficielle, à l'épreuve, que la psalmodie de ses mélismes et la rengaine ou la turquerie clinquante de ses rythmes. Lui aussi a l'haleine courte — et l'orientalisme induré. Il semble bien que, seul parmi les Russes, le génial Moussorgsky ait su, sans l'adultérer, exhausser son inspiration autochtone à une universelle et, partant, profonde humanité. Le prélude du premier tableau est, à ce point de vue, le meilleur du *Sacre*, et c'est aussi le morceau dont la teneur purement musicale apparaît le plus harmonieusement cohérente. S'il évoque un peu volontiers *l'Après-midi d'un Faune* et *Nuages*,

la personnalité du musicien y semble assez visiblement en voie de se dégager bientôt avec une spontanéité plus ingénue. La jeunesse de M. Stravinsky autorise tous les espoirs. On pourrait toutefois regretter qu'il soit si adroit pour son âge. Sa maîtrise orchestrale et sa virtuosité d'écriture confèrent à sa musique une originalité de facture, un galbe et une vigueur de coloris à quoi on ne saurait trop rendre hommage, mais qui ressortiraient plus évidemment à l'habileté brillante d'un Rimsky-Korsakoff qu'au droit et robuste génie d'un Moussorgsky. Cependant on doit se méfier des jugements téméraires. M. Stravinsky n'a, dit-on, que trente ans. Il jette encore sa gourme musicale et son outrance juvénile est d'assez rare qualité. Il marche fiévreusement vers l'avenir en cherchant à couper tous les ponts derrière soi. Ce sont là de précieuses tendances qu'un divorce avec la chorégraphie pourrait bien démontrer fécondes. M. Stravinsky se lassera sans doute un jour du décor et de la mosaïque. Celle qu'il a composée pour *le Sacre du Printemps* est d'ailleurs à maint égard prestigieuse, et l'analyse ne prévaut pas contre l'effet qu'on en reçoit. Ce n'est pourtant que de l'effet ; à tout le moins, c'est surtout l'effet. Mais peut-être la maturité du musicien nous réserve-t-elle autre chose. On ne manque pas de raisons pour oser l'espérer.

JEAN MARNOLD.

ART

M. André Humbert : *La Sculpture sous les ducs de Bourgogne* (1361-1483), Laurens. — André Hallays : *Le Notre* (Revue de l'Art ancien et moderne). — M. Raphaël Petrucci : *Le Peintre chinois Tchao Mong Fou* (Revue de l'Art ancien et moderne). — Paul Claudel : *Camille Claudel, statuaire* (L'Art Décoratif).

M. André Humbert, dans un livre attrayant et rapide, orné de nombreuses et bonnes reproductions, étudie un beau moment de la sculpture médiévale; son histoire de **la Sculpture sous les ducs de Bourgogne** (1361-1483) enserre l'ensemble d'œuvres des Beauneveu, Jean de Liège, Jean de Marville, Claus Sluter, de Launay, Jean Romain, Claus de Werwe, Nicolas Geraert, Jean de Cambrai, et tout l'effort de l'école bourguignonne jusqu'à ce que l'école de Touraine, avec Michel Colombe, vienne l'absorber. La fin de la dynastie bourguignonne marque la fin de l'école de sculpture qui avait orné pour les ducs la chartreuse de Champmol, et avait créé une formule qui eut en Espagne, en Allemagne et jusqu'en Suède une large répercussion.

L'auteur signale, sous le hiératisme religieux que presque toujours commande impose à ces sculpteurs bourguignons, un fond de

réalisme observateur, populaire, puissant, parfois trivial, mais exubérant toujours et robuste.

Sans doute, la seule nécessité de vivre détourna du portrait et de l'évocation de la vie courante la plupart de ces artistes. N'est-ce point d'ailleurs cette disposition réaliste, cet amour de la vie telle quelle qui peut unir dans une même esthétique ces Bourguignons et ces Flamands et ces Hollandais tel Claus Sluter ? D'ailleurs, « de profondes affinités unissaient alors la France aux provinces de Flandre et les divisions de l'époque étaient singulièrement conventionnelles, car les Flandres en majeure partie procèdent de notre race ; le pays flamand ne commence vraiment qu'avec les terres d'alluvions, mais toute la contrée des collines jusqu'à Maestricht, tout le plateau était français de race et d'idées ; à toutes les époques, les artistes de ce pays vinrent travailler à nos côtés, et, loin de chercher leur inspiration dans cette Allemagne qui prétend les réclamer comme siens, ce sont eux qui, dès le XIe siècle, à l'époque de la floraison de l'école de Verdun, étendaient leur influence jusqu'à Aix-la-Chapelle, Maestricht et Cologne. En outre, au sortir de la période féodale la vie de toutes ces populations de Flandre, de Bourgogne et d'Ile de France apparaît identique. » L'auteur se rallie à cette idée que l'Art français était très capable de marcher de pair avec l'art d'Italie, lorsqu'il « sembla perdre la conscience de lui-même dès que le trésor des merveilles de l'antiquité et de la Renaissance italienne lui fut ouvert » et il constate que celui qui fit à nouveau craquer les formules académiques fut le bourguignon Rude... Evidemment, il y avait eu des intermèdes, il y eut, Houdon, mais enfin on peut grandir le rôle de Rude et par ce chaînon faire se rejoindre Claus Sluter et Rodin.

§

M. André Hallays publie, dans la *Revue de l'art ancien et moderne*, une étude courte mais très serrée sur **André Le Notre** ; l'artiste y est justement caractérisé et l'homme fort bien peint ; l'artiste est jugé avec des arguments plus forts comme au lendemain de sa mort il le fut par un rédacteur du *Mercure de France*. « Jamais homme n'a mieux su que lui tout ce qui peut contribuer à la beauté des jardins, et l'Italie même en convient. Pour tomber d'accord de son grand savoir là-dessus, il ne faut que jeter les yeux sur le jardins de Versailles et des Tuileries, et l'on ne pourra refuser l'admiration que l'on doit à ses ouvrages. Il ne laissait pas autant de couvert dans les jardins qu'auraient souhaité de certaines gens ; mais il ne pouvait souffrir les vues bornées et ne trouvait pas que les beaux jardins dussent entièrement ressembler à des forêts. » M. Hallays, après avoir noté qu'il est difficile de pousser très loin l'analyse de l'œuvre de Le Notre, parce qu'en réalité nous ne connaissons que

très imparfaitement cette œuvre, que tant d'autres ont remaniée, lui dénie l'invention, c'est-à-dire qu'il ne le considère pas comme s'étant créé des principes nouveaux, mais comme s'étant approprié les traditions antérieures (voir le Luxembourg, jardin italien). Mais il lui attribue du génie, ce qui est beaucoup dire pour désigner beaucoup de goût et de méthode ; il lui accorde aussi de la chance ; car si Le Notre éclipsa ses devanciers, Claude Mollet (époque d'Henri IV) et Boyceau de la Barauderie (sous Louis XIII), ce fut parce que Louis XIV associa Le Notre à ses travaux de Versailles. Les traits principaux de la physionomie de Le Notre, sa rondeur, son aisance, une finesse paysanne et bourgeoise unies à un goût très éclairé pour les diverses manifestations de l'art, une culture complexe, car il étudia la peinture et l'architecture, et il n'ignorait rien des jardins, pour ainsi dire de naissance, en plus de l'esprit, tout cela le désignait assez à la faveur royale. Louis XIV a ainsi donné l'occasion de s'affirmer à un homme de talent. Le Notre est d'ailleurs un de ceux qui bénéficient le plus largement du renouveau de goût classique actuel ; car c'est peut-être en son art que la raideur classique fut davantage supportable et que la nature égaie les froides ordonnances par l'apport incessant d'éléments de vie et de mouvement. Pour bien percevoir ses plans, il est bon de le regarder dans les gravures que Pirelle fit d'après ses jardins ; là ses allées et ses parterres sont sillonnés de promeneurs qui peuplent et animent ces avenues un peu froides, mais très majestueuses. Il devait d'ailleurs les concevoir telles quelles animées et peuplées. Le catalogue de sa collection d'œuvres d'art le montre attentif à des formes de la beauté que Louis XIV n'admettait pas, car il avait des petits Flamands et il fut un des premiers amateurs de l'art chinois ; il avait donc des *magots* de diverses espèces (environ quatre-vingts pièces d'art chinois) et peut-être son style des jardins eût été plus complexe, si l'esprit d'ordonnance et de pompe de son temps, si la commande l'eussent permis.

§

Egalement dans l'Art ancien et moderne, M. Raphaël Petrucci dessine la figure et situe exactement le rôle d'un peintre chinois du XIII[e] siècle : **Tchao Mong Fou** ; on va vite en matière d'histoire de l'art oriental et surtout d'art chinois. Il y a quelques années, on en ignorait tout, et voici qu'on en arrive déjà aux monographies ; celle-ci est d'ailleurs, peut-être, la première qui ait été faite. Tchao Mong Fou peignit à une époque particulièrement troublée de l'histoire de son pays. La dynastie chinoise des Song fut remplacée par la dynastie mongole des Yuan, alors que Tchao Mong Fou avait vingt-six ans. La Chine conquit ses vainqueurs et Tchao Mong Fou fut du nombre des conquérants puisque, ayant accepté du service chez

les nouveaux maîtres, il fut secrétaire à leur ministère de la guerre. Il avait boudé les nouveaux maîtres six ans ; la plupart de ses amis artistes l'avaient précédé dans la voie de la soumission : quelques-uns pourtant préférèrent vivre dans la retraite et produire de belles œuvres loin des honneurs. Tchao Mong Fou fut un grand peintre de chevaux et donna aussi des figures ; certaines œuvres avec des cavaliers et des chevaux peuvent présenter des affinités de construction et de sujet avec des tableaux hollandais comme ceux d'Albert Cuyp. Il fut aussi un grand peintre de paysages : « Il excelle à évoquer sur de longs rouleaux un paysage à la fois magique et très réel, à faire s'entre-pénétrer les vallées et les montagnes, à faire circuler les eaux courantes à travers des vergers épars et à achever le paysage dans l'étendue vaste et indistincte de la mer » ; les structures sont souvent accusées par des traits d'or...

Les études d'animaux dénotent un artiste très vivant et il y a quelque contraste entre ses minutieux et majestueux paysages et ses études nerveuses ; c'est d'ailleurs un élément d'intérêt à l'étudier. Il est à souhaiter que M. Raphaël Petrucci qui, dans un beau livre général, nous a donné l'idéologie et la loi de développement de la peinture chinoise, nous fasse pénétrer plus avant dans le détail de son histoire par de semblables monographies.

§

Camille Claudel statuaire, tel est le titre d'un très bel article que publie, dans *l'Art décoratif*, Paul Claudel, sur l'ensemble d'une œuvre si neuve et si vivante, souvent d'une grâce légère parfaite, souvent d'un beau tragique méditatif. Cet art, très intelligent et varié comme la sensibilité même, ne pouvait être mieux étudié que par un poète habile à relier les significations des apparences au rêve tel que l'est Paul Claudel, et on pourrait dire, en se souvenant d'un exorde de Mallarmé, qu'ici un homme au rêve habitué vient nous parler de l'évocation des idées et des sentiments sous leur forme la plus stricte, de marbre ou de bronze, et sous l'impulsion la plus nerveuse et la plus réaliste, celle de la main du sculpteur. « La sculpture, dit Paul Claudel, est le besoin de toucher ; avant même qu'il sache voir, l'enfant brandit ses petites mains grouillantes. La joie presque maternelle de posséder de la terre plastique entre ses mains, l'art de modeler, de posséder désormais durables entre ses dix doigts ces formes rondes, ces belles machines vivantes qu'il voit se mouvoir alentour, c'est de quoi le désir apparaît chez lui le premier, satisfait de la première arche et de la première poupée.

§

M. Paul Claudel, en quelques larges phrases, resserre l'histoire de la sculpture qui apparaît, aux temps de l'hellénisme, sur la place publique avec les héros et les dieux, puis à la voix du Christianisme se retire

dans l'église, s'accroche aux murs du temple et n'est plus qu'une parole plus accentuée de l'oraison totale, se détache avec les rois modernes au front des façades et parmi les jardins. « Des bois et des brouillards, les hôtes de la Fable et du Passé se sont dégagés pour faire leur cour au Seigneur du lieu, il les retrouve sous ses yeux comme dans sa mémoire : il en est agréablement accompagné : ils historient le site. Tel bocage devint en effet celui de Mercure et d'Apollon. Et toujours le rempart du mur, l'écran des galeries et des quinconces, le jeu d'une draperie ne laisse voir au promeneur que le geste pour accueil que lui ménage l'espion aposté de ses pas... » Puis vient le XIXe siècle. M. Paul Claudel est sévère pour sa sculpture, l'accuse, de jucher à la hâte sur de précaires tribunes de vagues idoles : la Justice, l'Electricité, Raspail... « Partout de tristes hommes habillés souillent d'un jus vert le liais à bon marché de leur socle. Et quant aux femmes nues, d'autre part, la pénible équipe des sculpteurs continue à les équarrir pour la sépulture des cimetières et des musées. » C'est fort bien dit, et il y a du vrai, mais c'est un peu sommaire et il y a de fortes exceptions. On ne peut pas tout à fait admettre que, « proscrite de la place publique et du plein air, la sculpture, comme les autres arts, se retire dans la chambre solitaire où le poète abrite ses rêves interdits », mais il est certain qu'il y a désormais, s'étant ajoutée aux autres formules de l'art plastique, une sculpture intérieure, une sculpture de poète. « Camille Claudel est le premier ouvrier de cette sculpture intérieure. » Et Paul Claudel analyse avec infiniment de variété et de bonheur cet art qui s'est si fortement manifesté par l'*Imploration*, l'*Age mûr*, la tragique Clotho, les *Baigneuses*, les *Causeuses* et qui alterne les fortes pensées, les sentimentalités profondes et les tendresses émues.

L'œuvre de l'artiste est représenté par de nombreuses illustrations ayant trait à sa sculpture et aussi à sa peinture.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ALLEMANDES

Klara Hofer : *Der gleitende Purpur ;* Berlin, Egon Fleischel u. Co. M. 4. — Arthur Sakheim : *Marion in Rot ;* Munich, Georg Müller, M. 2, — Friedrich Winterkoller : *Blicke des Blutes ;* Vienne, Selbstverlag, M. 2 — Friedrich Winterkoller : *Spaene der Schwaerze ;* Vienne, ib., id. M. 2. — Mort de M. Gerhardt Quckama Knoop. — Memento.

Der gleitende Purpur. — Mme Klara Hofer, qui fit ses débuts avec un roman plein d'idées intitulé « Malheur à toi qui es un petit fils », met en scène, dans ce second volume, des personnages qui se rattachent encore une fois à un monde à peu près disparu aujourd'hui. L'intrigue a pour théâtre une petite cour d'Allemagne, que l'auteur situe à Tecklenburg, et aussitôt c'est le souvenir des minuscules duchés de Saxe et de Thuringe qui vient à l'esprit du lecteur. Non

sans raison, du reste, car l'épisode qui nous est raconté, bien qu'il se déroule de nos jours, rappelle dans tous ses détails la liaison de Gœthe avec Mme de Stein. Mme Klara Hofer s'est inspirée d'un exemple mémorable, mais il lui répugnait de mettre directement en scène des personnages qui appartiennent à l'histoire littéraire, elle s'est donc contentée de transposer ses héros et de les situer dans un milieu qui, s'il rappelle un peu celui de Weimar à la fin du XVIIIe siècle, n'en est pas moins très « nouvel empire ».

Nous sommes initiés tout d'abord à tous les détails de l'étiquette d'une petite cour d'outre-Rhin, à ses intrigues, à ses petitesses — et plus d'une notation pittoresque intéressera le lecteur français, — mais nous assistons aussi au beau drame moral qui se dénoue dans la conscience d'une femme, la comtesse de Schwernitz, dont le mari remplit la charge de « maréchal de la cour » et qui s'éprend d'un artiste génial qui voudrait lui faire partager ses rêves.

Mais il y a aussi le symbole de la « pourpre qui glisse », dont les termes nous sont exposés dans les dernières pages du livre, alors que la paix et la concorde succèdent à la tempête :

> Mme de Schwernitz s'empara de la main de son mari, de cette main qui l'avait retenue lorsque le manteau de l'amour tomba d'elle et aussi le manteau de l'orgueil, qui enivrait son âme et dont la force et la bonté étaient autour d'elle comme une chaude enveloppe, de telle sorte qu'elle ne pouvait avoir froid. Et elle songea à la pureté de la femme dont le cœur est assez riche pour pouvoir abandonner quelque chose d'elle-même sans devenir pauvre...
>
> Les formes de l'art glissent, changent et fluctuent, mais l'amour est éternel.

Cet essai de reconstitution gœthienne dans un milieu moderne, malgré la difficulté de la tâche, paraît avoir pleinement réussi, car Mme Hofer s'est appliquée à une étude minutieuse des caractères et des conflits qui surgissent dès que ces caractères sont mis en opposition.

§

Marion in Rot. — M. Arthur Sackheim s'est amusé à écrire un petit roman sur le monde des théâtres. Il l'a fait avec beaucoup de bonne humeur, une ironie contenue, et, ce qui est mieux, en parfait virtuose du style. Son héros, le docteur Erich Seraphim, sait jouir des menus agréments de la vie à la manière de M. Peter Altenberg. Il a trouvé une place de régisseur dans un théâtre populaire, dont le directeur, M. Culminante, prépare les plus extraordinaires rénovations artistiques. C'est là qu'il fait la connaissance de « Marion en rouge », qui s'appelle de son vrai nom Gertrude Stollmers, et qui proclame la « métaphysique de la jouissance ».

Marion a les épaules d'une Sémiramis du nord et son corps est singulièrement froid. Le docteur Erich Seraphim se délecte infiniment de ce « phénomène de la nature » et les plaisirs tout intellectuels qu'il y trouve sont pour lui des prétextes à philosopher à perte de vue. Le lecteur se divertit infiniment à suivre les arabesques de sa pensée et M. Sakheim a noté tous ces hors-d'œuvre avec beaucoup d'humour.

§

Blicke des Blutes. — En tête de ce recueil de poèmes en prose, M. Winterkoller avertit le public qu'il en avait présenté le manuscrit à deux « entrepreneurs » et que tous deux ont jugé qu'il n'était pas possible de l'éditer. L'auteur a donc pris la résolution de se faire imprimer lui-même et il en a agi de même pour un cahier de vers, **Spæne der Schwærze**, dont la feuille de titre porte une indication identique. On comprend assez bien la réserve des éditeurs allemands. Certes, M. Winterkoller a infiniment de talent ; il en a même beaucoup trop pour pouvoir se décider à donner à ses poèmes une forme littéraire. Toute une génération de jeunes Allemands s'est grisée des effusions lyriques du Polonais Stanislas Przybyszewski. Elle s'imagine maintenant qu'en procédant par interjections, en accumulant des épithètes, on peut donner l'illusion de la force et faire figure de grand lyrique. C'est s'illusionner étrangement sur le pouvoir de la poésie.

§

Mort de Gerhardt Quckama-Knoop. — M. Quckama Knoop, qui vient de mourir à Innsbruck à l'âge de cinquante-deux ans, était une des figures les plus curieuses de la littérature allemande moderne. Né à Brême, d'une vieille famille hanséatique, il s'installa très jeune à Moscou, pour prendre part à la direction d'une grande entreprise industrielle. La chimie occupa presque toute sa vie. Il y a quelques années seulement sa santé chancelante l'avait obligé à renoncer à son activité pratique. Il s'était installé à Munich pour s'adonner exclusivement à la littérature. Depuis son roman de début : *Die Karburg*, paru il y a une quinzaine d'années, nous avons analysé, ici même, presque tous ses ouvrages. Il ne connut que fort tard la faveur du grand public. Son *Sebald Sœcker*, qui reste son livre le plus original, étonna plus qu'il ne fut compris. Il y avait donné une psychologie fragmentaire de l'Allemagne moderne dont il eût été vain de vouloir faire accepter les termes à une Germanie éprise d'elle-même. Peu à peu cependant, Knoop connut les succès de librairie. Son dernier grand roman : *Die Hochmœgenden*, où il évoque la prospérité et la décadence d'une cité maritime hollandaise, fut très lu et très discuté.

Mais Knoop, introduit dans les milieux littéraires munichois, conservait une réserve timide et presque hautaine. La longue solitude où il avait vécu en Russie le rendait impropre à participer aux par-

lotes des gens de lettres. Même chez lui, dans le home confortable qu'il s'était installé, il gardait un air emprunté, comme s'il n'était là que de passage. Sa délicatesse d'âme, son souci d'humanité et de haute culture, alliés à une philosophie souriante, avaient fait de lui un homme d'un autre temps.

§

Memento. — *Das literarische Echo*, après avoir publié dans son fascicule du 15 août un article de fond sur Paul Claudel, dû à la plume de M. Paul Wiegler (avec portrait) et un fragment de *l'Annonce faite à Marie*, d'après la traduction des *Neue Blaetter*, consacre son fascicule du 15 septembre presque exclusivement à la littérature française. M. Paul Adler y rend compte des représentations de Hellerau et donne en même temps quelques détails intéressants au sujet de la colonie d'artistes qui s'est installée dans cette localité : Emile Strauss, Alphonse Paquet, Hegner, etc. L'un d'eux, M. Emile Strauss, a écrit sur Paul Claudel quelques phrases retentissantes que M. Adler s'est empressé de citer. En voici une : « Claudel a placé son drame devant son époque comme une montagne qui barre le chemin, il faut gravir cette montagne pour pouvoir aller plus loin. » M. Adler oppose à ce texte une autre affirmation qui est de M. Martin Buber : « Claudel est pareil à ce moine d'Afflighem qui s'était tu pendant seize ans ; mais lorsqu'un incendie éclata dans son monastère il parla aux flammes et aussitôt ces flammes s'arrêtèrent. » Complétant cette pensée, M. Adler ajoute : « On pourrait dire que c'est Claudel qui est cette flamme et que Buber s'adressa à elle, Buber le connaisseur des extases et l'historien de la mystique, lui qui n'a pas le pouvoir de provoquer l'incendie de l'âme, mais qui sent en lui-même l'effet des incendies allumés par les autres. » — Il y a dans ce fascicule du *Literarisches Echo* des choses moins diffuses. M. F. Schotthoefer, dont *la Gazette de Francfort* publie actuellement une si intéressante série d'articles sur la jeunesse française, parle du *Henri Brulard* de Stendhal, d'après l'édition Champion, et se rallie à l'opinion de Bourget que Brulard est un « Stendhal exaspéré ». A propos d'une traduction allemande de *la Physiologie du goût*, qui a été publiée par les soins de M. de Gleichen-Russwurm, et dont l'Allemagne s'occupe beaucoup en ce moment, M. Félix Poppenberg fait paraître une étude intitulée « la philosophie de la cuisine ». Cet hommage tardif que l'on rend de tous les côtés en Allemagne à Brillat-Savarin peut paraître symptomatique. — Il y aurait d'autres choses à glaner encore dans cette revue qui suit avec tant de compréhension les choses de France et s'entend à les si bien présenter, dès que ce n'est pas son correspondant parisien habituel qui tient la plume.

M. Hans Bethge raconte dans *Die Güldenkammer* (septembre) ses souvenirs sur Otto Erich Hartleben, avec lequel il entra en relation vers 1896. Il fait ressortir avec beaucoup de précision le contraste qu'offrait cet écrivain épris d'art qui s'adonnait aux plus effroyables beuveries sans interrompre pour cela son labeur littéraire. Pour ceux qui ont vu de près Hartleben (et nous avons, pour notre compte, pu l'observer aussi bien à Berlin qu'à Paris) Hartleben, fumant des cigares en buvant du vin rouge, traînant sa corpulente personne de café en brasserie et de brasserie en café, les notations de M. Bethge paraîtront singulièrement vivantes.

En tête de *Hochland* (septembre) le professeur Martin Spahn consacre une étude à deux ouvrages français, *les Embarras de l'Allemagne* de M. Georges Blondel, et *la Crise politique de l'Allemagne*, de M. William Martin. L'examen de ces deux volumes qu'il intitule « Les difficultés sur la route de l'Allemagne », l'amène à la conclusion que tout n'est pas perdu pour son pays qui possède encore une vivacité et une force de résistance considérables. — M. Frank E. Washburn Freund rend attentif à l'œuvre de William Blake, « le poète, le mystique et l'artiste ». Son article est illustré de sept reproductions hors texte d'après des compositions de William Blake.

Deutsche Kunst und Dekoration (septembre) publie un article de M. V. Grolman sur l'Ecole suisse moderne, à propos de l'exposition organisée à Wiesbaden par la Société des Beaux-Arts de cette ville. Nous y constatons que Hodler a fait école, mais aussi Cézanne, et que les jeunes peintres de la République helvétique ne craignent pas de s'essayer aux tendances les plus avancées. — Les tentatives que l'on fait en Allemagne en vue de rénover l'architecture moderne, auxquelles nous initie cette revue, sont toujours des plus intéressantes. Il faut signaler sur ce domaine la construction d'une salle de cinématographe d'après les plans de M. Hugo Pal. L'édifice se dresse à Berlin, il est entièrement en marbre avec des ornements et des sculptures dont le style assyrien fait rêver.

Dans la *Deutsche Rundschau* (septembre), M. W. Lang analyse un ouvrage de Lavinia Mazzucchetti sur « Schiller en Italie ». Il est assez curieux de constater que, réagissant contre une tendance généralement répandue parmi ses compatriotes, le poète allemand n'a jamais passé les Alpes. Alors que Gœthe prétendait n'être véritablement devenu lui-même qu'après avoir séjourné en Italie, Schiller manifestait même une certaine aversion pour ce pays. Dans une lettre à Guillaume de Humboldt, datée du 17 février 1803, Schiller écrivait qu'un séjour en Italie serait néfaste à sa santé, sans que ce dommage fût compensé par des avantages esthétiques. La patrie du Dante lui a en quelque sorte rendu l'antipathie qu'il témoignait à son égard. Mais Schiller ne fut pas seul à être dénigré en Italie. La littérature allemande n'y trouva accès que par le canal de la traduction française. L'apparition de l'*Allemagne*, de Mme Staël, parvint à éveiller une certaine curiosité pour les idées germaniques. Silvio Pellico fut un des premiers à s'intéresser à Schiller et dans le *Conciliatore*, qu'il dirigeait avec Lodwine Breme, il consacra des numéros entiers à l'analyse des drames du poète allemand. L'impulsion était donnée.

Maerz (13 septembre) fait paraître une « esquisse psychologique » assez inattendue de Luther, signée Eugène Fischer. L'auteur rappelle le mot de Harnack : « L'analyse de Luther n'a pas encore été faite », et il imprime, entre autres aphorismes : « Luther seul, avant Nietzsche, a osé briser la loi morale, au nom d'une vie supérieure. »

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

The Collected Works of William Morris, with introduction by his daughter May Morris, 24 volumes, 12 l. 12 s., Longmans. — J. W. Mackail : *The Life of William Morris*, 2 vol., 4 s., Longmans. — John Drinkwater : *William Morris, a*

critical Study, 7 s. 6 d., Martin Secker.— A. Compton-Rickett : *William Morris, a Study in Personnality*, with an introduction by R. B. Cunninghame Graham, 7 s. 6 d., Herbert Jenkins.

Une curieuse mise au point s'opère à l'égard des réputations littéraires de l'ère victorienne ; les unes grandissent, les autres diminuent, et, comme c'est presque toujours le cas, celles qui grandissent sont celles qui paraissaient de second ou de troisième plan pour les contemporains, et celles qui diminuent sont celles justement qui accaparaient toute l'attention publique et l'admiration de la foule. Le *monumentum œre perennius* n'est jamais le prétentieux édifice rapidement construit au goût du jour par un architecte habile, soucieux seulement du trompe-l'œil. Dickens, Thackeray, George Eliot, Carlyle, Ruskin, Tennyson, Browning, Rossetti, Swinburne, Meredith et les autres grandes figures des deux derniers tiers du XIXe siècle sont l'objet d'études nombreuses ; des jugements se formulent que le temps confirmera et rendra définitifs.

Parmi ceux qui profitent de cette révision, il faut maintenant compter William Morris. On commence à se rendre compte de son importance réelle, on admet qu'elle ne fut jamais exagérée, même par les plus enthousiastes admirateurs qui, de son vivant, formaient autour de lui un cercle limité. La publication de ses œuvres complètes — **The Collected Works of William Morris** — entreprise, avec un soin pieux et remarquablement intelligent, par sa fille miss May Morris, lui a gagné beaucoup de lecteurs, et le moment est proche certainement où il deviendra nécessaire de donner une édition moins coûteuse, ou tout au moins d'un prix qui n'ait rien de prohibitif. C'est ce qu'on vient de faire justement pour la **Life of William Morris**, de Mr. J. W. Mackail, qui est republiée en deux commodes volumes, à un prix huit fois moindre que celui de l'édition originale parue en 1899.

Depuis la biographie de Mr Mackail, les deux ouvrages les plus importants relatifs à l'auteur des *Nouvelles de Nulle Part* sont : **William Morris, a critical Study**, par Mr John Drinkwater, paru l'an dernier, et **William Morris, a Study in Personality**, par Mr Arthur Compton-Rickett, publié récemment avec une brillante introduction de Mr R. B. Cunninghame Graham. De points de vue différents, ces auteurs procèdent à un examen de l'œuvre et de l'influence de William Morris et mettent au premier rang, en pleine lumière, l'enthousiaste et enthousiasmante personnalité du poète. Leurs livres sont à lire tout de suite, comme une indispensable introduction précédant la lecture des vingt-quatre volumes des œuvres complètes et des commentaires qui les accompagnent. Néanmoins le sujet n'est pas épuisé. L'activité de William Morris s'est manifestée dans tant de directions, il se présente sous

tant d'aspects, artiste, poète, romancier, réformateur social, il s'est donné avec tant de cœur, d'ardeur et de splendide enthousiasme aux œuvres qu'il entreprit, qu'on écrira encore de nombreux volumes sur ce maître-artisan, sur cet homme à l'âme généreuse et grande.

Jamais jusqu'ici son œuvre littéraire n'avait donné une pareille impression d'ensemble. Ses ouvrages avaient été très diversement accueillis ; on ne savait comment les apprécier, ils déroutaient ; ses poèmes étaient trop loin du sentimentalisme tennysonien, et il écrivait une prose trop personnelle, trop différente de celle de ses contemporains. Ce qu'on voyait surtout en lui, c'était l'homme d'action, qui avait provoqué un mouvement de rénovation artistique, l'avait dirigé, soutenu, développé; l'homme qui professait des doctrines sociales généreusement utopiques. Mais c'est cet aspect-là de William Morris qui a vieilli, qui est suranné à présent. Ses doctrines de réformateur social paraîtraient bien douceâtres aujourd'hui et on a si maladroitement imité, dans le monde entier, ses théories d'art appliqué que la seule vue des créations d'« art nouveau » suffit à nous donner la nausée, sans nous faire oublier cependant qu'il fut l'initiateur fécond de ce réveil des arts mineurs, de la renaissance du goût dans l'ameublement et l'agencement du foyer — du home. Son nom était devenu le symbole d'une attitude de défi envers la vie moderne, envers la vie industrialisée qui avait été le sujet de l'animadversion de Ruskin. Il guerroyait contre les conventions esthétiques et sociales qui paralysaient la génération et étouffaient ses aspirations. Impatient des entraves de la civilisation industrielle qui déforme et enlaidit l'existence humaine, il chercha ailleurs que dans le temps présent la satisfaction de son idéalisme. Il fut séduit par l'époque médiévale, où tant d'anonymes artisans créèrent d'innombrables œuvres de beauté, depuis le plus modeste objet, chandelier de fer ou clef de coffret, jusqu'à la plus somptueuse cathédrale; en même temps, par une conséquence assez claire et plausible si l'on y veut bien réfléchir, il mit sa foi dans la démocratie — cette démocratie qui devait accomplir des miracles — et il professa des théories sociales aussi optimistes qu'utopiques. Trop poète pour aller jusqu'au fond des réalités, il prétendait transformer la nature humaine pour régénérer la société, et il découvrait dans les objets légués par le passé une beauté qu'on avait injustement oubliée et qu'il fallait revivifier. C'est là le résultat du même enthousiasme.

Les qualités qui permettent de reconnaître et d'isoler les belles choses anciennes ou récentes et de s'enthousiasmer à leur propos sont très différentes des qualités intensives qui constituent le génie créateur qui s'enthousiasme de la beauté qu'il produit. La beauté peut-elle être l'objet d'une recherche consciente? Doit-elle correspondre à une abstraction dans notre pensée? Faut-il, pour la reconnaître,

se référer à des règles, à des canons immuables et infaillibles ? C'est à ces questions qu'on aboutit si l'on veut systématiser la pensée, les idées de William Morris. Mais, en admettant qu'on eût logiquement raison, ce serait faire tort à ce grand artiste de réduire à si peu son apostolat, et il se serait révolté devant une pareille interprétation. La beauté, pour lui, était quelque chose de plus et de mieux que cela. Son but n'était pas d'embellir les objets, de les décorer oiseusement, mais de les fabriquer, de les façonner de telle manière qu'ils s'adaptent avec le plus de grâce possible à l'usage qu'on en doit faire. Il n'a peut-être pas toujours atteint ce but, et certains de ses papiers de tenture et de ses créations artistiques sont d'un archaïsme par trop recherché et trop inutile, mais qui ne s'est jamais trompé? Les émotions de l'homme se traduisent par des expressions et des formules variées que nous appelons art, et on a inventé de complaisantes théories pour expliquer le mécanisme grâce auquel ces émotions s'expriment. Et il reste toujours, devant l'œuvre d'art, quelque chose d'inexplicable après quoi s'acharnent les pédants et les sots. Qu'est-ce que les lois de l'art? Il n'en est pas une — si rigoureuse qu'on la prétende — que les plus grands artistes n'aient enfreinte ou ignorée. L'artiste qui crée obéit à une impulsion qui échappe à la mesure du psychologue et du critique, et dont il ignore dans bien des cas les causes et les effets; tout au plus peut-on dire que très souvent l'œuvre d'art est produite par une sorte de sentiment de révolte provoquée par les rapports de l'artiste avec les conditions quotidiennes de l'existence, par une rébellion contre la tyrannie paralysante des conventions et des morales faussées.

Plus qu'aucun autre, William Morris éprouva dans tout son être cette passion de révolte. Au moment où il ressentit les juvéniles enthousiasmes de la jeunesse, la sentimentalité et la vulgarité régnaient partout, usurpant toutes les faveurs et détrônant l'émotion véritable et la culture. Il se rendit compte alors que, selon la forte expression de Keats, la beauté seule est la vérité, et il s'attacha avec une indomptable énergie à l'œuvre de réforme qu'il concevait. Il créa les moyens pratiques de réaliser son idéal. Désirant aménager et meubler la maison dans laquelle il voulait s'installer avec sa jeune femme, il ne trouva rien qui ne choquât son sens de la beauté, et il s'improvisa artisan et manufacturier afin de fabriquer pour son usage les objets qu'il ne pouvait se procurer nulle part. Et, encore une fois, c'est pour cette même raison qu'il entreprit une active propagande pour ses idées de réforme sociale, sans qu'il eût de programme défini, sinon d'inculquer aux autres la nécessité d'une réforme sociale, de faire entrer dans les cerveaux cette notion que nos existences sont laides et qu'étant laides elles ne sauraient, en aucune manière, s'épanouir en noblesse et en beauté.

Toutes les grandes époques d'art sont stimulées par le même sentiment de révolte. Les constructeurs des cathédrales gothiques se montrèrent impitoyables envers les belles œuvres de leurs prédécesseurs, et, à son tour, leur art fut sincèrement méprisé par ceux qui adoptèrent l'esthétique de la Renaissance. Le culte de la beauté, au sens où nous employons ce terme, ne fut guère pratiqué dans le passé, et les artistes de jadis se montrèrent assez peu enclins à s'inspirer de la beauté créée avant eux. Les vrais artistes n'imitent pas et ne copient pas. Ils sont inspirés et stimulés par l'intérêt spontané, immédiat, personnel, qu'ils prennent à la vie ambiante, à la nature, à l'homme, à la religion, à quelque forme que ce soit de la vie universelle.

Exprimer ce qu'ils éprouvent est pour eux une nécessité inéluctable, et cette expression ne peut s'apprécier que par rapport à la vie intellectuelle qu'elle représente. Il est inutile, il est absurde d'y mêler des considérations morales ou autres.

Si l'œuvre de rénovation artistique de William Morris lui valut une réelle célébrité, par contre son œuvre littéraire fut méconnue. Ses poèmes ne semblaient pas nouveaux et l'on prétendait que sa prose était comme ses papiers peints. On peut assez bien s'expliquer cette incompréhension et constater que Morris écrivait pour la génération actuelle. La jeunesse présente se tourne évidemment vers le poète de *Sigurd*. L'an dernier, dans *The Poetry Review*, Mr Romney Green publiait un article bien significatif à cet égard. Il remarque dans les poèmes du recueil intitulé *The Defense of Guinevere* des traces de la sentimentalité de l'époque, et il indique que, de ce romantisme mièvre, le poète passa en quelques années au plus simple et au plus sain des classicismes. C'est de ce changement que vit aujourd'hui l'œuvre de William Morris qui y fut amené, dit Mr Green, par ses travaux d'artisan. Il échappa au dégoût romantique de la vie grâce à cette réconciliation avec la réalité que provoqua son désir d'orner de beauté les objets les plus usuels et d'embellir le cadre habituel de la vie. Il n'y a rien de romantique non plus dans son désir de réformer le monde. Son activité et son genre de vie lui plaisaient et le satisfaisaient, il voulait les indiquer aux autres pour qu'ils y prissent plaisir et satisfaction. Dans ses romans les plus symboliques et les plus fabuleux, il s'efforce sans cesse d'exprimer la conception qu'il s'est faite des valeurs d'après sa propre expérience, et c'est en cela qu'il intéresse à notre époque où tout l'effort intellectuel et moral porte sur la révision des valeurs de toutes sortes.

Même quand il semblait absorbé dans le passé, William Morris travaillait passionnément pour l'avenir, et, fatalement, il se détachait de son époque, et dédaignait ou ignorait les préoccupations de

ses contemporains. Il se libéra ainsi de la sentimentalité qui paraît à l'heure actuelle si surannée chez Tennyson, et il n'éprouva pas, comme Swinburne, le besoin de batailler avec une grandiloquence qui a bien vieilli contre la pudibonderie hypocrite. William Morris offre à la jeunesse d'aujourd'hui des idées qui ne sont pas chez ses contemporains de l'ère victorienne : elle va vers lui, comme vers le précurseur qui a formulé des vérités pour qui le temps a pris parti et que l'expérience confirme chaque jour ; il est le maître dont l'influence grandit et s'étend ainsi qu'une force naturelle, pour ceux même qui en ignorent la source.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ROUMAINES

St.O. Iosif. — Il.Chendi. — P.Cerna. — Memento.

Tandis que la Roumanie s'augmentait, par le savoir-faire de ses diplomates, et acquérait dans le Balcan une situation prépondérante, les Lettres roumaines éprouvaient pertes sur pertes. En l'espace de trois mois mouraient, à la fleur de l'âge, deux poètes, bien différents, mais dont on pouvait attendre beaucoup, Iosif et Cerna, et un critique, Chendi, qui avait acquis des mérites sérieux à se faire le truchement des Lettres roumaines en Ardéal et des écrivains roumains d'Ardéal en Roumanie. Aucun des trois n'appartenait à la Roumanie libre : Iosif et Chendi, demeurés Transylvains par toutes les attaches de leur âme, vécurent à Bucarest une existence, sinon d'exilés (quoique en réalité leur patrie hongroise leur fût politiquement fermée), de déracinés, et c'est peut-être ce qui prête à leur talent une note nostalgique particulièrement impressionnante. Cerna, bulgare de Dobroudja, — de son vrai nom Panaït Stanciof, — d'ailleurs absolument roumanisé de langue et de culture, garde sans doute de cette origine une gravité réfléchie, un sérieux presque un peu lourd qui s'expriment en méditations tourmentées, mais s'élèvent aussi à des pensées d'une valeur et d'un accent universels. Si j'osais prononcer le mot de génie, c'est à Cerna qu'il en faudrait reconnaître.

St. O. Iosif a surtout bénéficié de sa jeunesse et de peines de cœur qui lui inspirèrent des plaintes d'autant plus touchantes que résignées. On a vanté surtout chez lui (Antemireanu : *Essais critiques*) la délicatesse d'un sentimentalisme attendri, et Mme Izabella Sadoveanu a senti très juste dans ses chants, « échos de nos chants populaires, passés au crible d'un art raffiné, l'impression de confidences tendres et timides, confidences d'un ami cher, d'un cœur doux, empli de lumière et de pitié ». L'« art raffiné » est trop dire, car Iosif se contenta souvent d'une forme assez imparfaite, malgré qu'il eût appris de Caragiale une honnêteté littéraire qui aurait bien voulu pousser

jusqu'au fanatisme de l'art d'écrire. Doué d'un joli talent, mais de peu de puissance créatrice, et d'une sensibilité fine, mais à laquelle manqua un fonds de longue éducation, il a plus traduit que produit, plus versifié que chanté. Il connut le succès dès la publication de ses *Patriarchale* en 1901, en même temps que les *Romances et chants* d'après Heine : on en accueillit avec joie le naturel et la simplicité, la langue mélodieuse, l'évocation d'un passé familier ; est sincère : « Que j'aurais donc souhaité d'être ou de paraître différent : gai, robuste, courageux, et non le pleurnicheur que je suis... Mais à chacun de ces vers se rattache quelque chose qui m'a fait mal profondément ». Et il devait connaître de plus cruelles souffrances plus tard.

En 1902 il est à Paris avec ses amis Cioflec, Sextil Puscariu, Anghel, dont l'un devait le trahir ; ils projettent la revue *Semanator*, qui allait si bien contribuer à la renaissance littéraire du pays ; et ils se livrent entre eux à de belles joutes poétiques. Iosif soutient, contre ses camarades, la supériorité sur les Français des lyriques allemands, qu'il connaît et qui répondent mieux à sa propre nature. Il passe en Allemagne, en Bavière : les petites villes anciennes, sur le Danube, le charment longtemps. La rencontre de M. Gherea, une forte personnalité, dont les coups du sort n'ébranlent pas l'optimisme, le redresse et le réconforte ; il se jure de ne plus écrire de « larmoiements sur le néant de la vie », comme il l'a fait jusqu'ici sous l'influence écrasante d'Eminescu. Ses travaux se multiplient. Il donne dans le *Semanator* une suite de *sonnets* dédiés à ses compagnons de lutte : véritable profession de foi ; lié nettement à la vie de son peuple, ainsi que le voulait son ami Chendi, il déclare lui-même qu'il n'est « qu'une voix isolée », mais c'est celle même des aspirations de la race. Il laisse en volumes : *Poezii*, 1902 ; *Il y avait une fois*, légende en vers, 1903 ; *Din zile mari* (jours de grandeur, époque d'Etienne le Grand) qui lui décroche un prix de l'Académie, 1905 ; *Credinte* (croyances), 1905 ; *Zorile* (aube), épisode dramatique de la révolution de 1848 en Ardéal, 1907 ; *Cântece* (chants), édition Flacara. Puis les traductions : *l'Apôtre* de Petœfi ; *Tell* et *les Brigands* de Schiller ; *Hamlet, Roméo et Juliette, le Songe d'une Nuit d'été ; le Vaisseau fantôme*, *Tannhæuser*, *Lohengrin* (Bibliothèque pour tous, Alcalay) ; le *Cid* de Corneille ; le *Camoens* de Halm ; sept *nouvelles* de Gottf. Keller ; *Cavalleria rusticana* de Verga ; des fragments de Gœthe, de Carmen Sylva ; en 1909, un volume de lyriques français et allemands ; en 1910 une partie des *Fables* de la Fontaine. — Il disparut, d'une congestion au cerveau, ce 5 juillet, à 38 ans, au milieu du bruit des préparatifs militaires, comme si sa timidité lui avait fait choisir le moment précis où les grandes préoccupations nationales empêcheraient de remarquer son départ. Pourtant l'armée roumaine mobilisait aux accents enthou-

siastes de son appel *aux armes*. M. Iorga a pu l'appeler « notre Arndt ».

Son compatriote et fidèle camarade, Ilarie Chendi (*Kenn-di*), était un nationaliste également convaincu. A son avis le grand « trésor poétique roumain gît encore dans la poésie populaire, lyrique et épique; nos prosateurs les meilleurs et nos poètes les plus en vue ont des racines profondes dans le peuple; l'avenir de la poésie roumaine appartient à celui qui saura découvrir ce fonds inépuisable, et le tirer de sa gangue ». Ce qui revient à dire que le jour où la Roumanie produira un Mistral ou un Dante, elle aura son grand poète. Chendi se défendit avec raison de faire de la critique scientifique. Mais pour ne donner que des « opinions absolument et intentionnellement individuelles », il oublia peut-être un peu que l'indulgence est l'apanage des plus vrais penseurs et observateurs. Il passait pour un polémiste redoutable, d'une verve sarcastique irrésistible; on assure qu'il ne fut jamais trivial. Il eut le tort de se fermer de parti-pris au mouvement symboliste qui, malgré ses excès momentanés, — peut-être grâce à eux aussi, — est en voie d'amender et de singulièrement relever l'intellectualité littéraire en Roumanie. — Né d'une famille de prêtres transylvaine, Chendi avait fait des études allemandes, à Sighisoare, à Budapest et à Vienne. Etudiant, il collabore déjà aux journaux et revuettes de son pays. En automne 1898, à 26 ans, il arrive à Bucarest et son érudition lui vaut de devenir bientôt bibliothécaire-adjoint de l'Académie roumaine, où il se livre à des recherches d'histoire littéraire. Combattif par tempérament, il demeure surtout journaliste ; mieux que tout autre il connaît la situation politique des Roumains de Transylvanie; il prend une part active à la campagne de la *Tribuna* d'Arad, dont il sera jusqu'à la fin un des fermes piliers. En 1906 il fonde et dirige avec MM. Cosbuc et Gorun la *Viata literara* hebdomadaire, la première revue, nous dit M. Pora dans *Minerva*, « qui rompit avec les habitudes d'admiration réciproque acclimatées alors dans toutes nos publications ». De 1908 à 1910 il rédige avec M. Oct. Goga, à Sibiu, la *Tara noastra*, et mène de front en 1909 la *Cumpana* (balance) avec MM. Josif et Sadoveanu. Il a publié une plaquette de *Portraits*, et réuni en volumes ses *Débuts de notre journalisme*, ses *Préludes*, ses *Feuilletons* de la *Vointa Nationala*, ses *Fragments et Impressions* dans la collection Minerva, dont il surveille la réédition des classiques. Atteint par la maladie, il rassemble encore la matière d'un dernier livre *Esquisses critiques*. Interné avec les fous, à l'hospice Pantelimon, il assiste, pendant deux ans, à l'agonie de son ardente intelligence ; il y met fin le 7 juillet.

Panaït Cerna, âgé de 29 ans à peine, est mort de la poitrine à Leipzig, peu après avoir brillamment soutenu sa thèse de doctorat ès

lettres et philosophie, une thèse caractéristique de sa tournure d'esprit : *la pensée philosophique en poésie*. Avec l'appui de MM. Maiorescu et Mehedinti, qui l'avaient patroné aux *Convorbiri literare*, il avait été envoyé boursier en Allemagne étudier l'histoire, la philosophie et l'esthétique des littératures ; il devait au retour obtenir une chaire à l'Université de Bucarest. M. Gramada, de Vienne, raconte dans *Românul* qu'il suivit à Heidelberg les cours de Windelband pour la philosophie antique ; à Berlin, ceux de Brandl pour l'anglais, d'E. Schmidt pour la littérature allemande, de Riebl pour la philosophie ; à Leipzig, ceux de Volkelt et de Fœrster, sur l'esthétique. Ces maîtres l'appréciaient beaucoup, et lui décernèrent le diplôme avec éloges. — Le premier qui attira l'attention sur son talent fut M. Mih. Dragomirescu dans ses *Convorbiri critice*. Cerna n'écrivait que peu, lentement, après de longues méditations et se décidait difficilement à publier, chose rare en tous pays. Son volume *Poezii*, paru en 1910 et qui ne contient que trente-quatre poèmes, mais presque tous importants, obtint un prix de 3.000 francs de l'Académie roumaine, sur le rapport de M. Duiliu Zamfirescu. Brièvement, voici quelques traits de sa pensée à la fois inquiète et détachée, de ses sentiments tout ensemble passionnés et contenus. La *Plainte d'Adam* est une de ses inspirations les plus émouvantes ; Adam demande à Dieu ce qu'il fera des souffrances de Caïn et ne veut pas que son enfant endure la peine de son péché : « La volupté flottait dans le ciel du printemps — Les parfums de l'Eden ont pris part à la chute... Mais que tombe sur nous tout le poids de la faute. — Pourquoi souffrirais-tu, toi notre enfant, pour nous ? — Pourquoi maudirais-tu ta mère en ton exil ? — Toi, l'unique embellie de toutes nos pensées ?... — Si l'amour est péché, gloire à qui l'a conçu, — lui qui fit le péché tellement séduisant... Mais trop dure est la loi qui veut faire expier — pour toujours, à l'enfant, la faute de ses pères... Trouveras-tu jamais de refuge à ta peine — qui te fît excuser ceux qui te font souffrir ? — Nous ne soupçonnions pas, enfant, l'expiation — de tes douleurs pour nos instants de fête ! » Dans *Echos*, il exprime une idée à laquelle il reviendra plusieurs fois ; il dit aux amants : « Non, non, tant de bonheur — ne peut être à vous seulement ! — Il semble, qu'impatientes — toutes les vies à venir — écoutent votre baiser du fond de leur inexistence. — Et si ces divines folies — vous ravissent jusques au ciel — c'est que la race qui viendra se réjouit avec et en vous. » A une fiancée qui l'abandonne pour un autre : « Je veux m'oublier ; et je voudrais pouvoir — augmenter ton bonheur de mon bonheur perdu... — Seul mon cœur affolé se déchire en silence... » à cette vision : « Il se penche sur toi, l'esclave ensorcelé — et ses mots sont remplis de secrets tentateurs ; — tu lui souris, ravie, et d'un élan joyeux — tu scelles ton amour

avec ta bouche en feu... » Le dernier poème s'intitule *Séparation* et s'achève, comme par une douloureuse prescience, par ces strophes : le pèlerin de la douleur « s'arrête alors, de fatigues recru, — appelle le sommeil, qui l'avait oublié : — doux, souriant, béni, — comme aux jours de l'enfance. — Et le voici qui vient, cet envoyé du sort — apportant dans ses yeux une goutte de mort. — Endors-toi vite, dors en paix, rêve — que le hier lumineux pourra durer encore, — ne pense plus que ta vie est brisée... — Entre les deux s'étend l'éternité. »

MEMENTO. — A Craïova, en même temps qu'on érigeait un monument à Joan Maiorescu, un peu en retard sur le centenaire de sa naissance, MM. Banescu et Mihailescu lui consacraient enfin une belle et copieuse monographie, l'un étudiant la partie biographique et didactique, l'autre l'activité politique de cet homme jusqu'ici trop peu connu : éducateur fécond d'un âge riche en admirables exemples et en nobles dévouements, champion clairvoyant des libertés roumaines, l'un des caractères les plus vertueux de la génération surhumaine de 1848, sur laquelle la Roumanie table aujourd'hui encore ; mais aussi l'un des héros de paix les plus persécutés de son temps, pour ce que sa devise était « la vérité avant tout ». D'origine transylaine, comme tant de grands hommes roumains, instituteur quand il eût pu être professeur de faculté, directeur d'école à Craiova, envoyé en mission à Vienne et à Francfort, banni par Alex. Ghica, rappelé à Jassy par G. Bibescu, replacé à Craïova, homme de pensée autant que d'action, Maiorescu (père du ministre président actuel) conçut le premier l'idée d'une union de tous les pays roumains sous un prince étranger, avec le protectorat de l'Allemagne ; c'eût été l'établissement d'un dualisme *austro-roumain* à une époque où le savant allemand St. L. Rot constatait qu'en Hongrie la langue commune n'était autre que le roumain : « En voyage, dans les foires, comme à la campagne, avant même de savoir si on s'adresse à un hongrois ou à un allemand, tout le monde s'aborde *en roumain.* » Nommé à la direction de l'Instruction publique, Maiorescu, qui n'avait d'ambition que pour son peuple, accomplit son devoir avec une fermeté et un désintéressement qui lui attirèrent des inimitiés dans son propre parti ; il quitta sa haute situation et mourut, pauvre comme il avait vécu, le 5 sept. 1864, non pas tant d'avoir négligé sa santé que miné par les souffrances morales endurées.

Nicolae Densusianu dut à de modestes fonctions la possibilité matérielle de vivre dans un monde fabuleux qu'il passa 40 ans de sa vie à reconstituer. Il a laissé, avec d'autres ouvrages d'histoire, un travail inédit, œuvre monumentale, en près de 1200 pages in-8°, la *Dacie préhistorique,* qui méritait d'être publié et préfacé par M. Dr C. I. Istrati avec la compréhension chaleureuse que celui-ci apporte au service de toute belle cause. D'autres avant Nic. Densusianu, un Adreesescu, l'archéologue Tocilescu avaient déjà fait paraître de gros volumes sur la *Dacie avant les Romains ;* mais M. Istrati l'observe très justement à propos du second : ils ont amassé des faits, comme un collectionneur réunit des bibelots, sans avoir trouvé aucun fil conducteur. Nicolas Densusianu, au contraire, brille avant tout

par l'ampleur des idées générales ; il embrasse ce monde disparu qu'il ressuscite ; une érudition immense vient à l'appui de ses intuitions géniales. Il faudrait un an pour lire cet ouvrage, et l'on en est un peu détourné par le dépit que les opinions philologiques de l'auteur et par conséquent les déductions historiques qu'il en tire soient parfois battues en brèche par la science d'aujourd'hui. Mais sa thèse reste magnifique, et l'abondance de ses arguments impose le respect. Je me bornerai pour le moment à reproduire le plan général de ce grand œuvre : dans les temps préhistoriques, le pays qui s'étend des Carpathes au Danube, donc le pays roumain auquel cela confère une insigne noblesse, aurait été le berceau d'une immense civilisation pré-hellénique et de la mythologie grecque, ce qui concorde avec les données les plus récemment admises. M. Densusianu évoque un prodigieux Empire pélasgique qui aurait possédé le plus grand temple de l'antiquité dans les rochers des Bucegi, dont le plus haut sommet s'appelle encor *l'Homme*. Ce seraient les populations de cet empire, déversées vers la mer, qui auraient été fonder Troie, Mycènes, Rome... Ce peuple ne vint pas dans la péninsule ; mais c'est lui qui de là se répandit jusqu'en Asie et en Espagne, jusqu'en Danemark et dans le Nord de l'Afrique. Et voilà qui apporterait un étai de plus à la thèse des migrations pastorales, si bien établies, celles-là, de M. Ovide Densusianu, neveu de notre auteur.

MARCEL MONTANDON.

VARIÉTÉS

A propos de la candidature d'Alfred de Vigny à l'Académie Française en 1842. — Mon collègue et ami, M. Hervier, m'ayant demandé de lui réserver, parmi les manuscrits de Canonge dont, à Nîmes, je suis un peu le spécialiste (1), ce qui avait trait à la lettre d'Antoni Deschamps, je l'ai fait de grand cœur. Sa publication, dans le *Mercure* du 1er septembre, m'a d'autant plus intéressé qu'ayant moi-même réuni un dossier sur l'affaire dont il s'est occupé, il me sera sans doute permis d'extraire de ce dossier quelques pièces curieuses, tendant à illustrer d'un jour nouveau un épisode trop peu étudié de la carrière littéraire de Vigny.

Je dis : *trop peu étudié*. En effet, le plus consciencieux critique et biographe de Vigny, M.E. Dupuy, dans les deux volumes qu'il lui a dédiés en 1910 et 1912, se borne, au t. II — le t. I étant muet sur la matière — à mentionner, p. 108, l'échec de 1842 — qu'il date erronément du 1er au lieu du 17 février ! — en citant les diatribes qu'il inspira à la *Revue du Lyonnais*. Mais, de ces diatribes, il n'avait la connaissance que par les papiers de Vigny (cf. p. 110) et aussi par le *Victor de Laprade* (Paris, *s.a.* [1886]) de Biré, où, pp. 84-

(1) Voyez, en particulier, les deux derniers numéros des *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux et des Universités du Midi. III. Bulletin Italien*. On trouvera, en outre, des renseignements sur Canonge dans notre étude : *Lamartine et Dumas père, parrains littéraires de Jean Reboul*, qui paraîtra en novembre.

87, elles sont en partie reproduites. Quant à M. E. Lauvrière, dont l'*Alfred de Vigny* est de 1909, il n'a pas même, p. 259, deux lignes à accorder à l'épisode, qu'il mentionne ainsi : « Enfin, l'Académie, comme pour ratifier tant d'injustice à son égard, le repoussait quatre fois (1842-1845), lui préférant Ballanche, Pasquier, Patin et finalement Sainte-Beuve. » Et M. F. Baldensperger est plus lapidaire encore : pour lui, il n'existe, de toutes les histoires académiques, que les « méchancetés » de Molé en 1846 (1).

Ni l'un, ni l'autre de ces très éminents Universitaires ne semblent s'être doutés qu'il eût pu être intéressant de lire certaine plaquette, publiée en 1879 par Etienne Charavay sur XII et 152 pp. in-8, chez A. Motteroz, et que ni M. H.-P. Thieme (*Guide*, p. 431), ni M.G. Lanson (*Manuel Bibl.*, IV, p. 1237) n'ont vue, puisqu'ils en transcrivent, touchante unanimité, le titre de travers, cependant que M. G. Vicaire (*Manuel de l'Amateur, etc.*, VII, 1910, col. 1076) en transmue le format en un in-16! Cette plaquette : *A de Vigny et Charles Baudelaire candidats à l'Académie Française*, est dédiée à Alfred Bovet, qui avait fourni à l'auteur des correspondances du baron Guiraud et de Ch. Baudelaire avec Vigny, grâce auxquelles il put reconstituer, en partie, l'épisode qui nous occupe. Mais Charavay n'a connu, en fait de pièces imprimées, que les deux articles de la *Revue des Deux Mondes* des 15 février — qu'il reproduit, pp. 127-128, — et 1er mars 1842, celui de Cuvillier-Fleury — que M. Hervier ne semble pas avoir su identifier — dans *les Débats* du 7 février (et non du 16) (2) et, bien qu'ayant pris dans *le Journal d'un poète* le récit de la visite à Royer-Collard, ne s'est pas soucié de voir ce que pouvait être l'article (mentionné dans le paragraphe de la visite chez Thiers), qui, « intitulé *les Parques*, le [*Thiers*] préoccupait » à tel point, qu'il commença « par s'excuser de connaître les vieilles femmes qui dirigent l'Académie par leurs intrigues (3) ».

Cet article, que nous exhumons, comme l'un des plus caractéristi-

(1) *Alfred de Vigny. Contribution à sa biographie intellectuelle* (Paris, 1912), p. 205.

(2) Charavay n'avait pas lu cet article, publié en feuilleton sous les initiales ordinaires *C. F.* et intitulé : *De la prochaine élection académique*. Il occupe 12 colonnes. L'échec de Vigny est à peine mentionné le lendemain 18, en seconde page, dans une courte nouvelle. L'article de Cuvillier-Fleury était déjà identifié, en toutes lettres, dans l'*Alfred de Vigny, Etude* (Paris, 1868), de M. Anatole France, p. 118. On sait que ce petit livre est la première production du célèbre académicien — voyez, dans *l'Intermédiaire* du 30 mars 1907, col. 492-493, la très curieuse lettre de son père à Bossange à ce sujet, en date de Paris, 28 août 1868 —, qui, alors âgé de 24 ans, y a fourni une belle défense des choix de l'Académie, qu'il définit : une « respectable compagnie » (pp. 115-116), poussant même la juvénile audace jusqu'à trouver qu'en 1842 « la candidature d'Alfred de Vigny n'était ni déplacée, ni malséante ». Les Dieux en soient loués

(3) Alfred de Vigny, *Journal d'un poète, recueilli et publié... par* Louis Ratisbonne (Paris, 1867), p. 193. — Tyrtée Tastet, *Histoire des Quarante Fauteuils, etc.*, IV (Paris, 1854), pp. 248-254, ne s'occupe pas des échecs antérieurs de Vigny et se borne à mentionner son élection de 1845, au ch. sur le fauteuil de Vaugelas.

ques de tous ceux que nous avons retrouvés (1), est contenu dans *le National* du samedi 22 janvier 1842. Il est en première page et son titre exact est : *les Trois Parques*. En voici le texte :

On désigne sous ce nom un trio de vieilles dames qui filent, à Paris, les destinées des mortels littéraires. Les élections, les prix académiques sont leur apanage et leur domaine ; depuis le prix Monthyon jusqu'au prix Volney, la vertu et la linguistique orientale, elles pèsent tout dans de justes balances. Un fauteuil vient-il à vaquer par un coup des autres Parques, celles-ci décident que un tel se présentera, que un tel devra retirer sa candidature, que tel autre sera nommé ; elles fixent même la quantité et la répartition des voix. L'Académie, enfin, est tombée en quenouille. Rien n'est curieux comme d'entendre le vénérable sénat discourir sur ces matières. Si l'on reproche à Clotho un prix adjugé à un candidat indigne : « *Ah! ce prix-là, il ne faut pas le mettre sur mon compte ! Je n'y suis pour rien : c'est Mme Lachésis qui l'a donné. Prenez-vous-en à elle!* » Nous pourrions, au besoin, révéler les noms sous lesquels Clotho, Lachésis et Atropos sont connues parmi les hommes ; nous pourrions donner l'indication à peu près complète de leurs œuvres ; nous nous en abstenons pour aujourd'hui. Il suffit de dire que les trois Parques ont arrêté en conseil la nomination de M. Pasquier à l'Académie française, d'un homme qui n'a pas écrit dans sa vie une page, bonne ou mauvaise. Un geste impérieux de leur doigt tout puissant a forcé à la retraite plusieurs candidats et nétoyé (*sic*) la place devant la simarre du grand-chancelier. Mais, ce qui les révolte, les indigne, les suffoque, c'est qu'un troisième littérateur, homme d'un grand talent et d'un noble caractère, l'auteur de *Cinq-Mars*, de *Stello*, de *Dolorida*, de *la Maréchale d'Ancre*, de *Chatterton*, de *Grandeur et Servitude militaires*, M. de Vigny, enfin, n'ait pas voulu s'anéantir devant la nullité littéraire de l'homme politique : « Nous ne pardonnerons jamais cela à M. de Vigny. Et qu'est-ce que c'est que M. de Vigny ? Il est jeune, il peut attendre ! Mais ce pauvre M. Pasquier, qui a 75 ans, ce serait une horreur si on ne le mettait pas à l'Académie ; il pourrait bien en mourir ! Songez donc ! Un grand-chancelier de France ! Ils en ont toujours été, de l'Académie, et il en sera. Nous avons arrangé cela hier dans un dîner chez Atropos. Messieurs tels et tels, académiciens, étaient parmi les convives ; ils ont trouvé la chose toute simple. M. le baron Théopompe nous a assurés de sa voix : il est charmant, M. le baron Théopompe ! M. le ministre Isocrate a été parfait pour nous. Agathon, le grand poète tragique ; le grand poète Pindare, qui, monté sur le faîte du Parnasse, aspire à la pairie, nous ont promis de soutenir notre cause vigoureusement. » — « Mais, Mesdames, comme tout finit par se découvrir, la presse périodique pourrait bien être instruite de

(1) Notons — détail que nul n'a relevé — que l'année où l'Académie refusait Vigny, Fortuné Mesuré, dans son *Rivarol de 1842* (Paris, 1842), p. 189, rendait à Vigny ce témoignage : « On le trouve vraiment bien peu fécond en comparaison de Paul de Kock. Ses œuvres complètes garniraient à peine le plus petit rayon d'un cabinet de lecture et tiendraient presque dans la poche d'un homme d'esprit et de goût. » Il est vrai que cet ouvrage — imitation du *Petit Almanach de nos grands hommes* — émane d'un personnage que G. Delessert, préfet de police, signala comme anarchiste. Voyez son rapport au ministre de l'Intérieur sur les publications anarchistes de l'année 1844 dans *la Revue Rétrospective* de 1848, in-8, p. 98.

toutes ces belles menées, et ne manquerait pas, sans doute, de s'en émouvoir. Alors... prenez garde ! — Eh ! tant mieux ! ses injures sont un honneur : on sait bien que la presse d'aujourd'hui n'attaque que les honnêtes gens. Tout cela n'empêchera pas que M. Pasquier ne soit élu à une très grande majorité, et, si l'on nous fâche, à l'unanimité :

Ainsi l'écrit le sort au livre des destins.

Sic Parcæ voluere... »

Suivront-elles en cette occasion leur tactique accoutumée ? La voici. Il se trouve, dans la société des Parques, un écrivain qui n'est pas de l'Académie et qui, moins encore par son âge que par son mérite reconnu, devrait en être depuis long-temps. C'est lui qu'on présente ; tous les concurrens se retirent; c'est pour lui que l'on quête des voix; qui lui refuserait la sienne? Et lorsqu'elles sont toutes rassemblées sur sa tête, une trape s'ouvre sous les pieds du candidat,il disparaît et laisse voir à sa place M. Molé ou M. de Saint-Aulaire. Les complices de cette petite comédie, feignant d'en être la dupe, disent alors : « *J'avais donné ma voix à M. Ballanche, mais, puisqu'il se retire, je la reporte sur le candidat qui le remplace* ». M. Ballanche, modeste et désintéressé, est victime, et le favori des Parques est élu. Ce tour de passe-passe n'a d'autre tort que d'avoir été trop répété.

Décidément, les vieilles dames feraient mieux de se jeter dans la dévotion que dans la politique et le bel-esprit. Leurs tremblantes mains tiendraient un chapelet plus convenablement que le sceptre de la littérature. Quand Richelieu ne voulait pas attacher de gros appointemens au titre d'académicien, de peur que les grands seigneurs ne fissent entrer leurs laquais dans la société naissante, apparemment il n'entendait pas non plus qu'on y entrerait de plein droit en vertu du rang et de la naissance. Si l'on enlève les bibliothèques et les académies pour les hommes politiques, chanceliers ou capitaines de la garde nationale, que restera-t-il aux véritables hommes de lettres (1) ?

Il leur restait l'éternel recours des « faibles » et des « opprimés » : la plainte. *Le National* usa donc du droit sacré. Dans son n° du dimanche 20 février 1842, le même anonyme, sans doute, dont la virulente philippique avait certes plus nui que servi à la cause de Vigny, publia, sous le titre : *Election d'un élu*, et l'épigraphe ironique :

La main des Parques blêmes
De vos « droits » et des miens se joue également,

un nouveau factum, où il prétend que « par ce lambeau de Lafontaine accommodé à leur triste situation, MM. de Vigny, Patin et

(1) Il est vraiment dommage qu'aucune des lettres actuellement publiées de Vigny ne nous mette sur la piste de l'auteur de ce vigoureux article. L'on ne saurait que dire, avec Emma Sakellaridès (*Correspondance de A. de Vigny*,Paris, *s. a.* [1906], p. IV) : « Espérons qu'il nous répondra lui-même un jour, soit par quelques-unes de ses trop nombreuses lettres restées en souffrance, soit encore par la publication de ses manuscrits. » Nous avons pu lire, depuis le dépôt de notre *Variété* au *Mercure*, l'étude de M. L. Séché au n° du 16 septembre dernier et n'y avons rien trouvé, pp.271 *seq.*, qui puisse nous tirer d'embarras.

Vatout se prédisaient leur sort avant la séance où l'Académie Française devait le décider ». L'esprit, au demeurant, ne lui fait, ici, pas plus défaut qu'à son premier article. Qu'on en juge par ce passage :

Du rang élevé d'où elle dominait autrefois l'univers intellectuel, l'Académie vient de se mettre au niveau d'une charmante petite coterie dirigée par trois vieilles femmes. Le favori des Parques est devenu le favori des Muses. Il est monté au Parnasse en descendant des boudoirs bénis de l'Abbaye-aux-Bois. On va frapper une médaille commémorative : d'un côté, une tête de femme jeune, belle et robuste, avec de nobles attributs, c'est l'Académie du temps de Louis XIV, et en légende : *Mulier formosa supernè ;* de l'autre côté, au revers de la médaille, la simple tête de M. Pasquier, avec ces mots : *Desinit in piscem.* On sait que l'Académie Française s'occupe d'un dictionnaire perpétuel pour faire pendant au calendrier perpétuel. Le nouvel élu, jaloux de montrer son zèle, a voulu se charger, tout de suite, d'une part du travail. Le sort malicieux lui a donné les mots *serment*, *justice* et *liberté*. M. Pasquier voulait les refuser, prétendant avec modestie qu'il ne possédait pas suffisamment la matière ; mais ceux des membres qui ont contribué à sa nomination lui ont promis les secours de leurs lumières et de leur expérience. M. Pasquier, en faisant ses visites, employait comme synonymes les mots *collègue* et *confrère*. Plusieurs académiciens, que le public désignera, lui ont expliqué la différence de ces termes : « *Monseigneur*, lui ont-ils dit, *nous vous avons fait notre confrère devant le Pont des Arts* ; *faites-nous vos collègues en haut de la rue de Tournon*. » M. Pasquier aurait répondu, par habitude : « *Ainsi soit-il !* » — Courage, Monseigneur, et, puisque vous voilà de l'Académie Française, ne laissez pas échapper une si belle occasion d'apprendre le français... »

Il faudrait, si l'espace me le permettait et sans sortir du *National*, que je cite encore le feuilleton d'Ernest Legouvé — qui, gratifié du prix de poésie, en 1829, par l'Académie, devait y être élu en 1855 — feuilleton intitulé : *Sur les élections académiques*, et paru au n° du mardi 22 février 1842. C'est une très éloquente — et très actuelle — défense de la dignité des lettres et des beaux-arts, où l'Académie ne s'en tire, après des réserves préliminaires, qu'avec des horions trop mérités. Mais je n'ai pas à écrire ici l'œuvre qui nous manque encore et qu'on pourrait appeler : « *Les racines de* « *l'Immortel* » *dans la littérature anti-académique française antérieure à 1888.* »

CAMILLE PITOLLET.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

Armand Loisel : *La Cathédrale de Rouen ;* Laurens. 2 »

Esotérisme

Le Prochain roi de France désigné par les prophéties ; Figuière. 1 »

Histoire

Docteur Cabanès : *La Vie d'étudiant;* avec 74 grav. ; Albin Michel 3 50

Charles Maurras : *Kiel et Tanger*, 1895-1904. Nouv. édit. revue et augmentée d'une préface : *De 1905 à 1913*, et de nombreux appendices ; Nouv. libr. nationale. 4 »

Charles Vellay : *L'Irrédentisme hellénique ;* Perrin. 3 50

Littérature

Pierre Champion : *François Villon, sa vie et son temps*, deux vol. avec 49 pl. dans le texte ; Champion » »

Marcel Clavié : *Réflexions d'un passant*, 1re série. » »

G. de Lacaze-Duthiers : *Vers l'artistocratie ;* l'Action d'art. 0 50

John Littlebird : *La Guitare enchantée*, dix poèmes, trad. de l'anglais par Arthur Cantillon. Avec une préface de Polydore Flandre ; Flamberge (Mons). » »

Henri Martineau : *Eugène Montfort ;* Le Divan. » »

Marquis de Z... : *L'esprit de Maurice Barrès ;* Messein. 4 »

Philologie

Ch. Bailly : *Le Langage et la Vie;* Genève, Atar. » »

Poésie

Laurent Clarys : *Aux Champs de l'âme ;* Figuière. 2 50

Elie-André Clot : *Faust*, poème d'après Nicolas Lenau ; Rey, Lyon. 3 »

Jean Lionnet : *Poèmes ;* Plon. 3 50

Stephen Mac Say : *Révoltes et Sanglots ;* Lenclos et Delnaud, Brive 2 50

Henri Mugnier : *Poèmes ;* Soc. gén. d'imp., Genève. » »

Charles Plisnier : *Voix entendues ;* Soc. nouvelle (Mons). » »

Publications d'Art

Pietro La Toce : *L'Elément sensuel dans l'art flamand et dans la vie populaire en Flandre*. Avec 6 illust. h. t ; Locarno. » »

Questions juridiques

Ernest Lamy : *Etude de droit comparé sur le délai congé ;* Giard et Brière. » »

Questions médicales

Emile Sicard : *Essai sur l'Euthanasie ;* Firmin et Montane, Montpellier. » »

Questions militaires

Gustave Cirilli : *Journal du Siège d'Andrinople :* Chapelot. 2 50

Henri de Roos : *Avec Napoléon en Russie*. Traduit de l'allemand par le lieut.-colonel Buat. Avec une introduction et des notes du Prof. Paul Holzhausen ; Chapelot. » »

Roman

Auguste Barrau : *Au pays Maraichin*. Croquis de Charles Milcendeau. Portrait de l'auteur par J. Grandjouan ; Figuière. 3 50

François de Bondy : *Constance dans les Cieux ;* Calmann-Lévy. 3 50

Rodolphe Bringer : *N° 30, Série 10 ;* Lafitte. 3 50

Loïs Cendré : *Le Double visage ;* Figuière. 3 50

H. Duvernois : *Nounette ou la Déesse aux cent bouches ;* Fayard. 0 95

Edouard Estaunié : *Les Choses voient ;* Perrin. 3 50

André Lichtenberger : *La Folle aventure ;* Lafitte. 0 95

Pierre Mac Orlan : *Contes de la Pipe en terre*. Illustr. de l'auteur ; Ambert. 0 95

Allen Raine : *Mifanwy*, adapté de l'anglais par E. Philippe ; Plon. 3 50

Sociologie

H.-A. Bromberger : *Les Chemins de fer exotiques ;* Moniteur écon. et fin. 3 »

Raymond Hubert : *Silhouettes d'abbés démocrates à la Semaine sociale de Versailles ;* Giard et Brière. » »

Maxime Leroy : *La Coutume ouvrière ;* 2 vol., Giard et Brière. 18 »

Franz Oppenheimer : *L'Etat, ses origines, son évolution et son avenir*. Trad. de l'allemand par W. Horn ; Giard et Brière. 4 »

M. Szerer : *La Conception sociologique de la peine*. Trad. du polonais par Maurice Duval ; Giard et Brière. 4 »

Archag Tchobanian : *Le Peuple arménien, son passé, sa culture, son avenir*. Préface de M. Denys Cochin ; Geuthner. 1 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Edouard Bertz à propos de Walt Whitman. — Le monument à Jules Renard. — A la mémoire d'Arthur Rimbaud. — Le monument des deux Corbière. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. Edouard Bertz à propos de Walt Whitman.

Potsdam, 13 septembre 1913.

Monsieur,

M. Léon Bazalgette, ni dans son ouvrage, ni dans sa lettre du 16 août (*Mercure de France*, 1er septembre), n'a pu appuyer d'arguments son opinion sur la sexualité de Walt Whitman, et, dans l'un comme dans l'autre, il se contente, pour cacher la faiblesse de sa position, de s'en prendre à la personne de ceux dont l'avis est opposé au sien.

Dans son livre, *Walt Whitman* (p. 276), il avait dirigé contre moi une attaque outrageante, avançant des choses fausses touchant ma controverse avec un de mes compatriotes, et, par cela même, me livrait au dédain du public français. C'est ce qui m'obligea, tant pour ma défense personnelle que pour établir exactement l'état actuel de la science, à citer les jugements confirmatifs que portèrent, sur les résultats auxquels j'étais parvenu, les érudits en la question les moins prévenus. Par cela même je relevai nécessairement et justement les erreurs de M. Bazalgette, et il est plaisant de voir ce dernier, qui me provoqua, m'interdire de me défendre. Moins que quiconque il n'est en droit de me reprocher d'avoir fait « l'éloge de mes propres ouvrages ».

J'admets fort bien qu'il lui soit désagréable de sentir atteinte la situation que cinq années lui ont acquise et qui lui conférait une certaine autorité. Mais croit-il vraiment pouvoir sauver sa position menacée en parlant avec mépris et de la science et de ses représentants? Pour tout penseur impartial, il prouve uniquement, une fois de plus, que le fanatisme cultuel pour Whitman est réactionnaire et s'oppose au progrès même de la culture.

Son langage superbe et dédaigneux lui sert à couvrir son embarras. C'est le même ton enflé par quoi le pamphlétaire allemand donne le change, dans ce libelle que j'ai réduit en poussière, et laisse inaperçues sa complète ignorance et son impuissance absolue. Et de quel droit M. Bazalgette critique-t-il ma thèse, alors qu'il ne connaît aucun de mes ouvrages, pour cette raison que tout volume écrit en allemand lui est inacessible ?

Mais M. Bazalgette n'est point de ces hommes qui attachent un prix aux arguments : il faut, contre lui, faire usage d'une artillerie plus grossière. Certes il se croit en droit d'ignorer les communications très importantes faites par M. Harrison Reeves (*Mercure de France*, 16 juin) au sujet de la mauvaise réputation de Whitman; peut-être parce que M. Reeves pense encore qu' « on ne connaît pas de faits témoignant qu'il fut en pratique un homosexuel ». Mais, pourtant, si de tels faits étaient connus? Certes Whitman, plus heureux que son confrère Oscar Wilde, n'eut point de démêlés avec la justice; ceux qui « savaient », c'est-à-dire les complices de Whitman, se sont naturellement bien gardés de donner un témoignage public qui eût découvert leur propre honte. Mais il est des aveux confidentiels faits par des hommes entièrement dignes de créance, existant encore, qui, au temps de leur jeunesse, ont été en relations homosexuelles avec lui.

Particulièrement vit encore à Chicago un avocat estimé qui fut, à quatorze ans, victime de la passion de Whitman, et d'une façon répugnante que je ne puis dire : la confidence en fut faite à un poète américain célèbre de mes amis. Il en est bien d'autres encore. Comme le dit M. Bazalgette, « les voyous et les petits enfants » connaissaient le « *good-grey* » ; mais ce qu'ils connaissaient de lui ce n'était nullement par une intuition mystique, mais par expérience physique.

Aussi bien la science française ne se laisse pas induire en erreur par les théories fantastiques de M. Bazalgette. Les *Archives d'anthropologie criminelle, de médecine légale et de psychologie normale et pathologique*, de A. Lacassagne (15 juin 1913), déclarent que l'ouvrage mentionné par moi : *Walt Whitman's Anomaly*, de W.-C. Rivers, est « une démonstration sensée et sérieuse de l'inversion de W. Whitman, inversion établie au grand jour dans ses écrits, affichée par ses affections »; elles qualifient en outre la protestation de M. Stuart Merrill, sur quoi se repose M. Bazalgette, de « *sentimentalisme récalcitrant* ».

Et c'est ainsi que le témoin de M. Apollinaire continue à avoir raison.

Veuillez agréer, etc.

ÉDOUARD BERTZ.

§

Le monument à Jules Renard, œuvre du statuaire Charles Pourquet, sera inauguré à Chitry-les-Mines (Nièvre), le dimanche 5 octobre, à 3 heures de l'après-midi. La cérémonie sera présidée par M. Alfred Massé, ministre du Commerce et de l'Industrie, qui fut, au lycée de Nevers, le condisciple de Jules Renard. Entre autres orateurs, MM. J.-H. Rosny aîné, au nom de la Société des Gens de Lettres, et Robert de Flers, au nom de la société des Auteurs dramatiques, prononceront des discours.

§

A la mémoire d'Arthur Rimbaud, va être publiée une luxueuse édition d'*Une Saison en Enfer*, hors commerce et réservée uniquement aux souscripteurs. Elle formera un livre in-4° jésus d'environ cent pages, composé en caractères gravés d'après des types vénitiens du XVIe siècle, et tiré en deux couleurs. L'édition se composera de 50 exemplaires sur japon de la manufacture impériale de Tokio, numérotés de 1 à 50, au prix de 100 francs, et 100 exemplaires sur hollande Van Gelder, numérotés de 51 à 150, au prix de 50 francs.

Voici l'état de la souscription :

Exemplaires sur japon impérial à 100 francs : MM. Louis Barthou, président du Conseil des ministres ; Stuart Merrill ; Raymond Poincaré, président de la République ; Jean Richepin, de l'Académie française.

Exemplaires sur vergé à la cuve Van Gelder à 50 francs : MM. Aubry-Vitet ; Paterne Berrichon ; Docteur Beyraud ; Gustave Charpentier, de l'Académie des Beaux-Arts ; Paul Claudel ; Girolamo Comi, à Lausanne ; Cuenod, à Vevey ; Rubén Dario ; F. Fraenkel, à Berlin ; Edwin Frankfurter, à Lausanne ; Gabriel Frizeau ; Professeur Gilbert, de l'Académie de médecine ; Mlle Nicolette Hennique ; MM. A.-Ferdinand Herold ; Jean Hugo ; Mlle Elsa Koeberlé, à Strasbourg ; MM. Francis de Miomandre ; Jean Richepin, de l'Académie française ; André Rouveyre ; Olivier Sain-

sère, conseiller d'Etat; Alfred Vallette; Paul Vérola; Francis Vielé-Griffin; Alfred-Jean Rumpelmeyer; Mme Georges Tamme; M. Remy Salvator.

Les souscriptions sont reçues chez l'imprimeur Pichon, 21, boulevard de Sébastopol; au *Mercure de France*, et à *la Nouvelle Revue française.*

§

Le monument des deux Corbière, Tristan, le poète, et Edouard, l'auteur du *Négrier* et des *Pilotes de l'Iroise*, est inauguré aujourd'hui, 1er octobre, à Morlaix, cours Baumont. Ce monument est du statuaire Em. Bourdelle. La cérémonie doit être présidée par M. Clémentel, ministre de l'Agriculture.

§

Publications du « Mercure de France » :

ALFRED DE VIGNY, par Léon Séché. Tome I : *La Vie littéraire et religieuse ;* tome II : *La Vie amoureuse*, 2 vol. in-8 ornés de gravures, 15 fr. les 2 vol.

ŒUVRES DE FRANCIS JAMMES (*De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir. Souvenirs d'enfance. La Naissance du Poète. Un Jour. La Mort du Poète. La Jeune fille nue. Le Poète et l'Oiseau*), 1 vol. de la « Bibliothèque choisie », 0,20 × 0,135, sur beau papier, à 7 fr. (25 ex. sur vélin d'Arches, à 20 fr.)

L'ITALIE SEPTENTRIONALE VUE PAR LES GRANDS ÉCRIVAINS ET LES VOYAGEURS CÉLÈBRES, premier ouvrage de la collection *Le Trésor du Tourisme*, publiée sous la direction de M. Christian Beck : *Le Piémont, Milan, Venise, Florence, l'Ombrie*, préface par Teodor de Wyzewa, 1 vol. in-16, 3.50.

LA DÉCOUVERTE DE L'AVENIR ET LE GRAND ÉTAT, de H.-G. Wells, trad. par Henry-D. Davray, 1 vol. in-18, 3.50.

§

Le Sottisier universel.

Vigny, l'immortel auteur d'*Eloa* et de *la Tristesse d'Olympio*. — *Gaulois*, 18 septembre.

Le buste de Mauréas [titre]. — *Paris-Journal*, 12 juin.

... la séance [du 11 septembre, à l'Académie] que présidait M. René Doumic et à laquelle n'étaient présents que quelques fidèles : MM. Frédéric Masson, Etienne Lamy, Paul Hervieu, Melchior de Vogué, etc. — *Gil Blas*, 12 septembre.

Coquilles.

M. le sous-préfet fut la chenille ouvrière de l'œuvre qui, etc. — *Normand Républicain de Paris*, 20 septembre.

Un vieillard sourd, près d'une vieille dame belge et aveugle. — *Débats*, 20 septembre.

... pour diagnostiquer les maladies auxquelles succombèrent les grands hommes : Napoléon, Richepin, Jean-Jacques Rousseau, etc. — *Paris-Journal*, 18 septembre.

Je pars donc le 20 avec mon mardi. — *Temps*, 12 avril.

C'est *Marjolaine*, qu'on blâma sur tous les tons. — *Paris-Journal*, 2 juin.

Elles se promenaient jeudi soir, *quaercus quem devoret*. — *Gil Blas*, 3 août.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), rue Victor-Hugo.

Le Home et la Santé

LES REPAS
(*suite*)

A côté de la bière, il faut noter le cidre dont il fut aussi question sous Charlemagne et qui remonte pour le moins aux temps mérovingiens. La boisson chère aux Normands est, on le voit, fort ancienne. L'illustre fils de Berthe-au-grand-pied semble l'avoir prisée fort, puisqu'il recommanda qu'il y eût dans toutes ses métairies des gens sachant fabriquer le cidre, — les *siceratores*, terme qui s'appliquait d'ailleurs aux fabricants de toute liqueur fermentée. Le cidre de la vallée d'Auge est vanté dès le XIIIe siècle par Guillaume le Breton. Mais on faisait aussi du cidre dans la Navarre française.

Il faut faire une mention spéciale à la *buvande*, sorte de piquette obtenue en jetant de l'eau sur le marc; c'était le « vin d'office » d'alors, destiné à la valetaille. Une ordonnance de 1307 donne à cette boisson modeste le nom de *dépense* et nous apprend qu'on la vendait couramment sur les marchés publics.

Enfin, dès Charlemagne, il est fait grand état du *vinum coctum*, que l'on faisait réduire à feu doux au tiers ou à la moitié d'un volume donné de vin ordinaire.

Mais de tout temps on eut recours à des mélanges savants et plus ou moins heureux, sortes de vins artificiels qui ne consistaient que dans des infusions de plantes aromatiques ou médicinales, où l'on mêlait parfois du miel.

C'est avec du vin d'absinthe au miel que Frédégonde empoisonna un leude franc qui lui reprochait le meurtre de l'archevêque Prétextat.

Le *madon* ou *médon*, le *nectar* étaient des vins de cette espèce et des plus recherchés, puisqu'on les servait sur les tables des rois. Ils eurent aussi la consécration de Charlemagne qui, dans un de ses capitulaires, ordonna que ses palais en fussent fournis.

Dans la plupart des vins de liqueur il entrait des piments, épiceries ou aromates d'Asie. Les poètes du XIII[e] siècle en parlent comme d'une chose délicieuse. A les en croire, l'industrie humaine atteignait là son plus haut degré de perfection : réunir dans un breuvage la force du vin, la douceur du miel et le parfum des aromates! Le *clairet*, fait de miel et de vin, l'*hippocras*, où il entrait du miel, des épices et des aromates d'Asie, étaient des plus estimés.

On se servait pour faire l'*hippocras*, trouvaille d'Hippocrate, prétend-on, de vins blancs ou rouges, indifféremment, ou même de vins étrangers : muscat, grenache, malvoisie. Il semblerait que l'hippocras dût se boire le matin à jeun : on le servait aussi au commencement ou à la fin du repas, accompagné soit de pâtisseries sèches, soit d'un pain particulier.

L'hippocras figure dans les festins jusqu'à la fin du XVII[e] et parmi les présents que les villes offraient aux rois qui y faisaient leur entrée solennelle. Les apothicaires envoyaient de l'hippocras comme étrennes à leurs pratiques. Au jour de l'an, les échevins et le prévôt des marchands de Paris en offraient au roi, et, de son côté, le roi faisait des présents d'hippocras aux principaux seigneurs de la cour et aux officiers de sa maison. L'histoire ne dit pas si c'était le même qu'il leur repassait, comme aujourd'hui les boîtes de bonbons et chocolats. Cet usage d'offrir de l'hippocras comme étrennes existait encore à la fin du XVIII[e].

Les liqueurs distillées sont postérieures aux vins de liqueur. L'eau-de-vie date de la fin du XII[e]. Au XVII[e] les Italiens qui vinrent en France à la suite de Catherine de Médicis contribuèrent à répandre le goût des liqueurs telles que le *populo*, le *rossolis*, etc. Enfin on chercha aussi à composer des liqueurs agréables en exprimant le suc des fruits : groseille, cerise, fraise, framboise. On faisait en 1665 un sirop d'abricots, lequel, — dit un auteur du temps, — « battu dans l'eau, était rafraîchissant et excellent à boire ».

D[r] ARGYRE.

Chronique Automobile

LES ROUTES DE FRANCE

Je ne connais rien de plus agaçant que d'entendre maintenant ce refrain perpétuel des étrangers : « Vous n'avez plus les meilleures routes d'Europe, celles d'Angleterre et d'Allemagne sont maintenant bien meilleures ; tandis que, dans le temps, nulle part le sol des routes n'était comme en France. »

Voilà ce que les Américains qui viennent en Europe dépenser leurs dollars ne cessent de vous répéter.

Malheureusement, il faut en convenir, le fait est exact. Et c'est bien triste !! Il ne faut pas être grand prophète pour voir qu'il n'y a pas de raisons pour que cela cesse. Car que fait-on pour y remédier ? Rien.

Je sais bien que M. le Ministre des Travaux publics vient dans le Midi de prononcer un discours où il a parlé de l'entretien de nos routes.

Il a songé à un impôt supplémentaire (encore un !!!) sur les automobiles, lequel impôt serait, *en totalité*, destiné à l'entretien des routes.

Eh bien, non, monsieur le Ministre, votre impôt, nous n'en voulons pas, nous ne voulons pas encore une fois être tondus comme de bons moutons.

Non, nous la connaissons, on nous en a raconté souvent de semblables.

Vous prendriez dans les poches des chauffeurs une somme quelconque, mettons cinq, mettons dix millions par exemple. Je serais curieux de savoir de combien cette somme serait diminuée avant d'être transformée en mètres cubes de cailloux concassés et roulés sur le sol.

En mettant les neuf dixièmes, je serais probablement à peu près dans la vérité, c'est-à-dire qu'il restera un million dont nous profiterons.

C'est pour cela que nous ne voulons rien savoir.

On va me taxer d'exagération, mais

pas du tout, j'ai une preuve absolue et la voici :

Au commencement de l'année, c'est-à-dire il y a huit mois, le sujet de ma chronique dans le *Mercure de France* était la discussion et le vote à la Chambre des députés d'une somme (huit millions si j'ai bonne mémoire) pour ne pas laisser tomber complètement le magnifique réseau des routes françaises.

Eh bien, que s'est-il passé depuis ?

Et les millions, où sont-ils passés, eux aussi ?

Je n'en sais rien, et ne suis pas placé pour le savoir. Mais ce qui ne fait aucun doute, c'est qu'ils n'ont pas servi à faire quoi que ce soit sur les routes. Car depuis six mois les trous, les fondrières, la poussière ne font qu'augmenter.

Et l'été prochain ce sera encore pis, car nos routes sont déchaussées jusqu'au plus profond du sous-sol et il n'y a plus moyen de les entretenir, il est trop tard.

Il faut maintenant les refaire.

C'est une véritable honte.

Vous pouvez prendre les routes nationales, les routes départementales et les routes communales, tout est perdu.

J'ai sauté, dans mon énumération, les chemins de grande communication, parce que, dans ceux-là, il en reste encore de très convenables, même de très bons. Mais, comme on ne les entretiendra pas non plus, ils auront vite fait de se trouver dans l'état des autres voies.

Quant aux environs de Paris, cela dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Ce ne sont plus des routes, ce sont des fondrières. Les gens de Paris qui y ont leurs affaires et habitent dans la banlieue ont à peu près tous renoncé à faire le trajet en automobile ; ils se servent du chemin de fer.

Et que fait-on pour les remettre en état ?

Des inepties.

Un cantonnier met dans un trou quelques cailloux et un peu de terre mouillée, puis il arrose le tout. Ou bien il y a une équipe d'une dizaine d'ouvriers. Quand vous les regardez, il y en a un qui travaille et les neuf autres sont appuyés sur le manche d'une pelle ou d'une pioche. Enfin, au bout de la journée, ils ont tout de même bouché une cinquantaine de trous, toujours avec des cailloux et un peu de terre mouillée, puis, le lendemain, un rouleau attelé de deux chevaux passe et repasse sur cet amalgame.

Que d'argent dépensé ! Et à quoi ce travail peut-il bien servir ?

A rien du tout. Au bout de deux jours, cet amalgame sans cohésion a séché, et les vingt premières voitures qui ont passé ont tout désagrégé et tous les cailloux se promènent de droite et de gauche sur la route.

Cependant il y a quelquefois un troisième système : c'est de recharger la route avec un lit de cailloux épais comme une feuille de papier à cigarette et d'écraser avec le cylindre à vapeur. Et cela sans avoir aucunement défoncé le mauvais sol primitif.

Résultat : un mois après, tous les trous et toutes les bosses ont reparu.

Je ne continue pas. Il n'y a qu'un mot pour qualifier cette manière de faire de notre administration.

C'est ridicule !!!

J'ajouterai même que cela s'appelle : dilapider l'argent versé par les contribuables.

G. CERNAY.

D^r. R... à B... — Oui, mon renseignement du dernier numéro était exact, et maintenant je puis vous le garantir officiel : la voiturette de grande marque complète avec ses accessoires 4.650 francs exactement.

D... à F... — B... à J... — M... à S... — Vous répondrai par lettre incessamment.

C... à C... — Le renseignement ci-dessus répond à votre demande.

BULLETIN FINANCIER

L'empereur d'Allemagne, personne ne le contestera, est doué d'une véritable éloquence Mais, en même temps, tout le monde sait que ce beau parleur est l'empereur de la gaffe. Il commet des gaffes avec maëstria et volontiers il en fait commettre aux autres. Le nouveau roi de Grèce doit aujourd'hui en savoir quelque chose. Le toast du Constantin XIII en réponse à celui de Guillaume II est un modèle de maladresse, peut-être de naïveté, à moins que ce soit de bêtise. Ce souverain de fraîche date me paraît jouer avec son trône. Ses alliances ou ses sympathies personnelles semblent l'incliner fortement vers l'Allemagne, alors que son gouvernement et son peuple prétendent rester fidèles à la France. C'est une situation assez étrange que le toast du roi de Grèce en réponse à celui de M. Poincaré n'a fait que confirmer.

Au reste, la dernière guerre d'Orient, qui pouvait tout éclaircir, a tout embrouillé en créant les courants les plus contradictoires. L'ère des difficultés n'est pas close de ce côté-là. Si la Turquie et la Bulgarie viennent de signer la paix, les Albanais s'insurgent, inquiétant la Serbie et la Grèce. Il n'est donc pas étonnant, dans ces conditions, que beaucoup d'esprits redeviennent pessimistes et que la Bourse subisse le contre coup de ces tendances.

Toutes les valeurs sont en réaction sur la dernière quinzaine. La rente française à 89,15 perd près d'un point et demi ; l'Espagne extérieure, à 92,70, laisse un demi-point ; le Turc Unifié à 87,85 plus de deux points. La baisse est encore plus sensible sur les onds des Etats balkaniques : le Serbe passe de 85 à 83,50 ; l'Hellénique 1881 de 316 à 308 ; le Roumain de 93, 25 à 92,75 et le Bulgare 5 o/o 1902 de 503 à 488,25.

Ce sont les fonds russes qui résistent le mieux : le Consolidé 4 o/o cote 93 ; le 4 o/o 1901, 90,80 ; le 4 1/2 o/o 1909, 100,05 ; le 5 o/o 1906, 105,20 et le 3 o/o 1891, 77,10.

Les chemins de fer français suivent le mouvement général : l'Est revient à 930, le Lyon à 1315, l'Orléans à 1345, le Nord à 1720, le Midi à 1121,50, l'Ouest à 911.

Les établissements de Crédit sont naturellement les moins éprouvés, parce que, bon gré, mal gré, il y aura des émissions prochaines et nombreuses. Le Crédit Lyonnais s'échange à 1722, la Banque de Paris à 1765, le Comptoir d'Escompte à 1068, la Société Générale à 828, le Crédit Mobilier à 652, l'Union Parisienne à 1135, la Banque française à 290, la Banque Ottomane à 658.

En attendant les affaires importantes, parlons de deux affaires intéressantes.

C'est d'abord le Crédit Foncier de l'Argentine, ou Banco El Hogar Argentino, qui propose au public français 50.000 obligations 5 o/o or, émises à 467 fr. 50, ce qui représente un placement de 5 fr. 35 o/o. Le Banco El Hogar Argentino enregistre chaque année des progrès notables. Ses derniers bénéfices ont progressé de 33 o/o, passant de 12.867.000 fr. à 17.250.000 francs. Les deux séries d'obligations déjà émises en France sont inscrites à la cote officielle de la Bourse de Paris.

De son côté, la Brazil Railway Company place en ce moment 200.000 bons 6 o/o de 500 fr., offerts à 492 fr. 50. Les demandes seront reçues et servies jusqu'à concurrence des bons disponibles à la Société Générale et à la Banque de Paris et des Pays-Bas. Ces deux grandes banques ont déjà patronné avec succès deux émissions de la Brazil Railway.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro........	1.50
Un an..............	25 fr.	Un an..............	30 fr.
Six mois............	14 »	Six mois...........	17 »
Trois mois..........	8 »	Trois mois.........	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80** fr.

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.